NUMÉRO 1112 1er Avril 1956

MERCVRE DE FRANCE



MERCVRIALE

GAZETTE

Ce numéro contient le Bulletin de l'Alliance Française

LE

MERCVRE DE FRANCE

fondé en 1890 par Alfred Vallette

REVUE MENSUELLE

RÉDACTEUR EN CHEF : S. DE SACY

	France et Union Française	Étranger
Un an	1.800 fr.	2.300 fr.
6 mois	950 fr.	1.200 fr.

LE NUMÉRO : 180 fr.

26, RUE DE CONDÉ, PARIS (6e).

Tél. ODÉon 02-13 — R. C. Seine 80-493 — Chèques postaux 259-31 Paris

Comptes rendus

Les ouvrages doivent être adressés impersonnellement à la revue. Les envois portant le nom d'un rédacteur sont considérés comme des hommages personnels.

Exemplaires rognés

La revue peut être fournie rognée aux abonnés, sur simple demande faite soit au moment de l'abonnement, soit en cours d'abonnement. A défaut de cette demande, elle est envoyée non rognée.

Changements d'adresse

Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande et de la somme de vingt francs en timbres.

Correspondants du « Mercvre » à l'étranger

Pour simplifier les formalités financières d'abonnement à l'étranger on peut s'adresser :

En Belgique : à l'Agence et messageries de la Presse, 14-22, rue du Persil, Bruxelles (un an : 330 francs belges, 6 mois : 170 francs belges, le numéro : 30 francs belges).

Au Brésil, à l'Agencia Francesa de Assinaturas, 28 Teofilo-Otoni 3e andar, Rio de Janeiro.

En Grèce, à la Librairie Kauffman, 28, rue du Stade, Athènes.

En Égypte, à la Librairie Au Papyrus, 10, rue Adly Pacha, le Caire.

Aux Pays-Bas (représentation exclusive), Éditions Françaises d'Amsterdam, Herengracht 477, Amsterdam.

En Suisse (représentation exclusive), Agence de vente des Éditions Françaises d'Amsterdam, 6, chemin des Sorbiers, Lausanne (un an : 29 francs suisses, 6 mois : 15 francs suisses, le no : 2,25 francs suisses).

Avril 1956

BULLETIN DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

SOMMAIRE

L'ALLIANCE FRANÇAISE DE PROVIDENCE

(Rhode-Island Etats-Unis)

La « *Junior Alliance Française* » de **Providence (R. I.)** a fêté en novembre 1955 son dixième anniversaire. Pour célébrer cet événement, Mme Charles **Post**, Présidente de l'Alliance Française de Providence, aidée de Mme Charles **Marshall**, organisa une Semaine Française qu'elle intitula « *France comes to Rhode Island* ». La ville entière de Providence et même l'Etat de Rhode Island participèrent à cette imposante manifestation à laquelle les autorités civiles et militaires prêtèrent leur concours.

La Semaine s'ouvrit le mercredi 16 novembre. Le matin, les personnalités firent officiellement le tour de la ville de Providence qui avait pris un air bien parisien : produits français exposés dans les vitrines des commerçants et vendus à l'intérieur des magasins, drapeaux français qu'agitaient de jeunes scouts dans les rues, livres français aux devantures des libraires, menus français dans les restaurants, exposition de tableaux de maîtres français dans les Galeries d'Art.

Aux sons d'« Avril à Paris » et de « La dernière fois que je vis Paris », les notabilités furent accueillies par le maire de Providence, M. Walter H. **Reynolds**, à l'Hôtel de Ville qu'elles quittèrent pour être les hôtes à déjeuner du Gouverneur **Roberts** qui porta un toast au Canada et à la France, à la culture française qui joue, dit-il, un rôle si important dans la vie des Etats-Unis et, plus particulièrement, de Rhode Island. M. Robert **Valeur**, Premier Conseiller à l'Ambassade de France, qui représentait S. E. M. l'Ambassadeur, répondit en exprimant la gratitude du peuple français pour les Etats-Unis et le Canada.

Plus tard dans l'après-midi, Mme **Post**, Présidente de l'Alliance Française, offrit un thé au cours duquel M. Robert **Valeur** lui remit le Grand Diplôme d'Honneur de l'Alliance Française.

Enfin, ce même soir, M. Norman **Reader** fit une conférence sur les Américains à l'étranger et une grande soirée de gala fut donnée au Musée d'Art.

Nous ne pouvons malheureusement même énumérer toutes les manifestations qui se déroulèrent du 16 au 23 novembre à Providence : conférences, projection de films, nombreuses expositions, concerts, services religieux, brillantes réceptions. Précisons seulement que c'est le 18 novembre que fut célébré solennellement le dixième Anniversaire de la Junior Alliance Française que préside, avec tant de dynamisme, Mme Robert J. **Beede**. De nombreuses récompenses furent distribuées à cette occasion.

Nous ne pouvons non plus mentionner ni tous ceux qui prirent localement une part active à l'organisation de cette « Semaine », ni les nombreuses personnalités qui se déplacèrent à cette occasion. Citons pourtant, outre M. Robert **Valeur** dont nous avons déjà parlé et qui accepta, à cinq reprises, de prendre la parole, M. François **Charles-Roux**, Consul Général de France en Nouvelle-Angleterre; M. Jean **Fournier**, Consul Général du Canada; le comte Jean de **Lagarde**, Ministre Plénipotentiaire; M. Pierre **Donzelot**, Représentant permanent des Universités françaises aux Etats-Unis; le Général **Penette**, Attaché Militaire; l'Ambassade de France et Chef de la Délégation Militaire Française à l'O.N.U.; M. Scott **Willis**, Secrétaire Général de la Fédération des Alliances Françaises aux Etats-Unis; M. André **Siegfried**, de l'Académie Française, qui prononça une conférence. L'Alliance Fran-

çaise de Paris était représentée par le journaliste André **Blanchet** alors en tournée de conférences aux Etats-Unis.

Il n'est pas excessif de dire que *« France comes to Rhode Island »* fut une éclatante réussite; le *« Livre de l'Amitié »* que Mme Post fit signer à tous ceux qui participèrent à ces manifestations en portera prochainement le témoignage en France.

L'ALLIANCE FRANÇAISE DANS LE MONDE

UNION FRANÇAISE

A.E.F.

L'Alliance Française de **Brazzaville** a enrichi, en 1955, sa bibliothèque de 600 ouvrages parus dans l'année; les prêts ont porté sur 6.600 volumes.

Les membres de l'Alliance purent entendre une conférence par mois, applaudir quelques troupes théâtrales de passage, entendre quatre récitals et un concert, sans compter les concerts hebdomadaires de musique enregistrée.

Comme tous les ans, l'Alliance Française de Brazzaville a organisé son « Salon » annuel où exposèrent 30 peintres amateurs. Le Salon fut inauguré par M. Chauvet, Haut-Commissaire de France, et reçut de nombreux visiteurs.

En outre, l'Alliance Française de Brazzaville organisa une exposition des œuvres de M. **Letolo**, peintre africain de grand talent.

BRESIL

Sao Paulo

Sous la présidence de M. Pierre **Cahen**, l'Alliance Française de Sao Paulo continue sa brillante progression.

De nouveaux cours de langue ont été créés en 1955, ce qui ne fut possible qu'en louant des salles de classe supplémentaires. Ce sont près de 110 classes qui fonctionnent ainsi à l'Alliance Française de Sao Paulo, compte non tenu des cours de français donnés par l'Alliance au Collège de l'Assomption, à N.-D. du Rosaire, à la Faculté des Lettres, au Collège N.-D. de Sion, à l'annexe de Santo André, à celle du Jundiai.

Ce sont plus de 3.000 élèves, au total, qui suivent les cours de l'Alliance Française dont programmes et examens ont été réorganisés.

Cent manifestations diverses (projection de films, représentations théâtrales, conférences,

cocktails, bals, etc.) s'échelonnèrent au cours de l'année 1955.

CUBA

La Havane

L'Alliance Française de La Havane a dû faire de nombreux travaux d'aménagement et d'agrandissement pour loger ses 887 élèves et accueillir ses 1.026 membres.

Les cours d'interprétariat commercial, de conversation, de cuisine, connaissent aussi une grande faveur.

Les cours d'été furent suivis par 230 élèves.

Enfin, les cours de français par radio connurent immédiatement un succès foudroyant : plus de 15.000 auditeurs.

Conférences, expositions, projection de films, réunions amicales, excursions touristiques, l'Alliance Française de La Havane multiplie ses activités et connaît, sous la brillante impulsion de Mme **Martinez**, un extraordinaire essor.

EIRE

Cork

A la veille des vacances de Noël, le Cercle Français (Alliance Française) de Cork organisa un thé suivi d'une conférence et de la projection de trois films documentaires.

Limerick

Avec la coopération des négociants en vins de la ville, le Cercle Français (Alliance Française) de Limerick a organisé, dans les salons du Cruises Hotel, une cérémonie consacrée aux vins français sous la présidence de M. Mercadet, Attaché Commercial de France à Dublin. Les membres et leurs invités se montrèrent ravis de cette occasion de déguster des vins français.

Au cours d'une séance récréative, des chants français et irlandais furent interprétés et un grand prestidigitateur irlandais vint prêter son concours.

Waterford

Pour les fêtes de fin d'année, le Cercle Français (Alliance Française) de Waterford donna un dîner à l'Hôtel Majestic de Tramore; après une conférence sur « Un Noël Provençal », une soirée dansante termina agréablement cette réunion.

Wexford

Le Cercle Français (Alliance Française) de Wexford convia ses membres à un dîner de Noël, sous la présidence du maire de la ville.

GUATEMALA

Guatémala

Aux examens de décembre, 9 élèves furent reçus sur 12 présentés.

La rentrée des classes s'est effectuée le 23 janvier et plus de 300 élèves s'inscrivirent dès les premiers jours.

La saison cinématographique s'est rouverte le 26 janvier avec la présentation de « Quai des Orfèvres ».

HONG-KONG

Sur l'initiative de M. le Consul Général de France à Hong-

Kong, une exposition d'affiches publicitaires françaises a été organisée dans les locaux de l'Alliance Française.

Elle fut inaugurée le 1er février par M. **Grimaud**, Conseiller Commercial au Consulat Général de France. M. **Laversanne**, ancien Président de l'Alliance Française, fit rapidement ressortir l'originalité de chacun des dessins.

Un public nombreux visita cette exposition qui fut commentée très favorablement par la presse locale.

HONGRIE

Budapest

Plus de 200 lecteurs se sont inscrits en 1955 à la bibliothèque de l'Alliance Française de Budapest et plus de 6.000 ouvrages leur furent prêtés au cours de l'année.

Les 3 candidats présentés en juillet 1955 au Diplôme Supérieur délivré par l'Alliance Française de Paris ont été reçus.

A la rentrée scolaire d'octobre 1956, une vingtaine d'élèves se sont inscrits aux cours de l'Alliance Française.

INDE

Bombay

Le second semestre de l'année 1955 fut marqué à l'Alliance Française de Bombay par de nombreuses manifestations : 5 ou 6 par mois en moyenne; citons notamment : une exposition de reproductions de tableaux de Corot à Picasso, la remise des Diplômes aux étudiants par M. D.R.D. **Tata**, Président de l'Alliance Française, une soirée dansante organisée par l'Amicale des Elèves, quelques concerts de musique enregistrée, quelques conférences. La presse locale se fait largement l'écho de ces manifestations.

Les cours de l'Alliance Française de Bombay sont actuellement suivis par 225 élèves.

C'est à l'Alliance Française de Bombay que s'est tenu le second Congrès de l'Association Indienne des Professeurs de Français. Le Congrès fut inauguré par Shiri D.R.C. **Tata**, Président de l'Alliance Française; le Révérend Frère J. **Duhr**, Chef du Département de Français à l'Université de Bombay, présida les débats. Plus de 40 délégués, appartenant à 10 Universités indiennes, participèrent aux travaux du Congrès.

IRLANDE DU NORD

Belfast

Sous l'efficace impulsion de son Président, le docteur **Godin**, l'Alliance Française de Belfast prend chaque année plus d'importance.

Trois cours de français fonctionnent à l'Alliance grâce au dévouement, entièrement désintéressé, de Miss **Magowan**, du docteur **O'Mahoney** et de M. **Haire**. Ils comptent, au total, 90 élèves.

La bibliothèque de l'Alliance est très fréquentée.

Des conférences, des expositions, des projections de films

réunissent périodiquement les 160 sociétaires.

ISRAEL

Haifa

L'Alliance Française d'Haifa a ouvert le 1er novembre 1955 sa bibliothèque-salle de lecture dans une salle aimablement mise à sa disposition par son Président, M. **Lebhar.**

Dans le courant du mois de novembre, les membres de l'Alliance Française d'Haifa eurent l'occasion d'entendre deux conférences, l'une de M. Henri Amouroux sur ses impressions de voyage à Léningrad et à Moscou, l'autre de M. Elian Finbert sur l'intelligence des bêtes.

En décembre, une soirée récréative fut organisée pour les jeunes par Mme Arlette **Adler**; puis, à la fin du mois, le Comité donna, dans les salons de l'hôtel Zion, un grand bal que S. E. M. **Gilbert**, Ambassadeur de France, honora de sa présence, prenant même la parole en hébreu.

Les cours de l'Alliance Française, dont la direction est assurée par Mme Renée **Hollander**, comptent déjà une cinquantaine d'élèves.

LUXEMBOURG

Echternach

Les « Amitiés Françaises » (Alliance Française) d'Echternach, qui comptent 166 membres, ont tenu leur Assemblée Générale annuelle sous la présidence du Professeur Robert **Ziger.**

Au cours de l'année 1955, les membres des Amitiés Françaises d'Echternach ont bénéficié de 7 soirées de haute qualité intellectuelle ou artistique. Citons notamment le spectacle de musique et de ballets organisé avec le concours des Jeunesses Musicales.

Des excursions, un thé dansant, le banquet du 14 juillet sont prévus pour 1956.

SUEDE

Norrköping

L'Alliance Française de Norrköping a tenu le 10 février son Assemblée Générale annuelle sous la présidence de M. **Guillet de Monthoux**, Président du Comité.

A l'occasion de cette solennité, l'Alliance Française de Norrköping eut l'honneur de recevoir M. le Baron Carl Fredrik **Palmstierna,** Secrétaire Particulier de S. M. le Roi de Suède et historien connu, qui présenta son dernier ouvrage dont nous rendons compte sous la rubrique « Bibliographie ».

Stockholm

L'Alliance Française de Stockholm compte actuellement 1.000 membres sur les 4.000 que réunissent les 23 Alliances de Suède.

De nombreuses manifestations : conférences, représentations théâtrales, projections de films, soupers, soirées dansantes, débats marquèrent l'année 1954-55.

Signalons plus particulièrement la très belle fête donnée en avril dans les Salons du Grand Hôtel spécialement déco-

rés, avec la collaboration de l'Internationella Klubben sur le thème « Regard sur Doulce France ».

Comme les années précédentes, l'Alliance Française donna son patronage au Cours Supérieur de Français de l'Ecole Civique : 120 élèves, en deux sessions, suivirent ces cours donnés sous la direction de Mlle Carola Wulff.

DISTINCTIONS ET PROMOTIONS

De nombreux amis de l'Alliance Française ont fait récemment l'objet de promotions dans l'Ordre de la **Légion d'Honneur.**

Au grade de Commandeur : S. E. M. Bernard **Hardion,** *Ambassadeur de France au Brésil,* qui prête le plus efficace appui à notre Association au Brésil; S. E. M. Pierre **Augé,** *ancien Ambassadeur de France au Pakistan,* où il favorisa l'installation de l'Alliance Française.

Au grade d'Officier : M. Pierre **Salade,** *Conseiller à l'Ambassade de France au Pakistan* et ami agissant de l'Alliance Française; M. Marcel **Nougier,** *Président de la Chambre de Commerce de Montréal, Vice-Président de l'Alliance Française de Montréal;* M. Eugène **Raison,** *ancien Président de l'Alliance Française de Barcelone;* M. Jean **Wahl,** *Professeur à la Faculté des Lettres de Paris,* que nos Alliances d'Italie eurent le plaisir d'entendre.

Au grade de Chevalier : M. Jacques **Vincendon,** *ancien Président de l'Alliance Française d'Alexandrie;* M. Henri **Deleuze,** *Directeur de l'Alliance Française de Panama;* M. Armand **Delvigne,** *Président du Comité d'Alliance Française de Paris-Ouest;* Mlle **Aviet,** *Directrice de l'Office du Tourisme universitaire.*

Nous les prions de bien vouloir trouver ici l'expression de nos vives félicitations.

BIBLIOGRAPHIE

Dans la collection « *Les Albums des Guides Bleus* » (*Hachette,* éditeur), vient de paraître « **Ile de France** », volume présenté par M. Emile **Henriot,** de l'Académie Française, Président de l'Alliance Française. M. Henriot parle avec tendresse et poésie de cette région qu'il connaît parfaitement et où il aime vivre. C'est un très bel ouvrage qui a sa place dans toutes les bibliothèques de l'Alliance. Les photographies sont de Philippe Mallez.

●

Sous le titre « *Marie-Louise et Napoléon* », 1813-1814, M. le Baron Karl Fredrik **Palmstierna,** *Secrétaire particulier de S. M. le Roi de Suède,* et grand ami de l'Alliance Française, vient de publier aux Editions **Stock** les lettres adressées par Marie-Louise à Napoléon pendant la Campagne de France et le séjour à l'Ile d'Elbe. Ces lettres complètent la correspondance de l'Empereur et lui apportent d'importants éclaircissements. Elles contiennent notamment la réponse au fameux billet de l'Empereur intercepté par Blücker, et dans lequel Napoléon laissait entrevoir sa manœuvre pour rallier ses places. Ces lettres, jusqu'ici inconnues, appartiennent aux archives privées de la famille **Bernadotte.**

COMMUNIQUÉS

Pendant l'été 1956, la ville de **Nice** organisera pour la 3ᵉ fois un **cours de français** qui, sans négliger la pratique de la langue, donnera la 1ʳᵉ place à l'étude des réalités françaises contemporaines (histoire, géographie humaine, économie, organisation administrative, actualité littéraire et scientifique, etc.). Ces cours s'adressent particulièrement aux étrangers qui ont à utiliser le français dans leurs activités professionnelles. Ils auront lieu du 25 juillet au 21 août. Pour tous renseignements, s'adresser directement au « *Secrétariat des Conférences de Documentation pour Interprètes et Traducteurs de Français* (*C.D.I.T.*) », 32, *avenue Foch,* Nice.

●

Nous rappelons à toutes nos Alliances de l'Etranger que quiconque se prétend recommandé ou mandaté par l'Alliance Française de Paris doit être porteur d'une lettre **récente** *signée du Secrétaire Général et revêtue du cachet de l'Association, faute de quoi il s'agit d'une* **imposture.** Dans les cas où il y a doute, les Alliances ont le plus grand intérêt à consulter Paris par télégramme.

Nous attirons notamment l'attention des Alliances sur **la méfiance dont elles doivent faire preuve à l'égard des démarcheurs de publications françaises et des organisateurs d'expositions itinérantes.**

ABONNEMENTS

Les personnes désirant recevoir le **Bulletin de l'Alliance Française** doivent souscrire un abonnement au **Mercure de France** en spécifiant : **Tirage réservé à l'Alliance Française.**

Conditions : France et Union Française : 6 mois : 950 francs; 1 an : 1.800 francs. — Etranger : 6 mois : 1.200 francs; 1 an : 2.300 francs.

JOURNAL LITTÉRAIRE
1956

par PAUL LÉAUTAUD

Paul Léautaud est mort le 22 février, dans l'après-midi.

En attendant le numéro spécial que notre revue prépare sur lui, en attendant aussi le tome troisième (1910-1921) de son Journal littéraire, *qui doit paraître au* Mercure *ce mois-ci, nous publions les dernières pages de journal qu'il ait écrites, en janvier et février 1956.*

Quelques lignes du passage portant ici la date du 13 janvier ont déjà été données par un hebdomadaire.

MERCVRE.

Mardi 3 janvier. — 7 heures du matin. Je me suis couché hier soir à 7 heures, dégoûté de tout. Je venais d'éteindre ma bougie, le téléphone a sonné à trois reprises, avec insistance. Ce ne pouvait être qu'elle. Je ne me suis pas dérangé.

Je lui ai écrit ce matin qu'elle me paraît avoir la tête un peu dérangée. Dimanche dernier elle avait soixante-dix ans. Avant hier seulement soixante-neuf.

Elle devait emporter le foulard oublié samedi par Robert Mallet, pour le lui déposer chez Gallimard. Elle a oublié de l'emporter.

Qu'elle devait m'apporter ce qu'il y a de texte du *Journal* imprimé pour le Tome III, qu'elle devait me l'ap-

porter, lui ayant dit que je tiens absolument à le voir moi-même, et qu'elle l'avait oublié.

Enfin quand elle s'engage dans l'escalier, je lui conseille d'être en état d'aller au Gala de la Comédie-Française, pour lequel j'ai deux places, le 16 du mois.

Je revenais de mettre ma lettre à la boîte postale au coin de la rue Guérard et de la rue du Plessis-Piquet, quand elle a téléphoné : « Je vous ai appelé au téléphone hier au soir, à plusieurs reprises. Vous n'avez pas répondu. » Je lui dis que j'ai bien entendu. J'étais couché. Que je viens de lui écrire.

Elle me dit qu'elle s'est occupée, par téléphone, je crois, auprès de la jeune employée des Bureaux de la rue de Rennes de ce que j'aurais dû payer comme impôt sur le Revenu pour l'année 1955. Ce n'est pas peu. Si j'ai bien entendu, quelque chose dans les trente ou trente-trois mille francs. Puis me demande : « Il n'y a rien de nouveau? — Moi : « Non. Alors à dimanche. »

Vendredi 13 janvier. — Dans sa visite habituelle du vendredi, Mme Bercovici me dit qu'elle a mis au courant son mari le Dr Bercovici des troubles de santé dont je suis atteint : le matin, en me levant, manque d'équilibre et nécessité d'être prudent, appuyé sur ma canne, pour gagner la pièce voisine qui me sert de bureau. Là, manque de souffle, respiration courte, étourdissements au moindre tournement de la tête sur le côté. Ce n'est qu'au bout d'une heure, une heure et demie, que je recouvre un état, je ne dirai pas normal, il y a longtemps que je suis démoli par bien des côtés, mais enfin supportable, tout en prenant bien des précautions. Le Dr Bercovici a répondu à Mme Bercovici : « Il n'y a rien à faire. » Ce qui me donne à penser qu'il m'arrivera probablement un jour de mourir chez moi sans que personne sans préoccupe : Mme Bercovici, Marie Dormoy, la locataire de ma propriétaire, Maurice Le Goff, qui me monte mon bois de chauffage.

Il n'y a que la tête, ma grande mémoire, qui reste intacte. Je la vérifie à tout ce que, littérairement, je suis toujours en état de me réciter.

Je travaille en ce moment à la mise en état de textes de plusieurs années de mon *Journal* destinés à faire la matière du Tome III, à paraître prochainement au *Mercure*.

Dans l'année 1917, il est question de la mort d'Octave Mirbeau. J'ai écrit, absolument de mémoire, un long supplément à ce passage de sa mort, sur son mariage, ses amours, ses changements d'opinion, sa collaboration au journal *Le Journal*, ma visite et déjeuner chez lui à Triel avec Georges Besson, tout cela comme si c'était d'hier.

Je suis bien obligé, pour être vrai sur mon compte, d'ajouter ce qui suit : je sors de moins en moins de chez moi : j'ai renvoyé les deux places que la Comédie-Française m'avait envoyées pour la soirée de gala des *Femmes savantes* et de *l'Amour médecin*. Jean Denoël m'ayant écrit que Mme Gould sera à Paris vers le 15 et qu'il y aura un déjeuner à l'hôtel Meurice, je lui ai répondu que je ne peux bouger de chez moi. Egal déplaisir des visites qui ne m'intéressent en rien. Et pour peindre au complet mon état moral, si j'en avais le courage, et que cela puisse se faire sans souffrance, je me suiciderais et quitterais ainsi une existence qui n'a pas pour moi grand intérêt.

Samedi 14 janvier. — Une heure et demie de l'après-midi. Mon essoufflement ne cesse pas depuis ce matin. Ce qui ne peut que me donner raison dans la pensée qu'un jour tout finira pour moi, chez moi.

Mardi 17 janvier. — Fait payer mon journal : *Combat* à ce jour et fait dire au libraire qu'on ne me l'apporte

plus. Je ne sais pas comment sont les autres journaux. *Combat* a fini par m'assommer par la façon qu'il juge probablement spirituelle de prendre les choses à la légère. De plus, la politique ne m'intéresse pas, je ne comprends rien aux compétitions entre les partis. Les vols, les assassinats, les suicides, me sont complètement indifférents. En un mot, comme j'ai toujours été dans ma vie d'homme seul, ce qui se passe dans ma tête me suffit.

Encore un courrier, ce matin! J'ai répondu à toutes ces lettres.

Mercredi 18 *janvier.* — Je suis entré aujourd'hui, vers une heure du matin, dans ma quatre-vingt-cinquième année. Ce n'est pas avec plaisir. Je suis un si vieux monsieur, en si piètre état que je ne peux qu'appréhender qu'il devienne encore pire : la vue, le manque d'équilibre, les étourdissements, la question intestinale, vraiment tout cela ne m'attache guère présentement à la vie. Je vais aller passer deux mois, ou un peu plus, à la Vallée aux Loups, chez le Dr Le Savoureux. Dans l'état où je suis, comment ce séjour se passera-t-il? Je suis à l'avance extrêmement gêné. Ce sont deux choses bien différentes d'avoir et de subir tous mes désagréments de santé chez moi, seul, et de les subir devant des tiers. Non! Finir ma vie ainsi! C'est bien moi qui ai raison. Mieux vaudrait la finir chez moi. Sans compter toutes les mesures à prendre pour de nombreuses questions.

Mercredi 18 *janvier.* — Marie Dormoy est venue tantôt. C'est samedi après-midi qu'elle me conduira à la Vallée aux Loups. Tant de choses à emporter, c'est un vrai déménagement. La question Loulou et Jaunet très bien réglée avec Mme Benais, d'autant qu'ils sont sans cesse chez elle.

Vendredi 20 *janvier.* — Ce matin, téléphone de Mme B., éplorée, gémissante, presque sanglotant, comme suite à ma lettre que je lui ai écrite lui faisant part de mon absence pendant deux mois, peut-être même plus, et donc, pour elle, interrompre pour tout ce temps ses visites habituelles du vendredi. Elle me demande ce qu'il y a. Je lui réponds que je suis fatigué, que j'ai besoin de calme, de repos, de tranquillité, de ne plus recevoir de visite de ces gens qui me tombent dessus comme chez eux. Comme elle me demande où je vais, je lui dis à la Vallée aux Loups, elle ne sait pas ce que c'est, j'aurais mieux fait de lui dire : dans une maison de santé. Elle me demande pourquoi je n'ai pas fait venir son mari, le Dr B... J'aurais pu lui rappeler ce qu'il a dit quand elle l'a mis au courant de tous mes troubles de santé : « Il n'y a rien à faire. »

. . . .

Le Dr B... est un as comme médecin. Marie Dormoy a beau me prodiguer les bonnes paroles qu'on a avec les malades qui sont plus ou moins perdus. Je peux m'attendre plus ou moins à ne pas revenir à Fontenay.

Ce matin... Depuis que je n'achète plus de journal, je ne sais plus quel jour je suis. Ce matin, téléphone de Marie Dormoy. C'est demain samedi qu'elle me mènera chez le Dr Le Savoureux, à la Vallée aux Loups. Un vrai déménagement pour moi.

A 3 heures, visite de Jean Denoël m'apportant un merveilleux colis de la part de Mme Gould, que Marie Dormoy devra prendre pour elle : oranges, œufs, poulet, pâtisserie, etc., n'ayant pas, moi, à emporter de la nourriture chez le Dr Le Savoureux. Denoël m'a renseigné sur le jour que nous sommes aujourd'hui : *le vendredi* 20 *janvier.*

Demain samedi, jour du départ pour la Vallée aux Loups sera donc le 21.

Dimanche 22 *janvier.* — Ce matin examen médical par le Dr Le Savoureux.

Faible tension, ce qui a toujours été mon cas. Il a eu ce mot aussi, après avoir constaté l'état de mon cœur : « Il faut soutenir le cœur. »

Il a pris mon état civil : Paul Léautaud, né à Paris, le 18 janvier 1872.

Profession : Littérateur.

. . . .

Correctif : le mot du Dr Le Savoureux ce matin, à l'auscultation : *Il faut soutenir le cœur*, ne signifie nullement *maladie de cœur*.

. . . .

Mme Le Savoureux vient chaque jour faire très aimablement la conversation avec moi. Tantôt longue conversation de sa part, et qui la révèle comme très calée, très érudite, sur les incessants progrès de la médecine. Comme je lui parle d'Hippocrate, me dit que lui, même en son temps, avait découvert beaucoup de choses. Que depuis, et encore actuellement, la médecine s'est passée et n'arrête pas de se passer en découvertes nouvelles, lesquelles se démodent et sont remplacées par d'autres, et qu'on ne peut prévoir celles qu'on fera encore.

Je lui ai demandé de m'éviter les visites (sauf pour Marie Dormoy) sous le prétexte médical que j'ai besoin de repos et que les visites sont pour moi une fatigue. C'est entendu.

Lundi 23 janvier. — Pensée de cette nuit : je comprends qu'on travaille à rétablir la santé d'un homme de soixante ans. Mais un homme comme moi, qui vient d'entrer dans sa quatre-vingt-cinquième année, et qui est atteint, et si sérieusement et sur tant de points dans sa santé, et, de plus ayant cessé de s'intéresser à tant de choses, n'est plus guère bon qu'à faire un mort.

Voilà les importuns qui commencent. Ce matin, lettre de Jean Denoël m'écrivant que Mme Gould serait heureuse de m'avoir à déjeuner demain mardi, qu'il téléphonera le matin pour savoir.

La téléphoniste lui répondra : M. Léautaud est astreint à un repos complet.

Une très jolie chatte de la maison Le Savoureux (où chats et chiens sont en grand nombre), d'un très joli jaune pâle, nommée Prâline, qui a déjà passé la journée d'hier dans ma chambre, et pris part à mon déjeuner, a voulu ce matin qu'on lui ouvre ma porte et a été aussitôt se coucher dans mon lit, laissé tel quel, à mon lit, à côté de l'oreiller, à la place encore chaude sans doute de moi. Une des femmes de service, entrant, et la voyant, l'a appelée : Courtisane.

3 *heures de l'après-midi.* — J'étais étendu tout habillé sur mon lit, tâchant de dormir pour échapper à l'ennui, en mauvais état moral, quand entre cette amie de Marie Dormoy, une Mme Dalloz, je crois que c'est son nom, qui, pour la seconde fois seulement que je la vois, me déplaît complètement par ses mains fardées, les ongles passés au rouge, et ses propos plus que romanesques, parlant par exemple de sa communauté de nature avec un tigre, un tigre lui-même ayant reconnu en elle une âme sœur. Venue ainsi me déranger sur le désir de Marie Dormoy, à qui j'ai pourtant dit que je ne veux absolument recevoir aucune visite, et qui l'a chargée de me dire qu'elle viendra mercredi, alors que je lui ai dit de ne pas venir et de rester ce jour-là chez elle pour se reposer.

A propos de cette chatte Prâline qui m'a pris en amitié, je songe à la déconvenue, à Fontenay, de ma chatte Loulou de trouver le pavillon fermé, habituée qu'elle était, quand elle arrivait pour son repas du soir, que mon dîner à moi-même était pris et que j'allais me coucher, à passer la nuit sur le grand fauteuil de mon bureau, et sa chaleur pendant une bonne partie de la nuit du Mirus bien garni de bûches de bois. Le gros Jaunet, lui aussi, doit se demander ce qui est arrivé, le pavillon fermé, et plus de bons et copieux déjeuners et dîners

avec de la viande bourguignon premier choix, coupée en petites bouchées, sans mélange de pain.

. . . .

Mardi 24 janvier. — A 7 heures, ce matin, lever abominable, trois fois de suite à la selle, une quatrième fois après avoir bu un peu de café avec deux biscottes. Il n'y a rien de changé. *Le mal est solidement installé.*

4 heures de l'après-midi. — Le Dr Le Savoureux vient me dire que le *Figaro* vient de téléphoner pour savoir les causes de ma présence à la Vallée aux Loups, s'il peut être question de mort, étant donné mon âge. Le docteur dit qu'il n'a pas à renseigner les journaux sur ses pensionnaires, qu'il s'est contenté de répondre : « Décès? Non. Question d'âge seulement. »

Je me suis tout de même mis tantôt à la correction du texte de mon *Journal* pour le Tome III à paraître au *Mercure.*

Dans notre petite conversation ci-dessus, le Dr Le Savoureux emploie le mot *pédéraste* pour les *homosexuels.* Il ignore que le mot *pédéraste* s'applique aux invertis qui aiment les enfants.

Le Dr Le Savoureux est officier de la Légion d'Honneur. Petite rosette très discrète.

Au courrier de 4 heures, lettres de la Société des Gens de Lettres pour des droits à toucher émanant des Emissions à la Radio Tunis et Paris. 6.740 francs avec annonce d'un mandat que je vais recevoir.

. . . .

Jeudi 26 février. — Ce matin, une heure avant le déjeuner, Mme Le Savoureux me dit qu'elle a la visite de photographes envoyés par *Paris-Match* pour prendre des photographies de moi à la Vallée aux Loups. Elle leur a dit qu'il faut qu'elle me demande si je consens.

Je lui ai demandé à elle : « Qu'est-ce que vous en pensez? Moi, vous savez, je trouve cela assommant, surtout fichu (habillé) comme je suis. Je ferai ce que vous voudrez. Dites-vous oui? Dites-vous non? » Elle répond : « Dites oui, mais si. »

On est alors passé dans plusieurs pièces de l'habitation dans lesquelles les photographes ont travaillé à leur volonté, et pris tous les clichés qu'ils ont voulu.

Je ne connaissais pas tous les salons, mobilier, décors, objets d'art, de ces pièces, avec leurs objets d'art, portraits, sur toute l'époque de Chateaubriand.

C'est une merveille.

Mme Le Savoureux m'a mis au courant de l'*Echo* publié par le *Figaro*. Quelques lignes, dans lesquelles on nous présente, le Dr Le Savoureux et moi, comme devant être en désaccord sur le sujet de Chateaubriand.

Voilà bien les journaux.

J'ai oublié de noter ce que Marie Dormoy, dans sa visite d'hier, nous a dit, au Dr Savoureux et à moi, que la veille, donc mardi, à minuit, l'*Agence Paris-Presse* lui a téléphoné pour lui demander les raisons de mon entrée à la Maison de santé de la Vallée aux Loups.

Elle n'en revenait pas de voir cette Agence déjà au courant et qu'on sache qu'elle me connaît.

Vendredi 27 janvier. — Sale journée. Un moral déplorable. Je me suis étendu sur mon lit après le déjeuner. Peut-être est là la cause. Dormir dans la journée ne m'a jamais réussi. Absolument aucun changement dans mon état. Je n'en ai, au reste, espéré aucun. Toujours le souffle court. Une véritable oppression dans la respiration. Douleurs intestinales : trois ou quatre fois de suite à la selle le matin à mon lever.

Quand je suis parti de Fontenay pour la Vallée aux Loups j'ai beaucoup réduit le nombre de paquets de tabac que j'avais mis dans mes bagages. J'en ai emporté encore trop. Je fume quelques cigarettes le matin après

ma tasse de café. Dans la journée, c'est bien rare. Mauvais signe si je perds le goût de ce plaisir de fumer.

Samedi matin 28 janvier. — Je me suis décidé à parler sérieusement au Dr Le Savoureux sur le peu de résultat de ses médications, sur les troubles de santé dont je suis atteint : mon essoufflement, mon souffle court, souvent une sorte d'oppression, de suffocations. Il a décidé une nouvelle médication destinée, selon lui, à mettre ordre à cela.

Samedi 28 janvier, suite le matin. — Lettre de Jean Léautaud, habitant Courbevoie, 15, rue Kilford, qui m'appelle « mon cher oncle ». Autant que je pense me reconnaître dans toute cette famille qui ne m'intéresse pas, ce serait le fils de mon frère Maurice Léautaud.

. . . .

Dimanche 29 janvier. — Marie Dormoy est arrivée un peu plus tôt que d'habitude. Curieux emploi de son temps. Me laver la tête à l'eau de Cologne. Me couper les cheveux. Laver mon bonnet de nuit. S'est mêlée d'acheter des choses dont je n'ai nul besoin : un gant de toilette, un paquet d'ouate, je ne sais plus quoi encore, que naturellement j'ai dû lui rembourser.

Puis Mme Le Savoureux est venue me dire qu'un rédacteur de *L'Aurore*, nommé Philippon, qui prétend que nous nous connaissons depuis longtemps, accompagné d'un photographe, demandait à être reçu pour prendre quelques clichés. Il a fallu se résigner à les recevoir. On l'a photographiée elle-même à côté de moi.

Ensuite, entrée de la sœur de Mme Le Savoureux, devenue la femme de Georges Batault, que j'ai bien connu, qui termine en ce moment, me dit-elle, un livre sur Balzac et Sainte-Beuve.

Lundi 30 janvier. — Au moment de déjeuner, visite de Robert Mallet. Il me dit me trouver meilleure mine que celle, selon lui, que j'avais au Palais de Justice, dans les séances du Procès aux Editions Plon. Il met la conversation sur mes histoires avec Moréno, Marcel Schwob, les invitations qu'elle me faisait à faire l'amour quand je la ramenais du Théâtre Sarah Bernhardt à la rue Saint-Louis en l'Ile.

. . . .

Robert m'a aussi reparlé des chiens perdus qu'il a recueillis et qui vivent dans la propriété qu'il a du côté de Lille. Il y a longtemps que je pense que cette zoophilie lui est venue à mon imitation.

Mme Le Savoureux, qui est venue me voir pendant que j'étais à déjeuner et qui a vu tant de morceaux de pain dans mon plateau, m'a dit qu'il est mauvais pour mon état de manger tout ce pain, que cela pèse sur le cœur et a sa cause dans mes suffocations. Je lui réponds que j'ai pensé moi-même à cela. Désormais, on me donnera des biscottes.

Ce matin, très jolie lettre de Henri Jeanson. Lettre de Jean Lebrau.

C'est curieux comme mon séjour à la Vallée aux Loups a été vite connu par les *Echos* parus dans les journaux.

Le Dr Le Savoureux ne revient pas de toute la correspondance que je reçois.

Mardi 31 janvier. — Le café qu'on me donne le matin pour mon petit déjeuner a au moins cette qualité que j'en pourrais consommer le double ou le triple sans aucun risque de palpitations.

Répondu ce matin à la lettre de Henri Jeanson, dans son Ermitage de Honfleur.

Mercredi 1er février. — Marie Dormoy est venue tantôt. J'étais en train de travailler au *Journal* année 1921, pas-

sage sur la mort de Henri Albert et de cette dame de K... avec laquelle il vivait depuis vingt ans dans une vieille maison de la rue Mazarine.

. . . .

Jeudi 2 février. — Le Dr Le Savoureux m'apporte une bonne vingtaine de coupures de journaux de province annonçant mon installation à la Maison de Santé de la Vallée aux Loups. Il s'exclame : « Tout le monde en parle. Vous êtes vraiment populaire. » Le mot *populaire* est un peu lourd.

. . . .

Vendredi 3 février. — Le Dr Le Savoureux s'intéresse beaucoup au prochain numéro de *Paris-Match*, pour lequel on m'a photographié pendant près de deux heures dans les différents salons de la maison, lesquels salons sont fort beaux comme mobilier et documents et photographies. Il s'est mis à me dire ce matin, avec un visage réjoui : « Nous aurons bientôt *Paris-Match!* » Parbleu! C'est une sorte de réclame pour sa maison.

Samedi 4 février. — Le téléphone à deux pas de la porte de ma chambre. J'entends les conversations entre quelqu'un qui demande des nouvelles d'un malade et l'infirmière qui lui répond. Les nouvelles qu'elle donne sont toujours excellentes, il y a du mieux, vous pouvez être tranquille. La méthode serait à retenir dans circonstances en ne le disant pas. Dans le cas, on dirait, en jouant la surprise : c'est tout à fait inattendu. Il a dû se produire soudain quelque chose de nouveau.

A noter ceci : ce n'est jamais le Dr Le Savoureux lui-même qui répond. Il apparaît quand la conversation est terminée.

A 3 heures, Marie Dormoy téléphone qu'elle ne peut pas venir, du verglas partout. La même nouvelle que j'ai eue de Mme Baynet pour Fontenay-aux-Roses.

Et moi qui ai pris mon courage à deux mains pour me raser pour la recevoir.

Mardi 7 février. — J'ai fait parler Mme Le Savoureux sur la Révolution Russe; le Tzar Nicolas II, faisant tirer sur le peuple quand celui-ci s'organisait en groupes pacifiques, réclamant des améliorations à son sort. Elle me le dépeint comme un pauvre homme, tenant un *Journal*, dans lequel le plus souvent il notait des choses telles que : *Aujourd'hui rien d'intéressant. Rien à noter aujourd'hui.* Cette indifférence, cette absence de clairvoyance, du moindre sens politique aboutissant à ce qu'on a appelé la Révolution d'octobre, toute la famille du Tzar, la Tzarine, le Tzarevitch, enfants, serviteurs, affreusement massacrés dans une sorte de cave, par les Bolchevick (mot dit par Mme Le Savoureux).

Mme Le Saveux (*sic*) n'est pas seulement très calée en médecine et très intéressante à entendre à ce sujet. Elle est très au courant de ce qu'était la Société française et la littérature française à l'époque du Second Empire, les écrivains en vogue, les femmes à la mode, par exemple, la Castiglione.

Mercredi 8 février. — Elle est venue, un peu tardivement, ayant eu cette après-midi la réunion à sa Bibliothèque pour le Prix Fénéon. Elle avait acheté pour moi bien des choses. Il a fallu calculer la dépense totale pour que je le lui rembourse. Venue un peu tard, la nuit n'allait pas tarder à commencer et à les mettre sur son départ. J'attends déjà sa visite de dimanche prochain.

. . . .

Jeudi 9 février. — Visite Tahon.

Visite Mlle Constant. Ce qu'elle me dit des prévisions météorologiques me fait craindre avec de nouvelles gelées que Marie Dormoy ne vienne pas dimanche prochain.

Lettre de Denoël sur la publication d'un livre de Blaise Cendrars sur Moréno.

Vendredi 10 février. — Nouveau motif pour me faire penser qu'elle ne viendra pas dimanche. Ce matin 12 degrés au-dessous de 0 avec la perspective de nouvelles gelées.

Mercredi 15 février. — Marie Dormoy est venue tantôt. Je lui parle de la lettre que je lui ai écrite, et qu'elle a reçue ce matin, de ce qu'était le pavillon et le jardin de Fontenay, quand j'ai loué, la prière instante de M. Sommet de le prévenir si quelque chose arrivait, la propriété étant restée vingt ans inhabitée, — à peine trois mois que j'étais là, le sol de la cuisine passant dans la cave, et bien d'autres faits du même genre.

. . . .

CLEPSYDRE

par JEAN CHAUVEL

J'entends les pas qui s'éloignent. Ils ont été très importuns, tournant et retournant, rompant les rythmes à contre-sens et remontant certaines pentes. Ils ont distrait mon attention. Ils l'ont brisée et le courant était remous épars. Puis est revenu l'ordre, en profondeur, en épaisseur, aidé d'un écho régulier. Est revenue l'indifférence qu'un débris d'arbre ou de troupeau ne peut vraiment pas émouvoir. Un écho régulier, descendant. En spirale, on dirait. Vers quelle source souterraine? Vers quelle issue? Cachée? Sans voir?

★

J'ai aliéné ma part de silence. Je me la suis laissé prendre. Par méprise. Par inattention. Par fatigue. Et je n'y puis plus rien. Il me faut désormais, difficilement, retrouver mon bien. Parmi les hommes. Parmi les corps. Parmi les temps. Parmi les hommes morts.

Limité par le corps. Limité par le temps. Par la force du corps, le temps que durera cette force, que durera ce corps.

★

La douleur est venue sans nom, à peu de bruit, courbée en très humble posture. Son doigt faible a touché mon corps. Un froid s'est répandu, allant au plus profond.

Et tout contrôle meurt. Les étoiles tournent lentetement, chavirant en un char. Le sol est meuble. Il n'est plus rien à retenir. Un glissement atteindra l'épaule renversée sur un flot fade et s'étendant infiniment.



Un inconnu se creuse et le fond est obscur. Il est lointain peut-être. Une pierre tombe lentement. Pourquoi suivie? Que nous importe? Et qui se penche? Il faut un souffle égal. Et qui soit maître.

Le goût du rouge. Il n'y faut pas céder. Toutes les couleurs sont à prendre. Il ne faut pas choisir. Elles sont immobiles en un monde étendu. Alors autre chose se passe. Ou bien bougeant, tournant au centre du regard, existant seules.



Nuit dure, nuit amère. Tout passe et passera, venant de loin.

Le ciel gris n'était pas donné, ni la route. Ni la maison, ni l'enfant brune auprès du puits.

Une fatigue envahissait le corps, chaque membre pesant si lourd.

Je pense à cette épouse douce et lasse, teignant une tunique, avec grand soin, pour ses amours; longtemps abandonnée, victorieuse enfin, et pour tout perdre. Surprise tristement, puis s'inclinant, rien n'étant plus.

Les servantes passaient, tenant les linges.

Que ces voiles sont longs. Voiles qui enveloppent quelque chose. Ces voiles où l'on peut tout mettre, qui cachent ce qu'on veut cacher, retombant en plis calmes, flottant au moindre vent.

Je ne vois pas les visages. Je ne vois pas les corps.

Les visages sont lourds peut-être, chargés d'années, de mémoire, de peine, de souci, d'ennui, d'une mort qui n'en finit pas. Et ces corps, comment tiennent-ils, avec tout ce qu'on sait. Ne portant rien, ne tenant rien. (Et l'on dit qu'il y avait quelque chose dedans.) Pourquoi si courts?

Il neige une tristesse qui fond aussitôt, pénétrant toute chair.

Rien n'arrête ce froid diffus.



Il pleut. La mort est triste. Et ce n'est pas tout.

Derrière le char obscur est une grande violence et de lumière et d'éclats et de cris, tournant en feston descendant, remontant. Le chant est d'amour. Qui le pèse, occupant un espace où il faut que quelque chose soit?

Les pas viennent, vont, vite, sans imprévu. L'église est au ras du sol.



Le flot épais charrie des choses mortes. Les arbres ont grand froid. Comme la blancheur est épaisse.

Un crissement s'étend tout bas, d'arche en arche. L'ombre descend le fleuve lentement.

Nuit de brumaire, souillée de quelque feu, impose une indigence. Les ornements sont vains. Le discours

n'est pas de saison. Il faut aller, absent d'un corps, à pas lourds cependant, poursuivant un jeu triste.

★

Une goutte de sang, comment répandue, demeure immobile en l'air,
rose fermée, négligée, bientôt morte.
Un flot d'absence est passé, passeré, entre les arches qui s'écartent, entre les berges abaissées, négligées, perdues.
Un corps suspendu lentement, descendant en un puits vers des profondeurs molles, éloignées, obscures.
Regrets, longue robe. Voûte close, ô douleur.

★

Les arbres ont mille ans. Je les vois à grand peine. Ils sont montés très haut dans le ciel étranger, dans le ciel qui ne porte.
Un éclair viendra, un éclair, comme une longue déchirure. Un frisson viendra, un frisson. Puis un courant horizontal animera cette étendue. Un courant, une violence, passant comme le temps entre les cippes sans mémoire. Passe l'air lourd traînant jusqu'à ce sable épuisé sans merci.
Les ailes noires tourneront lentement. La tristesse est debout.

★

Hommes passant, qui cherchez le réel, que trouvez-vous en ce miroir?

Il n'est rien qu'une seule étoile. Et que je sais, qui mène vers la côte.

O roc que l'on disait avare! Tu ne donnes rien. Tu n'as rien. Je te suis attaché.

Je tiens à toi de tous mes membres et de mon corps pesant étendu sur le sol.

La lourde braise sombre en un désastre. Montera, monte une matière obscure, offusquant l'or, touchant mes yeux, mes mains.

Je suis investi, pénétré. Je suis seul.



Sous les nuages déchirés terriblement, je vois un enfant qui chemine. Quelle est encore cette lumière, tombant debout sur les blés renversés?

Le vent s'est tu. Il s'est cassé la voix dans un orage. Les hurlements chassaient les grandes vagues vertes et poussaient très haut les oiseaux.

Le silence est né. Un silence. Dans quel désert. Le monde est tout à fait détruit.

Chanteur captif, tiens à ton corps.

Plonge en la nuit douteuse.

Maître Fulcran

CONTE INEDIT

par VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Sur plusieurs listes d'œuvres « à écrire » que Villiers a établies vers 1885, figure Maître Fulcran. *Nous possédons d'importants fragments manuscrits d'un conte qui porte ce titre. Le héros, digne confrère de Maître Pied l'incendiaire, est un terroriste qui s'apprête à faire sauter les caves de la Banque de France.*

*On retrouve dans ces pages quelques tendances caractéristiques de l'écrivain. Maître Fulcran est sans doute un inquiétant symbole de cette cupidité qu'il a si souvent dénoncée chez ses contemporains trop « sérieux ». Mais ce personnage est revêtu d'un certain prestige : on lit même sous une rature qu'il commande la sympathie. C'est qu'il incarne aussi un esprit d'audace conquérante qui ne saurait déplaire à Villiers. D'ailleurs, si l'auteur d'*Axël *dédaigne la vulgarité de l'argent, il n'est pas insensible à cette poésie de l'or qui fit sombrer son propre père dans la folie. Il dut éprouver une sorte de délectation, bien gratuite certes, à ourdir, pour le compte de son héros, ce projet ténébreux.*

Il existe pourtant un autre manuscrit, malheureusement incomplet, où Maître Fulcran se révèle sous un aspect beaucoup plus redoutable encore et cette fois tout à fait haïssable, celui d'un misanthrope qui, comme les anarchistes de L'Etna chez soi, *médite d'appliquer les dernières découvertes de la Science à une entreprise d'extermination. A ses côtés s'impose une autre figure, celle du narrateur, si effacé dans le premier texte, où il n'intervenait guère que pour demander des précisions techniques : ici, en cet écrivain qui, las du commerce des hommes, prie Dieu de lui inspirer l'esprit de charité nécessaire pour les aimer malgré leurs faiblesses, nous reconnaissons l'une des dernières images, particulièrement attachante, de Villiers lui-même. Plus surprenants sont ses derniers propos,*

qui laissent percer une sympathie pour l'idéal démocratique; mais nous ne pensons pas qu'il faille les prendre à la lettre et que le conte eût pu s'achever sur une profession de foi aussi inattendue.

Certes, le texte que nous allons présenter n'apporte pas à l'esprit une satisfaction totale. Nous devons déplorer des lacunes qui, notamment, nous empêchent de bien comprendre le mécanisme du dispositif mis en place par le héros. Nous remarquons, en outre, des faiblesses d'expression, des redites, des disparates (ainsi le passage du tu au vous) qui attestent une rédaction encore insuffisamment poussée, sinon de premier jet.

Le récit, pourtant, est mené, surtout dans les premières pages, avec beaucoup de vivacité et de naturel. Une verve pittoresque anime les épisodes de la rencontre, du dîner, de la descente au souterrain. Ensuite, on subit l'ascendant d'une imagination supérieurement habile à décrire (comme dans L'Eve future*) une entreprise extravagante avec un luxe foisonnant de détails précis. Et quelle rigueur dans les précautions prises par le héros pour dérouter les recherches en lançant les enquêteurs sur une fausse piste! Les maîtres contemporains de l' « histoire criminelle » n'ont jamais rien inventé de plus subtil. En vérité, Fulcran n'est pas un criminel vulgaire et nous nous plaisons à découvrir en lui l'un des personnages les plus surprenants qu'ait créés le fertile et cruel génie de Villiers.*

PIERRE-GEORGES CASTEX.

I

Le premier manuscrit est constitué par quinze feuillets de dimensions inégales que nous avons dû grouper selon un ordre probable. Il comporte des variantes et des ratures dont nous indiquons l'essentiel dans les notes.

MAITRE FULCRAN

**A Monsieur Denormandie,
Gouverneur de la Banque de France,
boulevard Haussmann, 89.**

Monsieur,

Je crois devoir soumettre en toute hâte à votre haute appréciation le document suivant qui a dû m'être expédié par la dernière levée d'hier soir. Je me dispense de l'accompagner de commentaires.

Le 1er avril dernier (1), rue du Hasard, au tomber du crépuscule, je me trouvai, tout à coup, face à face avec un ami d'autrefois, que j'avais perdu de vue depuis deux années, — un ingénieur des mines, Maître Fulcran. Celui-ci dans la force de l'âge, vêtu en passant comme moi, mais beau comme un spadassin d'Italie, doué d'un regard froid, d'une intelligence et d'un savoir des plus rares (2).

— Je te cherchais, me dit-il : viens, c'est une bonne étoile qui t'a conduit par ici cette vêprée! Tu n'es attendu nulle part?

— Nulle part. Soirée libre! lui répondis-je.

— Toujours garçon? Bien.

Il fit signe à un fiacre; puis, m'y poussant :

— Dînons ensemble : nous causerons d'affaires en prenant du bon café!

— Place des Victoires! cria-t-il (3).

Là, nous descendîmes. Il me donna le bras, m'entraînant dans l'une des rues adjacentes. Au bout d'une centaine de pas, il s'arrêta devant le portail d'une vieille maison aux volets fermés. Sur le mur, il me montra, je m'en souviens, l'affiche : *Maison à louer.*

Nous entrâmes, grâce à la petite clef qu'il fit jouer dans une serrure à secret. Point de concierges, il habitait l'entresol, presque un premier.

Arrivés sur le palier dallé aux rampes de fer :

— Serons-nous seuls? demandai-je.

— Seuls, répondit-il.

Et il sonna.

Une bonne d'un certain âge, à figure joyeuse, vint ouvrir.

— Juste! Monsieur! s'écria-t-elle. Le rôti sera cuit à point.

(1) *Mots rayés :* le 14 du présent mois. *En substituant à cette date celle du 1er avril, Villiers veut-il suggérer que son récit comporte une part de mystification? Quant à la rue du Hasard, elle n'existe pas à Paris.*

(2) *Mots rayés, par lesquels s'achevait la phrase :* commandait la sympathie.

(3) *Il s'agit bien des abords immédiats de la Banque de France. Il en est de même pour la rue Croix des Petits-Champs, pour la rue Saint-Honoré et pour la rue Paul-Lelong, qui sont mentionnées dans les variantes publiées ci-dessous, page 647, note 4.*

La salle à manger, propre comme celle d'un bourgeois paisible, était éclairée par une suspension au-dessus de la nappe mise. Deux couverts, entre lesquels la domestique posa un beau rôti de bœuf et deux poudreuses bouteilles de vin.

— A table! mon cher ami, me dit Maître Fulcran.

Au déplié des serviettes, il parut reconnaître, d'un coup d'œil, que rien ne manquait sur le dressoir :

— Thècle, dit-il, nous allons tenir des propos de garçons. Vous pouvez vous retirer : nous prendrons le café dehors. Je vous rends à la vie privée.

Je remarquai qu'au bruit de la porte d'entrée annonçant le départ de la femme de ménage, Maître Fulcran s'en alla regarder aux vitres, à travers les fentes des volets, pour s'assurer si, après le heurt violent du portail, celle-ci était bien dans la rue.

Deux secondes après, il se rassit en face de moi.

— Causons, maintenant! dit-il en remplissant nos verres.

— Tu es devenu mystérieux! lui répondis-je après un moment de silence et en le regardant fixement (4).

(4) *Voici deux autres états de ce début, antérieurs, semble-t-il, à celui que nous avons choisi. Tous deux apportent des précisions intéressantes. On remarquera notamment, dans le premier, le « Ce sera toi » qui annonce la mystérieuse association proposée plus loin par le héros au narrateur; dans le second, le détail sur la formation scientifique de Maître Fulcran, « licencié ès sciences physiques ».*

Premier état :

Le 14 du courant, rue du Hasard, au lever des premières étoiles, je me vis tout à coup face à face avec mon vieil ami Fulcran. Beau garçon, brave, poète, c'est-à-dire d'une intelligence et d'un savoir assez rares, il avait disparu, depuis six mois. Après un serrement de mains :

— En vérité, murmura-t-il, c'est sous une bonne étoile que nous nous rencontrons. *Ce sera toi!* Nous allons dîner ensemble. Et passer une belle soirée... car j'ai une confidence à te faire... digne des Mille et une Nuits.

Ma soirée était libre. Nous entrâmes dans un fiacre.

— Au coin de la rue Croix des Petits-Champs, rue Saint-Honoré, dit-il au cocher.

— Course brève! Nous causerons chez moi, dit-il. As-tu quelqu'un qui t'attend chez toi?

— Personne, dis-je.

— Bon.

Une minute après, nous descendîmes. Il régla, puis me prit le bras.

— C'est à trente pas d'ici, me dit-il.

— Tiens! Tu es mystérieux? Serons-nous seuls? lui demandai-je.

— Seuls, répondit-il.

Deuxième état :

Le 14 du courant, rue du Hasard, au tomber du crépuscule, je me trouvai tout à coup face avec un ami d'autrefois, licencié ès sciences physiques et ingénieur des mines, Maître Fulcran, solide et fin garçon de quarante années, au regard toujours calme, à l'intelligence et au

— Etre cousu d'or, puis ne répondre jamais que oui ou non, *indifféremment*, à ses semblables en n'accomplissant que sa volonté, tel était le principe dont mes études m'avaient imbu la conscience, peu à peu. C'était mon secret. Mais, comme à tant d'autres, il me manquait cette petite somme d'argent initiale qui, bien conduite, centuple. Mon métier me rapportait peu, ne pouvant profiter des occasions ni voyager. Ma vie se perdait, stérilisée par l'extraordinaire stupidité ambiante, lorsqu'un mien oncle centenaire s'avisa, voici deux ans, de quitter la terre en m'y léguant cette bâtisse, relique du vieux Paris, avec une centaine de mille francs. Ce fut à cette nouvelle que je disparus, voulant réfléchir seul à ce que j'allais tenter. J'allai tout d'abord me saisir des titres de cette maison, puis des papiers et des vieux livres laissés par le cher défunt. Un soir de l'hiver suivant, comme je les parcourais au coin du feu et en pantoufles, penché sous la lampe, je découvris une feuille usée par le temps, une vieille charte, jaunie et presque illisible. Une curiosité analogue à celle qui courbe les désœuvrés sur un rébus me la fit déchiffrer. La voici. Elle date de 1586. Elle donne l'indication d'un filon de mine d'argent, découverte par un des ancêtres dans un puits situé à une très grande profondeur,

savoir des plus rares. Les deux années pendant lesquelles il avait disparu du remous parisien lui donnaient l'air plus grave. Sa mise était comme la mienne, celle d'un passant. Nous nous serrâmes la main.

— Je te cherchais, me dit-il. Es-tu libre ce soir? Personne ne t'attend chez toi?

— Personne.

Il fit signe à un fiacre.

— Dînons ensemble, nous causerons d'une affaire assez sérieuse, en prenant le café.

Nous montâmes. Il descendit à peu de distance, rue Paul-Lelong, près de la place des Victoires. Ayant réglé, nous marchâmes environ cinquante pas. Il s'arrêta devant un portail surmonté de l'affiche : *Maison à louer*. Nous entrâmes.

— Serons-nous seuls? lui demandai-je.

— Seuls, me répondit-il.

Dans la salle à manger, propre comme celle d'un bourgeois paisible, je vis deux couverts sur la nappe mise, sur laquelle une bonne posa un beau rumpsteack.

— A table, me dit Maître Fulcran.

Une fois nos serviettes dépliées et s'étant assuré que rien ne manquait sur la table :

— Césarine, dit-il, vous pouvez vous retirer. Nous prendrons le café dehors.

Aussitôt le bruit de la porte de l'étage, j'observai que Maître Fulcran sautait à une des fenêtres pour voir si sa femme de ménage sortait. Deux secondes après le bruit du portail, il se rassit en face de moi :

— Causons, maintenant, dit-il.

sous les assises de cette maison, avec la description d'une longue galerie creusée sans doute pour l'exploitation de cette mine (5). Ceci me fit tressaillir au plus secret de mon esprit. Je ne doutais pas que la mine n'eût été épuisée autrefois et j'en ai acquis depuis la certitude. Mais une autre pensée [me vint], vague, indistincte, comme une meilleure vue...

Le soir même, je descendis aux caves, seul, avec ma lampe, et je m'y enfermai. J'auscultai les murs, je trouvai le ressort. Le temps avait scellé dans la terre la porte en maçonnerie et les gonds ne coulaient plus (6). Six jours après, je donnais congé aux locataires, pour cause de réparations urgentes, voulant habiter désormais seul ici. En attendant avec patience l'expiration de leur terme pour ne point paraître trop pressé, je dressai tout le plan de mes travaux. Ils ne me gênaient pas.

Ayant ainsi éclairé son hôte, Maître Fulcran juge le moment venu de passer à l'action et de lui proposer, non sans lui faire quelque peu violence, de le prendre comme associé :

— Les solides volets de toute la maison, la porte de la rue, tout est fermé. Nous sommes seuls, invisibles. Vite, habillez-vous!

Ce disant, il ouvrit un placard.

Deux appareils complets de plongeur, Roquayrol ou Bazin, y étaient suspendus. Au casque, au-dessus de deux yeux de cristal, le globe d'une petite lampe électrique à réflecteur brillait (7).

(5) *On songe à* Axël *et au feuillet de parchemin qui contient le secret du trésor.*

(6) *Tout le début de cette réplique (depuis « être cousu d'or ») a été relevé, par les soins de M. Alan W. Raitt, sur un feuillet qui nous faisait défaut et qui appartient à la collection de M. Henri Leclercq. M. Henri Leclercq fils nous a libéralement autorisé à compléter notre texte et nous lui témoignons notre reconnaissance.*

(7) *Variantes :*

a) Maintenant, dit Maître Fulcran, se levant et ouvrant un placard bien fermé, voici deux appareils Roquayrol et Bazin, scaphandres complets avec lampe électrique au front, boîte d'air à la ceinture pour une demi-lieue. Descendons. Le reste sera plus intéressant en le voyant *de visu.*

b) Il prit une lampe :

— Descendons.

Quelques instants après, toutes portes fermées au-dessus de nous, je me trouvai dans l'une des caves de la maison. Maître Fulcran posa sa lampe sur un fût, puis, avisant un costume de plongeur... (*phrase laissée en suspens.*)

— Est-ce que nous allons découvrir les galions de Vigo? demandai-je.

— Mieux que cela! dit-il. C'est sérieux. Habillons-nous.

Sa voix était si calme et son air si grave que j'en subis le magnétisme. En quelques secondes, nous étions revêtus du fantastique vêtement. Il fixa le bouton de l'appareil. Nos deux éblouissantes lampes flamboyèrent à nos fronts. Nous étions deux apparitions terribles.

Il se dirigea vers la porte de l'escalier.

— Venez, dit-il.

Nous descendîmes deux étages, en silence. Nos pas étaient étouffés par les gutta percha qui couvraient nos semelles.

Nous entrâmes dans la cave aux soupiraux hermétiquement murés. Il tira le verrou de la porte sur nous.

La cave était spacieuse.

Il marcha vers la muraille, dérangea une pierre, toucha un ressort, et voici qu'une grande porte recouverte d'une maçonnerie appliquée en dedans et en dehors roula sur des gonds, découvrant des marches de pierre.

Il descendait, je le suivis : nos deux lampes éclairaient les profondeurs d'une galerie. Au bas de l'escalier, un lourd volant de fonte était scellé au mur. Le centre de la roue s'annexait à l'essieu mobile d'une forte poulie, sur laquelle s'enroulait une vaste courroie de transmission, d'un cuir solide. Les doubles rubans de cuir se prolongeaient devant nous jusqu'au fond de la galerie.

Les deux aventuriers s'engagent dans la galerie et s'arrêtent au niveau du coude, à proximité d'un trou. Maître Fulcran reprend alors la parole :

— Ce coude est d'une épaisseur compacte, ainsi que la muraille de terre qui lui fait vis-à-vis dans ce boyau. Les deux résistances sont donc aussi incalculables que celle même du sol. Ce remblai, sous lequel sont étendus les trente tubes de panclastite, vient en pente vers le mur qui lui fait face, entre les parois de ce boyau. Là, vous voyez ce nouveau remblai, toujours en pente, qui forme

angle droit, jusqu'à celui-ci qui tourne, enfin, les cent mètres de terre et aboutit au trou. L'énorme quantité de terre extraite du trou (4 sur 200) m'a donc servi à former, d'une part, ces trois pentes, et de l'autre à garnir jusqu'au bord ces auges-ci (8).

Vous voyez maintenant cette taraude d'acier trempé; je n'en ai donné qu'un seul tour par jour, de trois heures à trois heures et demie du matin, pendant près de six mois. Oui, et lentement, très lentement! sans bruit appréciable. La maçonnerie est très sérieuse; mais voici huit trous d'un mètre sur cinq centimètres de diamètre, juste l'entrée de huit tubes de verre emplis de panclastite, annexés de fusée Graham et reliés par le fil d'introduction à leur extrémité.

— Ah! çà, m'écriai-je, vous voulez faire sauter les caves de...

— Mais... quelque chose comme cela, oui... répondit, après un silence, Maître Fulcran.

— Et dans quel but?

— Ah! ça, voyons! est-ce que vous ne seriez pas sérieux?... me dit-il.

— Qu'entendez-vous par sérieux? lui répondis-je.

— D'avoir de l'argent et de ne jamais répondre à ses semblables que oui ou non indifféremment, en accomplissant toujours et seulement sa volonté (9).

(8) *Villiers semble avoir éprouvé beaucoup de difficulté à mettre au point ces précisions techniques. Voici, relevées sur d'autres feuillets, deux autres fragments qui concernent l'établissement du dispositif :*

a) Ce trou mesure deux cents mètres de circuit et quatre pieds de profondeur. J'ai mis trois mois à le creuser. La terre que j'en ai extraite remplit ces auges jusqu'aux bords. Un coup de volant sur les chaînes, les étais s'abattent et huit cents pieds de terre comblent l'entrée de cette galerie en trois secondes, laissant ce trou parfaitement libre et isolé.

b) Nous comptons cent vingt pas du seuil de ma cave à ce circuit. Sa profondeur est de six mètres. Nous l'avons creusé en trois mois et demi, à six heures de travail par jour. C'est notre Nibelung. Toute la terre qui le comblait a été transportée dans ces deux longues auges de planches, étayées contre la muraille, et qui commencent à dix pas de ce circuit. En retirant les étais d'un seul coup, la terre croule dans cette galerie et la bouche hermétiquement jusqu'à la voûte. Voici trois tremplins très solides, cachés sur la paroi.

(9) *Reprise presque textuelle d'une phrase que nous avons déjà lue plus haut. Il est évident que Villiers ne l'aurait pas laissé subsister dans une mise au net pour l'impression.*

J'avais reconquis mon sang-froid pendant qu'il parlait.

— Je comprends, lui dis-je.

— Ça vous va-t-il? Il faut deux hommes. Il y a deux ou trois cent millions en or à gagner, plus, moins, qu'importe. Enfin, dans ce chiffre. Je vous ai choisi. Partageons-nous?

— Quand?

— Cette nuit. Je n'aime pas remettre au lendemain les affaires sérieuses. Tout est prêt. Trois quarts d'heure pour charger les tubes. A deux heures trois quarts, je fais sauter.

— Bien. J'ai quelques objections à faire.

— Vous n'allez pas me citer votre dictionnaire Larousse, vous savez que je le connais, ainsi que ses blagues? dit doucement Maître Fulcran avec un sourire. Je ne suis ni un niais ni un enfant. Je sais bien autre chose que ce qu'il peut vous avoir appris et mes précautions, vieilles de deux années, sont prises de façon à parer à toute chose! Questionnez tout de même, pour voir?

— Quelle sera, approximativement, l'ouverture déterminée par l'explosion?

— Etant donné 1° La force de résistance de quinze mètres de maçonnerie pareille et 2° la force neutralisante des 420 m. sur dix d'espace libre de la cave en question (10), étant tenu compte de mes expériences au cap de Plouha, en Bretagne, où j'ai pratiqué une ouverture de dix mètres dans un rocher de soixante pieds cubes avec un simple bâton de panclastite, je compte sur une ouverture de huit à vingt mètres, ici (11).

Mais je ne puis fournir une expression exacte devant... l'incommensurable. La panclastite est le Gusman des engins; elle ne connaît pas d'éprouvette. Il y aura bris

(10) *Variante rayée :* des caves de la Banque de France.

(11) *Un fragment qu'il nous est impossible d'incorporer à un endroit précis de notre texte révèle que Maître Fulcran s'est soucié d'évaluer la dose d'explosif nécessaire et suffisante pour arriver à ses fins :*

— S'il y en avait davantage, nous dépasserions le but en occasionnant un désastre énorme, nuisible. Il y a largement ce qu'il faut. Pas beaucoup plus. — A quoi nous avancerait de faire sauter tout le bâtiment (*mots rayés :* toute la Banque) et une partie de la rue? A rien. Au contraire. Nous ne voulons pas travailler à ciel ouvert.

instantané, tout-puissant, et large ouverture. Voilà tout ce dont je suis certain.

— Et les déblais en retombant (12)?

— Je compte sur peu de déblais, la force les projetant par irradiation dans la cour même de la Banque. D'ailleurs, qu'importe? Réfléchissez! Voici deux échelles. Aussitôt le temps de ce qui peut retomber par l'ouverture et rouler sur les deux pentes dans ce trou, j'abats la première échelle sur la première pente. Je grimpe, pendant que vous appliquez la deuxième à côté de celle-ci. Je la saisis et la glisse toute couchée sur la pente de la cave jusqu'à l'ouverture. Je monte et entre dans la grande cave, deux nœuds coulants à la ceinture et une boîte de gaz méphitique sur le dos. Je cours à l'escalier, j'ouvre la boîte. Descendra qui pourra. Je défie vingt pelotons de résister une seconde à l'inhalation poussée en haut par l'air de la cave et de ce souterrain. Je marche. J'ajuste mes nœuds coulants aux deux principales caisses d'or. Je siffle très aigu. Vous faites jouer le cric. Les caisses se mettent en marche vers l'ouverture, selon la corde que vous tendez. Pendant leur trajet, je jette tous les sacs, saumons et lingots qui me tombent sous la main, les plus lourds sur la caisse en marche, les autres à la main.

A peine en dehors du bord de l'ouverture, tout roule ici, choquant ce mur, tournant celui-ci, sur les deux pentes, dans ce trou. Je suppute, de l'œil, la somme cube de ce que je déplace. Je vous atteste qu'il ne me faut pas cinq minutes, chronomètre en main, y compris le temps de mes bonds dans la cave, allées et venues, pour vous faire glisser ici de deux à trois cents millions en or. Etant donné les sacs monnayés, j'accorde que je m'arrête à cent ou cent cinquante millions à peu près. C'est suffisant. Ne demandons pas plus. Je redescends, rapide, mes deux échelles, reprenant la seconde au sommet de la première. Une fois ici — en vingt secondes — nous les couchons

(12) *Réplique rayée :*
— Si, contre nos prévisions, cependant bien calculées, mais je dois tout prévoir, l'ouverture ne se produit pas sous les caisses et sous les sacs remplis d'or, saumons ou monnaie, je laisse couler les déblais.

toutes les deux le long du trou. Nous faisons glisser sur ses roues cette maçonnerie que nous calons ici avec nos étais de fer. Nous tirons la chaîne. Soixante mètres de terre s'écroulent derrière cette maçonnerie, la masquant aux indiscrets venus de là-haut. De telle sorte que le prolongement de la galerie seul restant libre détournera nécessairement notre piste. Et, tranquilles, nous commençons. Vous courez au sommet de notre escalier, et au fur et à mesure que j'accroche ici les paniers de treillis de fer pleins de l'or roulé en ce trou, vous faites jouer le volant. La courroie de transmission, aux crochets de laquelle je suspends un à un ces paniers, vous les apporte, docile et rapide, jusqu'à la première marche en haut de la cave. Vous les enfouissez.

Ah! s'écria Maître Fulcran, quel bohème, à de certaines heures de désespoir, n'a rêvé d'entrer dans ces caves des Mille et une Nuits à l'aide d'un Sésame ouvre-toi quelconque! Quel génie de la Lampe ou de l'Anneau leur en ouvrirait les portes! Et leurs cerveaux surexcités par le Sort quotidien leur fait enfanter des élucubrations dignes de toutes les douches. Ah! se trouver ici accoudé à cette pile d'ossements, buvant tranquillement mon café avec vous, tenant à la main ce fil d'induction! Quel rêve! L'Inde! La Turquie d'Asie! L'Asie même! L'Amérique du Nord! Le centre de celle du Sud! Tant de contrées charmantes de l'Europe! Etre plus qu'un roi, par le temps qui court! Cent, deux cents, cinq cents millions, peut-être! — Et ils sont là-haut! Et, d'une étincelle, nous pouvons les conquérir.

Il va être question, maintenant, de la sécurité parfaite que Maître Fulcran se flatte d'avoir garantie aux réalisateurs de son entreprise. Nous ne constatons pas, à cet endroit du manuscrit, de nouvelles lacunes : les lignes ci-dessous figurent sur le même feuillet, séparées seulement des précédentes par un petit espace blanc; mais leur rédaction semble tout à fait hâtive; l'écrivain jette sur le papier de simples notes qu'il se réserve sans doute de mettre au net et de développer. Au feuillet suivant (à partir de : « J'ai marché, moi-même... »), le conte reprend son cours normal.

1° Les précautions prises sont pires pour les gardiens

que pour nous et c'est à nous, au contraire, de les prendre, par conséquent.

2° La fouille des quartiers cernés ne se peut sur deux cents mètres. Le dommage commercial serait terrible. L'alarme à la Bourse! Tout suspendu! L'étranger craintif pour les billets! Je vous dis qu'on aurait peur d'ébruiter la chose. Et qu'on aurait raison. D'ailleurs, c'est prévu.

J'ai marché moi-même, avec des souliers de tailles différentes, laissant des empreintes sur toute l'étendue du prolongement de la galerie, fait des signes sur les murs; laissé des pelles, des cordes, des paniers, des pioches, des bouts de papier mal déchirés et un peu brûlés contenant des noms et semé douze mille francs de pièces d'or, tout au long. C'est de la besogne faite. L'idéal serait d'y jeter un cadavre, celui d'un homme habitant la maison correspondante dans Paris, à l'extrémité de cette fausse galerie. On le tuerait par inhalation. Impossible de ne pas donner au moins pendant huit ou quinze jours sur cette fausse piste. Pendant ce temps, nous, à deux cents mètres de là, nous aurons trois fois le temps d'opérer des transports, du côté de ...(13). J'ai une ferme à quelque vingt-cinq lieues de Paris, sur les bords de la Seine, — une ferme avec une si puissante et énorme cachette...

Le manuscrit s'interrompt sans que la phrase soit achevée. Dans un dernier fragment, Maître Fulcran parle de son projet criminel avec une sorte de modestie, comme d'une entreprise sans difficulté réelle, qui ne lui a pas permis de donner la mesure de son génie :

— Oh! cela, c'est trop simple! L'ingénieux, ici, c'est de n'avoir employé que des moyens enfantins, naïfs même en apparence, pour y arriver d'une façon mathématique et certaine. C'est peu intéressant! En raison même des difficultés et des précautions à vaincre — *et que j'ai augmentées moi-même pour mes fins*, c'était, vous dis-je *trop* facile. S'arroger de trois à cinq cents millions en or, saumons et lingots dans l'espace d'une heure, les TRANSPORTER, entendez-vous, les déposer en lieu sûr,

(13) *Rayé :* Saint-Nazaire.

effacer les traces, les détourner, jeter pour des mois entiers sur une fausse piste les meilleurs limiers, confondre l'intelligence de la Préfecture, là, vous dis-je, *n'est pas la question*. Et c'est ce qui fait la vraie difficulté du problème. C'est qu'en réalité, vous dis-je, ce n'est pas la question. C'est trop simple, étant donné cette galerie.

II

Où donc est la vraie question pour Maître Fulcran? Peut-être est-elle posée par le deuxième manuscrit, puisque le héros y prend les proportions immenses et terrifiantes d'un apocalyptique justicier. Les trois feuillets que nous allons reproduire sont d'une écriture très différente de celle des fragments précédents. C'est un nouveau conte qui commence. Nous saurons seulement dans les dernières lignes que l'hôte mystérieux du narrateur s'appelle encore Maître Fulcran.

PREMIER FEUILLET

Un peu fier, je l'avoue, de l'aimable existence que j'ai l'honneur de subir, je travaillais, l'autre nuit. J'avais prié, demandant d'être plus humble, de pardonner de cœur — plutôt que d'esprit — et surtout d'aimer ceux-là, si nombreux, que ma misérable nature humaine serait assez portée, je le dis avec tristesse, à dédaigner absolument. Et devant l'œuvre de mes pensées, je prenais en pitié mon labeur, murmurant à chaque ligne : « A quoi bon, désormais! », lorsqu'un coup de timbre, sonnant dans le silence, me fit tressaillir. Je regardai la pendule : trois heures; presque le petit jour! Quelle visite, en ma solitude bienheureuse, pouvait s'être aventurée ainsi, jalouse de me faire perdre, un peu plus, le temps qui me reste à vivre?

Je pris ma lampe pour aller ouvrir; et voici qu'en chemin diverses idées riantes et ravissantes s'éveillèrent en moi. Je songeais à tant de belles reines qui — au mépris des devoirs les plus élémentaires — venaient, jadis, projeter leur vision enchantée sur l'âme de mes confrères

du passé. Une douzaine de noms augustes, doux et sacrés, surgis en ma mémoire, peuplèrent de blancheurs les ténèbres autour de moi, pendant que j'avançais : des lignes pures, des parfums de fleurs oubliées, des regards de lumière, des linceuls!

Il va sans dire que, n'oubliant pas, cependant, en quel siècle raisonnable j'ai l'insigne chance d'avoir reçu le jour, je gardais, au fond de mes complaisantes suppositions « poétiques », cette judicieuse certitude que le coup de timbre en question provenait, tout bonnement, de quelque ivrogne attardé dont l'immonde hébétude s'était simplement trompée de porte...

Nous devons supposer ici quelques lignes de transition que Villiers n'a peut-être pas rédigées. Le narrateur s'est résigné sans doute à ouvrir; quelqu'un est entré, qui n'est pas le vulgaire ivrogne attendu; et une conversation s'est engagée. La reprise littérale d'expressions déjà employées au début du récit prouve bien que le texte n'est pas encore au point.

SECOND FEUILLET

Je vous croyais un mécontent! murmura le visiteur.

— Je ne suis qu'un passant (14), auquel il reste la prière pour le grandir au-dessus de toutes les vaines tristesses et des sottes amertumes de l'instant.

— Vous priez? Qui cela?

— Celui qui est, et par qui nous devenons.

— Et vous lui demandez?

— Trois choses, grâces auxquelles on ne permet pas à la vie de dominer l'âme, et par lesquelles on est TOUJOURS heureux.

— Lesquelles?

1° D'être de plus en plus humble, non d'esprit, mais de cœur.

2° De pardonner, non des lèvres, ni des phrases, mais de ce même cœur à ceux qui ne semblent, humainement, mériter que notre absolu dédain.

(14) *Mots rayés :* un peu surpris de ce qui m'arrive, il est vrai, mais...

3° De les *aimer*, jusqu'à sacrifier notre vie pour leur laisser une œuvre capable de les réconforter et de leur révéler de belles et nobles pensées (15), des sensations divines.

— Vous en serez récompensé par leur mépris, si vous êtes pauvre (16).

— Pourquoi voulez-vous qu'ils me récompensent de ce que je fais mon devoir? Ma conscience me récompense en me donnant la paix du cœur et de l'esprit : je n'ai pas besoin d'autre chose. Et je n'ai que faire de vengeance contre des innocents...

Hélas! l'essentiel de l'entretien fait défaut. Nous ne saurons pas pourquoi le visiteur, lui, s'est mis au contraire en tête d'anéantir l'espèce humaine, ni quelles mesures il a envisagées pour mener à bien, si l'on ose ainsi s'exprimer, cette radicale opération. Nous ne devinons ses projets qu'à travers l'indignation de son interlocuteur, telle qu'elle s'exprime dans ce dernier fragment :

TROISIEME FEUILLET

— Infortuné! lui dis-je. Voilà donc le fruit que vous préférez de l'arbre de la Science! l'Extermination! Vous voulez abuser même de la mort. Loin de vous grandir, résigné, à la commune misère, à l'effort humain, vous ne rêvez que de vous servir, méchamment et odieusement, des énergies conquises par la Science sur la Nature, pour détruire, en son germe, jusqu'à l'avenir possible de l'Homme ici-bas. Et pourquoi? pour voir ce qu'il adviendra de votre crime! pour jouir vingt-quatre heures du plus horrible des remords, — celui d'avoir enveloppé dans votre basse vengeance tant d'innocents! tant de nos frères! En supposant, ce qu'à Dieu ne plaise! que les effets de votre détestable engin soient aussi terribles que vous les prétendez être, vous figurez-vous que l'Humanité va se laisser faire? que des lois d'exception, des mesures de répression plus terribles encore ne seront pas votées sur

(15) *Variante rayée :* de les rendre plus dignes du Beau idéal.
(16) *Variante rayée :* Oh! l'Idéal...

l'heure et que nous n'allons pas vous traquer comme des bètes fauves? C'est vous qui êtes les insensés! Vous figurez-vous que nous ne connaissons pas, et mieux que vous, les effets de votre mixture malfaisante? Et que nous n'avons pas trouvé le moyen d'avance, avant de permettre qu'elle fût divulguée, de paralyser vos attentats à la sûreté de la société humaine que vous semblez tout heureux de menacer? — Ecoutez ceci : l'Homme digne du nom d'Homme, celui qui puise son courage en sa conscience, ne vous craint pas. Vous, des francs juges? vous êtes des misérables! Et mal vous en a pris, Maître Fulcran, d'être venu me trouver, car, demain, je préviendrai, entendez-vous, l'Humanité de ceci, que votre impuissance à vous rendre digne d'elle ne vous inspire que d'essayer — en vain — de l'anéantir.

— Oui, je sais bien qu'il y a, quelque part, une conscience! répondit Maître Fulcran. Mais pourquoi diantre vos journaux, dans leurs chroniques scientifiques et autres, ont-ils été assez bêtes pour divulguer la formule de cette substance mystérieuse (17)?

Ceci était assez juste. Cependant je répondis :

— Parce que l'on a jugé le peuple digne de ne plus être tenu dans l'obscurantisme, et qu'ayant pris en main la responsabilité de la Loi de Justice, il était assez grand désormais pour donner le premier l'exemple de se soumettre à cette loi sacrée...

(17) *Allusion probable au retentissement qu'ont eu, dans la presse française, les découvertes de Nobel. Dans* L'Etna chez soi, *Villiers signale particulièrement un article du* Génie Civil *sur les lithoclastites,* par Rocca; *il renvoie, en outre, à l'ouvrage de Paul Chalon,* Traité des explosifs modernes, *dont il semble avoir assimilé très hâtivement les données.*

Éternel Guatémala

par PIERRE ESCOUBE

De la ville de Guatémala, Guatémala de l'Assomption comme on disait jadis, une route part, en direction du couchant. Dès le milieu du XVIe siècle, elle atteignait la côte Pacifique et le port d'Iztapa. C'est là que mettaient à la voile, aux temps héroïques et farouches des Conquistadors, les caravelles des expéditions, moitié militaires, moitié religieuses, lancées vers la lointaine Californie, vers les Philippines, plus lointaines encore, vers les îles des épices. Il fallait des âmes d'airain, durcies par un curieux alliage de cupidité et de foi, pour affronter les risques inconnus de si prodigieuses aventures.

La route est là, qui porte son séculaire témoignage. On l'appelle toujours le « Camino real » (1) comme au temps de Philippe II. Mais on ne l'entretient pas et ce n'est plus qu'un mauvais chemin, pierreux et cabossé, creusé d'ornières ensablées où les voitures soulèvent une épaisse poussière jaune. En cette fin d'été tropical (nous sommes aux premiers jours de mars), la sécheresse a tout brûlé, décomposé, et les pentes de la montagne, jusqu'aux moyennes altitudes, semblent scalpées de verdure. Les villages indiens se tapissent sous le frémissant soleil.

Aussi rien ne peut-il satisfaire la soif touristique d'un pittoresque facile dans le petit village, presque purement indien, de Santa Maria de Jesus, qu'une dizaine de kilomètres à peine séparent de la Antigua. Le voisinage pro-

(1) Chemin royal.

longé de l'ancienne capitale, de la ville où résidèrent jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle les autorités religieuses, civiles et militaires envoyées de Madrid dans la Capitainerie générale du Guatémala, cette présence espagnole, plus affirmée ici qu'ailleurs, n'a pas altéré la réticente personnalité de ce *pueblito* (2) couleur d'ombre et de fumée. Les maisons basses et sans fenêtres, où le jour ne pénètre que par une porte étroite, y sont toujours d'*adobé*, cette boue grise qui fut — et demeure hélas — le principal matériau de construction dans toute l'Amérique Latine. Les toits plats sont toujours de paille et, le long des ruelles sinueuses, ce sont de hautes tiges de maïs, desséchées, devenues noires, fichées dans le sol comme des pieux, qui forment murailles et clôtures. Il en résulte une tonalité sombre, couleur de terre ou de deuil, et qui semble exprimer, mais avec une extrême discrétion, le repliement sévère et triste d'une race silencieuse.

Pourtant, sur la Grand'Place du village, nue, sans ombre et qui crépite de chaleur, au pied de l'inévitable kiosque à musique indispensable à la vie communale, même la plus modeste, en territoire espagnol, une femme grave et solitaire, au beau teint de cuivre, arrose de fragiles œillets rouges, comme dans un patio d'Andalousie.

◆

Au sortir de Santa Maria de Jésus, le *Camino real* se faufile à travers chaumes et broussailles, parfois bordé de beaux cyprès, graves et nobles comme de jeunes guerriers. Bientôt il atteint la Antigua, et ce n'est pas seulement le passage d'un village à une ville, des chaumières de boue aux palais de pierre. C'est la brutale migration d'une civilisation à une autre, du monde indien au monde espagnol, du paganisme Maya à l'Occident chrétien.

(2) Petit village.

Cependant la Antigua n'est plus qu'une métropole déchue, une grandiose morte. Au temps de sa splendeur orgueilleuse, elle tirait gloire de ses cent églises, de ses couvents innombrables, de ses 100.000 habitants. Telle est, du moins, la tradition orale, pieusement transmise, et que ne dément pas ce qui reste encore de cette splendeur abolie. Mais sous l'angle inhumain de la statistique, elle n'est plus aujourd'hui que la troisième ville du Guatémala, puisque ses 25.000 habitants la rangent, désormais, derrière la moderne et banale capitale, et derrière Quetzaltenango, le grand marché du café. Après une succession de malheurs inouïs, qui marquent d'un sceau tragique sa carrière historique, après les flux et reflux des inondations, les coulées de lave brûlante et les mornes pluies de cendres des éruptions volcaniques, après le spectre de la peste rôdant, à quatre reprises, dans la ville apeurée, le grand tremblement de terre de 1773 eut, enfin, raison de sa ténacité courageuse. Elle bascula dans l'irrémédiable déclin.

Mais le charme demeure, et la grâce, et le témoignage émouvant d'une vie séculaire et robuste, stylisée par une impérissable noblesse. Sans doute, tout n'est pas d'égale qualité à la Antigua. Certains aménagements de couvents désaffectés, ou de palais veufs de leurs seigneurs, flattent trop complaisamment le goût du touriste pour la « couleur locale » et le sentimentalisme facile des jeunes mariés en voyage de noce. Ainsi, à la « Posada Belen » (3) qui accueille, pour une ou deux nuits, tant de hâtifs voyageurs, le patio a la séduction un peu affétée d'un décor de théâtre à la Gaston Baty. Le beau et le joli y sont trop étroitement associés. Arcades basses et trapues dont la pierre est adoucie par la patine dorée des siècles. Fanfare éclatante et violette des bougainvillées en fleurs. Vaste fontaine centrale où un filet d'eau pure flûte doucement, de l'aube au soir. Etincellement bicolore, rouge et bleu, d'un perroquet perché sur la vasque et que des touristes, plus enthousiastes qu'informés, prennent naïvement pour un Quetzal, cet oiseau

(3) Auberge de Bethléem.

emblématique du Guatémala qui vit au cœur des forêts, perche au plus haut des arbres et se laisse mourir en captivité.

Même dans ce cadre composé, l'authentique ne manque pas et sait susciter l'admiration. Cette jolie *posada* s'est installée dans les pierres d'un ancien couvent de Bélémites, moines d'un Ordre qui essaima au Guatémala, dès le XVI[e] siècle, prit parti contre le Roi d'Espagne et pour l'Indépendance, ce qui lui valut, peut-être, d'être dissous par le Pape un peu plus tard. Ils furent d'admirables bâtisseurs, dont les constructions, d'un accent romain, durent encore. Sans doute les voûtes sont-elles cassées, les façades lézardées, les fenêtres aveuglées. Mais les murs énormes dressent toujours leurs assises râblées, d'une magnifique nudité. Ici, c'est le départ robuste d'un escalier, brusquement brisé dans son ascension et qui semble vouloir escalader le vide. Là, c'est l'élan rompu d'une arcade ou d'un contrefort. Plus loin, le creusement d'une niche qui n'abrite plus de statue, le dessin d'un autel sans tabernacle et sans ciboire. Il y a, ainsi, onze patios successifs, anciennes salles ou cours du couvent, maintenant envahis d'arbustes et de fleurs et qui portent tous la marque humaine d'un puissant travail, soutenu par une foi sans défaillance.

La Antigua abonde en témoins de cette éloquence, dont le foisonnement même fatigue l'attention du voyageur pressé. Il faudrait vivre ici de calmes jours ornés de lentes lectures et conduire des méditations ordonnées dans l'enceinte de cette extraordinaire basilique de San Francisco à la fois église, monastère et Université. Si d'âpres rivalités entre les grands Ordres religieux se déchaînèrent sur bien des points du globe, et jusqu'en Chine — pour la plus vive satisfaction d'une grande famille qui va de Voltaire à M. Homais —, la Antigua ne paraît pas avoir connu toutes ces dissensions. Ici, dans cet enclos privilégié, les Franciscains et les Dominicains, les « Petits Frères » et les Moines docteurs, et aussi les grands experts en pédagogie que furent les

Jésuites, enseignèrent durant de longues années dans une confraternité qui peut surprendre. Voici la salle des cours de l'Université, immense et puissamment voûtée, où l'on discerne encore, parmi des lambeaux éteints de peintures à fresques, le sérieux visage de saint Thomas d'Aquin, patron des clercs et des étudiants.

La vie intellectuelle fut active à la Antigua et détruit, comme Lima au Pérou, comme Sucre en Bolivie, la légende d'une Amérique espagnole systématiquement tenue dans la plus barbare ignorance. En dehors du centre d'enseignement que fut le Couvent de San Francisco, la Antigua comptait, depuis la fin du XVIIe siècle, exactement depuis l'année 1676, une importante Université dont les activités échappaient à l'emprise des Ordres religieux. Ce fut la « Real y Pontifical Universidad de San Carlos Borroméo » (4), où un petit musée, évocateur de la vie coloniale, s'est récemment installé. Lourde porte couronnée d'un noble écusson. Vaste et frais patio, toujours identique et toujours charmant. Nombreuses salles de cours au sol luisant d'un carrelage rouge, aux murs austères et blanchis à la chaux, comme ceux d'une cellule de moine. Hauts plafonds où saillent d'épaisses solives de bois sombre. Ce fut la troisième Université de l'Amérique espagnole, du moins par sa date de fondation, qui la place immédiatement après celles de Mexico et de Lima.

A-t-elle fait un effort de rapprochement, de compréhension, sinon d'une peu souhaitable et peut-être impossible fusion entre les notables espagnols, issus de l'Eglise, de l'Armée, de l'Administration, ces trois colonnes de tout grand empire, et l'élite plus ou moins latente que pouvait recéler le milieu indien? A cette question, quel historien sérieux a tenté jusqu'à présent d'apporter une réponse valable? L'Amérique espagnole n'est, le plus souvent, connue dans son développement historique qu'à travers le miroir déformant de niaises et tendancieuses légendes. On sait seulement, en ce qui concerne cette Université Saint-Charles Borromée de la

(4) La Royale et Pontificale Université de Saint-Charles Borromée.

Antigua, qu'en 1767 le roi réformateur et éclairé que fut Charles III d'Espagne ordonna que les fils des « caciques » (5) indiens fussent admis aux cours universitaires. Mais qu'en advint-il réellement? L'intention royale se fit-elle réalité? L'autorité du souverain de Madrid était lointaine et les résistances locales des milieux créoles devaient être fortes. C'est l'éternel drame — et que nous devrions bien connaître, hélas! — d'une métropole qui se heurte d'abord, dans ses territoires d'outre-mer, à ses propres nationaux qu'aveuglent d'étroits intérêts.

Pourtant, toute grande civilisation naît, sans doute, d'un métissage heureux. Entre les murettes de boue grise de Santa-Maria de Jesus et les indestructibles assises de l'antique capitale, un pont pouvait-il être jeté? Coexistence ou coopération? Ces interrogations me harcelaient, tandis que je quittais la Antigua, et que la voiture roulait, à travers de sombres montagnes, vers le bourg indien de Chichicastenango.

◆

Est-ce là un paysage tropical? A franchir les six montagnes qui séparent la Antigua de Chichicastenango, ce ne sont que tonalités assourdies, succession hautaine et grave des montagnes sèches et des arbres obscurs. Gris des pentes rocailleuses, vert-noir des forêts de conifères, jaune sableux de la poussière du chemin. Les yeux fermés, qui respire l'odeur douce-amère exhalée des pins brûlés de soleil pourrait se croire à Arcachon, au cœur de la ville d'hiver, par un après-midi d'août. C'est le pays « Quiché » qu'une vieille expression indienne appelle « le pays des arbres innombrables ».

Entre deux montagnes, le paysage s'ouvre, comme un livre. Les masses rocheuses ne font plus qu'exhausser l'horizon jusqu'où déferlent des champs de maïs dont les tiges droites et desséchées, abandonnées après la moisson, forment des pépinières naines d'arbustes morts.

(5) Chefs des communautés indigènes.

Des maisons grises tassent leur silhouette courte au long des chemins.

C'est dimanche et les paysans ont mis leur « beaux effets » pour aller entendre la messe, dans les petites églises ombreuses et fraîches, qui sentent le cierge éteint, le bois pourri et le parfum sucré des lis. La plupart vont pieds nus, une paire de chaussures, même unique, étant un luxe rarement atteint. Mais ils ont revêtu la veste de drap noir, passé le pantalon de coutil blanc, et coiffé le grand chapeau de paille claire, assez semblable au « panama » que portaient, dans les mois chauds, les élégants de la « belle époque ».

Le repos dominical n'a pas suspendu toute vie dans ces humbles villages. Les travaux domestiques poursuivent leur cours monotone. Autour de l'indispensable fontaine, pôle d'attraction de ces petites communautés humaines, les femmes indigènes attendent que vienne leur tour de remplir d'eau la cruche de terre brune. Ce fardeau une fois posé sur leur tête, soit directement, soit sur le socle d'un coussinet d'étoffe, elles s'éloignent avec une grave lenteur. Le bras droit courbé, comme une anse vivante, pour soutenir la charge, elles avancent par une sorte de glissement imperceptible et sans que jamais leurs pieds se soulèvent du sol. Très droites, les hanches bien d'aplomb, les seins bombés par l'effort et la tension de tout le buste, leur marche atteint à une émouvante beauté où s'unissent la parfaite adaptation du corps à la tâche qu'il accomplit, la simplicité sculpturale, la séculaire eurythmie. Les canéphores des belles processions athéniennes, la Samaritaine allant au puits où devait la rencontrer Jésus ne pouvaient avoir plus de noble et naturelle harmonie.

Maintenant la voiture roule à flanc de coteau, traverse le petit *pueblo* (6) de Santa Elena où une *finca* (7) toute moderne et bien équipée, continue la culture du blé, entreprise dès 1528 par les défricheurs courageux que furent souvent les Dominicains espagnols. Il faut mon-

(6) Village.
(7) Exploitation agricole.

ter, monter encore, atteindre la *cumbre* (8) où un vent vif et froid fouette délicieusement le visage, puis redescendre brusquement de mille mètres en quelques minutes, retrouver la chaleur, les cultures tropicales, le royaume du maïs. Des champs, des villages et, tout d'un coup, cette foison de maisons blanches, ces rues étroites et encombrées, ce bourdonnement humain qui étonne au sortir du grand silence forestier. C'est la plus grande métropole indienne du Guatémala : Chichicastenango.

◆

Le marché tient ses assises hebdomadaires, aujourd'hui comme chaque dimanche, et la place principale est toute bosselée de tentes blanches, éphémères champignons de toile qui poussent à l'aurore et s'arrachent à la tombée du jour. Elles abritent les éventaires que surveillent, assis en tailleur ou accroupis sur leurs talons, les marchands indiens fidèles à ce rassemblement dominical. Ils attendent le client sans le solliciter, sans l'interpeller, dignes, silencieux et graves. Tout ce qu'ils vendent est simple, modeste, d'utilité pratique et d'usage bien connu. Riz plus grisâtre que blanc et haricots noirs au tégument épais voisinent dans des sacs, comme ils voisineront dans les assiettes de terre, à la table frugale dont ils sont un des plats essentiels. Grains blonds du maïs, dont le rôle millénaire est si essentiel dans l'agriculture, l'alimentation et la vie nationale, que la mythologie quiché en a fait un dieu et que ces hommes se regardent comme les « fils du maïs ». Piments rouges, écarlates comme des crêtes de coq. Blocs massifs et bruns de « *rapadura* » qui est la mélasse solidifiée, laissée par le raffinage du sucre de canne. Rien, dans tout cela, qui prête à un pittoresque facile. Rien qui puisse vraiment tenter l'acheteur étranger si ce n'est des coffres de sapin, au couvercle bombé, joliment décoré de losanges rouge et or et où chaque foyer indien conserve la petite pro-

(8) Le sommet.

vision de bois sec, nécessaire à la cuisine quotidienne.

Pour qui a déjà parcouru les pays indiens, des terres volcaniques du Mexique aux vastitudes désolées des hauts plateaux andins; pour qui s'est laissé pénétrer, un dimanche d'août, par le charme diffus et la bruissante bonhomie du marché indien de Pisac, à quelques kilomètres de Cuzco, dans le Haut Pérou, avec sa fontaine fraîche, son arbre centenaire et sacré, et, groupées dans un coin, ses filles à marier qui rient aux éclats dans l'attente du fiancé espéré, ce marché de Chichicastenango est assez banal, en somme, et ne retiendrait guère l'attention, s'il n'y avait, à l'un des angles de la place, l'église Santo Tomas et ses fidèles.

C'est une église catholique où la messe est célébrée selon le rite romain. Sa façade trop blanche, sous son enduit de chaux, ses colonnes doriques, son fronton triangulaire, ses clochetons, toute son architecture, de style plus ou moins jésuite, ne lui confèrent ni valeur archéologique, ni particulière séduction esthétique. Mais son rayonnement, infiniment plus intense, vient d'ailleurs. Banale par ses formes, aisément reconnaissable pour un étranger qui vient de l'Occident chrétien, elle le dépayse puissamment, elle l'arrache à son univers moral et à son système de références par la prodigieuse atmosphère de ferveur, de magie et de sorcellerie dont elle est baignée. Si l'exotisme, ainsi que le voulait le grand Victor Segalen, doit être, avant tout, une « Esthétique du Divers », l'église guatémaltèque de Santo Tomas, sans rejeter l'universalisme catholique, s'impose au voyageur le plus distrait, l'attire et l'inquiète comme un chef-d'œuvre d'exotisme.

Une quinzaine de marches de pierre semi-circulaires, usées et creusées de trous par les longues stations des fidèles, conduisent aux portes de la façade. Au pied de l'escalier, dans l'axe du portail central, un grossier fourneau de terre, autour duquel s'affairent deux hommes à peine vêtus, exhale une épaisse fumée noire. Ainsi la trop blanche façade apparaît-elle à travers un vélum mouvant de brouillard, que déchirent, comme

des éclairs, d'étincelantes flammes jaunes jaillies du foyer ardent. Est-ce le culte du feu, cher à toutes les croyances païennes, qui se maintient aux portes mêmes de l'église, mais en dehors du sanctuaire où règne le Crucifié?

Non. Car les orants sont là, disséminés sur les marches, tantôt debout, mais le buste profondément incliné en avant, tantôt agenouillés, et tous face à l'église, au maître-autel, au tabernacle. Chacun d'eux tient dans sa main droite un rustique encensoir de fer, marmite ou boîte de conserve hors d'emploi, d'où s'élève une aromatique et mince fumée. C'est au fourneau allumé chaque dimanche qu'ils ont pris les braises nécessaires à leur encens, sorte de poudre faite de copal ou de l'écorce râpée d'un laurier sauvage et qu'ils achètent au marché. La calme ascension de la fumée grise accompagne le bourdonnement des prières rituelles.

Tous ne prient pas pour leur compte, d'ailleurs, et il y a là, manifestement, des intercesseurs officiels, des orants patentés. Je remarque un étonnant *brujo* (9), qui vient de s'entretenir avec un paysan quiché, sans doute ignorant des formules obligatoires et des oraisons consacrées. Après ce bref colloque, il a gravi rapidement quelques marches, et, maintenant, il prie, en balançant son encensoir, avec la certitude de soi où se révèle le professionnel. La tête coiffée d'un turban d'étoffe rouge, le nez énorme, les yeux impérieux et durs, la trogne écarlate, cet Indien est fascinant comme un Rembrandt, truculent comme un Frans Hals. Mais toute comparaison serait faute contre l'exotisme le plus authentique. Il est *lui*, sorcier indien à demi rallié à la religion du Christ, mais différent de tous les prêtres, d'une forte et surprenante originalité. Et tous ces hommes graves, hermétiques, envoient aux âmes de leurs ancêtres un message qu'ils ne se sentent pas qualifiés pour adresser directement à Dieu. Peut-être aussi sollicitent-ils de Lui, par le relais plus spiritualisé de leurs morts, l'autorisation de pénétrer dans l'enceinte même du sanctuaire.

(9) Sorcier.

Leur oraison liminaire achevée, ils entrent dans l'église par une des trois portes de la façade, privilège que ne partagent pas les Blancs et les Métis, qui doivent, sous peine de faire scandale, passer par une entrée latérale. La nef est étrangement nue, obscure, fraîche et donne, au premier moment, une impression d'abandon. Quelques rares autels, sculptés dans le style espagnol, font scintiller leurs ors le long des murs blanchis à la chaux. Très peu de sièges, à l'exception, et seulement dans le chœur, de deux ou trois bancs de bois, d'un travail grossier. Les fidèles y suivent le divin sacrifice debout, ou agenouillés sur les carreaux rouges usés par les longues stations.

Mais la première impression, négative et sommaire, s'efface aussitôt née. La surprise s'empare du visiteur et happe impérieusement toutes ses puissances d'attention. C'est le saisissement qui domine, un saisissement né du jamais vu, de l'étranger, du différent, Segalen aurait dit, sans doute, du « Divers ». Du narthex au chœur, le sol est jonché de pétales de fleurs et de grains de maïs, long tapis multicolore qui se développe avec ordre, dans l'axe même du tabernacle, sans déborder jamais sur les bas côtés, qui restent libres pour la circulation. Au-dessus de cette claire jonchée, de petits cierges courts, posés sur le sol font trembler une palpitante lumière, douce et vaguement dorée. De part et d'autre de ce chemin de fleurs et de clartés, tout un peuple d'Indiens est agenouillé ou accroupi. L'homme est en avant, comme seul habilité à parler au nom de la famille, la femme un peu en retrait et portant sur son dos, au creux de l'*aguayo* (10) au vif bariolage, le bébé somnolent ou endormi. La femme attend avec patience que l'homme ait fini de formuler ou, pour mieux dire, de *manifester* sa requête.

Car ces pétales et ces grains blonds de maïs sont moins une offrande qu'un langage, un langage symbolique, précis et codifié. Le blanc demande la santé. Le

(10) *Aguayo :* tissu rectangulaire, teint de couleurs vives, qui forme une vaste poche sur le dos et où les femmes indiennes portent leurs enfants en bas âge.

rouge sollicite la richesse. Le grain de maïs implore une fructueuse récolte. Enfin le jaune passe pour réclamer la mort d'un ennemi. Aussi le blanc et le rouge dominent-ils de beaucoup, à peine tachetés, çà et là, par les pétales aux couleurs de soleil qui confessent un criminel désir.

Aucune gêne, aucune émotion ne peut se lire sur les calmes et secrets visages des Indiens agenouillés. A l'opposé, leur attitude dégage une parfaite impression d'aisance, de naturel, d'héréditaire accoutumance. D'un sac d'étoffe ou de papier, ils extraient les pétales aux couleurs de leurs requêtes, les disposent avec lenteur sur le sol carrelé. Puis vient le tour des petits cierges de cire qu'ils alignent soigneusement avant de les allumer. Alors, la prière ainsi mise en place, clairement illustrée, ils la commentent, sans doute, car leurs lèvres remuent lentement, tandis que leurs mains, non jointes, mais tendues, paumes en avant, font le geste de l'offrande et de l'explication. Quelques-uns, peu nombreux au reste, enrichissent l'étrange cérémonie d'un rite supplémentaire. D'un étroit flacon de verre, ils laissent couler quelques gouttes d'alcool, l'enflamment et boivent une gorgée du liquide resté dans le flacon, en regardant intensément danser, au ras du sol, et mourir la brève flamme bleue. Puis ils éteignent les cierges, les replacent dans leur sac, font le signe de la croix, se lèvent, s'en vont. Il en est même qui disposent, au milieu de leurs pétales, un paquet oblong, enveloppé et ficelé avec soin, ce qui correspond à de mystérieuses pratiques d'envoûtement, encore assez mal connues.

Il faut un violent effort pour rompre le cercle de cette ensorcelante magie, s'arracher à l'étreinte du dépaysement, se souvenir qu'on est ici dans une église catholique, dans la première des églises catholiques dressées au cœur du pays quiché, en 1524, par les moines Franciscains. Ces orants singuliers, si proches encore des sorciers indigènes, sont des catholiques romains et leur prêtre occupe sa place dans la hiérarchie ecclésiastique. Il doit admettre ces pratiques pour pouvoir exercer son

ministère, tolérer les gestes pour atteindre les âmes. C'est ce qu'avait bien deviné cet abbé Rossbach, Israélite allemand converti, qui déploya des trésors d'amour et de compréhension pour s'ouvrir ces cœurs réticents et secrets. Toute autre méthode est vouée à l'irrémédiable échec. Il y a quelques années, un des successeurs de l'excellent Rossbach tenta un grand effort en faveur d'un rituel plus orthodoxe. Les Indiens ne dirent rien pendant plusieurs semaines. Puis ils s'assemblèrent, un soir, sous les fenêtres de l'imprudent réformateur en criant : « *Padrecito, nosotros te queremos pero tu te vas.* » Ce qui veut dire : « Cher petit abbé, nous autres, nous t'aimons bien, mais tu dois t'en aller. » Ils renouvelèrent ce conseil courtois, mais formel, jusqu'à ce que le *padrecito* ait annoncé son départ.

C'est qu'il faut dépasser le sentiment du divers, si fort qu'il suscite comme un état de rêve éveillé, de stupeur hallucinatoire, de fascination hypnotique. Il faut se frayer un chemin vers un point de rencontre, vers une universelle, une catholique communion.

Comment ces Indiens hermétiques, que les Espagnols n'ont jamais cherché à assimiler (ce qui fut, peut-être, une grande preuve de sagesse), à qui ils ont laissé leurs communautés indigènes, leur hiérarchie politique, leur gouvernement traditionnel sous l'autorité des caciques, comment ces Indiens si totalement enracinés, si fidèles à eux-mêmes à travers tant de siècles, ont-ils pu se rallier spontanément (car la contrainte, en matière de conversion, n'a presque jamais joué chez ce peuple) comment ont-ils pu devenir, sans jamais se renier, des Chrétiens, imparfaits sans doute (et qui ne l'est pas?) mais enthousiastes et fervents? Par deux voies, semble-t-il, l'appel du mystère et le chemin de la souffrance.

Une divinité trop manifestement royale, trop comblée par la naissance et le sort, trop heureuse, en un mot, les eût peut-être rebutés. Mais leur longue expérience de la souffrance et de la pauvreté les mettait de plain-pied avec ce Christ humilié et sanglant, élevé au-dessus d'eux, moins par les marches d'un trône que par la croix du

supplice. Une fraternité spontanée a pu s'éveiller en eux à travers les étapes de la Passion.

L'appel du mystère n'a pu qu'achever ce que la communion de la souffrance avait ému. A ce peuple familier de l'irrationnel, le miracle parlait un langage accessible. Quelle merveilleuse rencontre que de trouver, dans le plus démuni, le plus puissant, dans le plus humilié, le plus sûr intercesseur auprès du dispensateur de toutes les grâces et de toutes les richesses. « Pour moi, je vous dis : demandez et l'on vous donnera. Cherchez et vous trouverez. Frappez et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande, reçoit. Qui cherche, trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe (11). » Ils demandent, ils demandent sans cesse, par leurs souffrances, par leur patience, par leur pauvreté. Par leurs pétales, leurs grains de maïs, leurs cierges clignotants. Et ils se sentent chez eux dans la maison de la souffrance, du mystère et de la permanente requête.

Peut-être faudrait-il ajouter qu'une certaine familiarité chrétienne entre le monde humain et le monde animal n'a pu que les frapper et les séduire. Le chien de saint Roch, l'aigle de saint Jean, le lion de saint Marc, cette série de couples où l'homme et l'animal apparaissent étroitement unis rencontrait curieusement une des affirmations de la mythologie quiché, selon laquelle le destin de chaque être humain est étroitement lié au destin d'un animal, le *nahual*, sorte d'esprit protecteur, dont Ruiz de Alarcon, dans son *Traité des Superstitions des naturels de la Nouvelle Espagne*, parle en ces termes :

« Quand l'enfant naît, on le consacre à un animal que ledit enfant doit avoir pour *nahual*, c'est-à-dire pour maître de sa nativité, et seigneur de ses actions, ce que les Gentils appelaient destin; et en vertu de ce pacte, l'enfant reste sujet à tous les dangers et à toutes les peines que peut subir l'animal jusqu'à sa mort (12). »

Sans doute ne sont-ce là que des rêveries qui feront

(11) Luc, 11, 9, 10.
(12) Cité dans Miguel Angel Asturias, *Légendes du Guatémala*, trad. Francis de Miomandre, Paris, Gallimard, 1953, p. 236.

hausser les épaules aux sérieux hommes de science. Mais l'étonnante église de Chichicastenango, si secrète derrière sa blanche façade, porte depuis des siècles le témoignage d'un syncrétisme si profondément humain et si richement nuancé qu'il ouvre tous les cheminements et autorise toutes les errances.

◆

Le soir vient et sa cendre éteint les activités du jour. Marchands et acheteurs quittent peu à peu le marché, sa place bruissante et se dispersent, au long des routes poudreuses, vers leur village et leur foyer.

La voiture du retour les croise, les dépasse, les retrouve, longue théorie de bêtes de somme humaines, agiles et souples. Quelques-uns, bien peu nombreux, poussent devant eux un ânon aux flancs maigres dont ils pressent la marche avec un bâton épineux. D'autres ont chargé leur femme, jusqu'aux limites de sa résistance physique sans doute, et marchent derrière elle, les mains libres, avec une seigneuriale fierté. Mais la plupart sont leurs propres moyens de transport et ils avancent à petits pas rapides, comme leurs frères de race, les Indiens Aymaras de Bolivie, que j'ai vu trottiner, dans les rues escarpées de La Paz, avec des poids inhumains sur le dos.

Penchés en avant, c'est entre la tête et les reins qu'ils parviennent à équilibrer leur charge. Un large bandeau de cordes cerne leur front, descend en deux solides torsades le long des épaules, enserre, comme d'un grillage mobile, l'échafaudage des coffres de bois, des jarres de terre cuite, des rouleaux de tissus multicolores et vient, enfin, aboutir au niveau des reins, en une ceinture à la fois solide et souple. La poitrine et les mains restent libres. Celles-ci peuvent empoigner, si besoin est, le manche de bois du *machete* qui se balance à leur flanc gauche, comme une courte et rustique épée.

Un redoutable instrument, ce *machete*, outil et arme tout à la fois, curieux hybride du sabre, de la hache et

de la faux. Sa lame, courbe et tranchante, est indispensable à la vie quotidienne de l'Indien et se retrouve, des pays aztèques aux pays Incas, du Mexique au Pérou et à la Bolivie. C'est avec le *machete* que l'homme coupe son bois de cuisine et de chauffage. C'est avec le *machete* qu'il s'ouvre un passage à travers la forêt équatoriale ou tropicale, dont la frénésie végétale lui ferme le chemin. C'est avec le *machete* qu'il se défend contre les attaques du boa ou du condor. Et c'est aussi avec le *machete* qu'il règle ses querelles de voisin méfiant, d'amoureux jaloux, de serf exploité, de sujet en révolte. Les pages de faits divers des journaux, en terre indienne, et même dans ce petits pays où prédomine la population blanche comme au Costa Rica, relatent exploits et méfaits du *machete*, comme font nos quotidiens pour les coups de revolver. C'est la hache du bûcheron et la faux de Jacques Bonhomme, l'outil du foyer heureux et l'arme des crimes passionnels. Quel bel essai il y aurait à écrire, pour un savant ethnologue, sur la civilisation du *machete* dans le continent américain!

◆

Le canot à moteur vient de quitter le petit embarcadère de Panajachel. Il bourdonne, comme un gros insecte, en fendant les eaux bleues du lac Atitlan. C'est le seul bruit qui trouble l'infini silence de ce paysage privilégié et l'on dirait une fêlure dans une délicate porcelaine. Pureté lisse des eaux. Calme apaisant du ciel. Horizon festonné par la guirlande des volcans éteints. Paisible épanouissement du cœur. Je me souviens d'une aurore de printemps, au bord du lac de Côme, à Bellagio, où j'avais éprouvé, déjà, cet irrésistible envahissement de douceur.

Mais pourquoi comparer ce dont le mérite propre vient justement d'être incomparable? Le village Cakchiquel de San Antonio Palopo, où nous abordons, est du plus authentique exotisme. Sur une des pentes rocheuses

qui s'inclinent vers le lac, il éparpille ses humbles maisons aux toits de chaume gris. Autour de la placette, terre-plein qui surplombe en abrupt les rives claires du lac, voici l'église paroissiale qui date de l'époque coloniale et dont la porte de bois est toujours grande ouverte. Voici la Mairie, seul édifice qui ait un étage où l'on accède par un étroit escalier aux marches usées. Voici la fontaine de pierre où des Samaritaines, lentes et graves, viennent remplir leur cruche et repartent d'une marche glissante, admirables de dignité. Surtout voici l'école, aux murs blanchis à la chaux, où une quarantaine d'enfants, garçons et filles, apprennent à lire et à écrire dans la langue des Conquistadors.

C'est l'heure de la récréation. Bien en ordre, sans se bousculer, les enfants sortent pour jouer sur la place, sous la surveillance de la maîtresse. Tous sont de purs Indiens cakchiquels et leurs jeunes visages semblent de bronze clair. Mais ils savent sourire avec gentillesse et les petites filles montrent déjà une charmante et précoce coquetterie. Elles ont la même coiffure, les mêmes vêtements, d'identiques bijoux. Cheveux noirs et lisses partagés par une raie médiane. Longue jupe bleue, bien droite, qui s'étire jusqu'à leurs pieds nus. Corsage rose que termine, à la hauteur des hanches, une étroite ceinture rouge. Autour du cou, descendant assez bas sur la poitrine, des colliers de verre multicolore aux rangs nombreux et serrés leur font comme une fragile et scintillante cuirasse. Modestes et rutilantes parures, que vendent, dans les villages, des colporteurs chinois, venus de l'autre rive du Pacifique, joaillerie bon marché, mais très appréciée des jeunes filles cakchiquels.

Pendant qu'elles dansent des rondes en se tenant par les mains, je suis de nouveau saisi par l'impression d'aisance, de naturel, de spontanéité que m'ont donnée, déjà, les Indiens du village de Palin ou de Chichicastenango. Pauvres, assurément ils le sont, et je veux bien croire les économistes qui affirment que le revenu national du Guatémala, par tête d'habitant, est un des plus bas du monde. Pauvres, mais non moralement misé-

rables, mais non déracinés. Merveilleusement adaptés à leurs paysages, à leurs cadres sociaux, à leurs habitudes ancestrales. Merveilleusement riches, je le pressens plus que je ne puis le constater, de sentiments purs et forts.

Je n'ai pas lu le *Popol-Vuh*, ce « Livre du Conseil » des Mayas-Quiché du Guatémala, ce recueil de leurs mythes, de leurs croyances, de leurs pérégrinations, ce livre sacré qui est leur Bible, leur Coran, leur Ramayana. Mais j'ai observé, en traversant un village, un paysan indien qui baisait la main d'un chef de communauté indigène, d'un cacique important. Il n'y avait, dans ce geste, aucune servilité, rien qui ressemblât à la dégradante humiliation, sinon, tout au contraire, l'expression d'un respect libre et fier. Ce respect, que nos civilisations modernes s'acharnent à détruire, et qui est un des besoins permanents de l'âme humaine.

Qu'il y ait un problème agraire (et, par suite, un problème social) dans ce pays où 75 % des propriétés agricoles, de dimensions exiguës, occupent moins de 10 % des terres cultivées, qui pourrait le nier de bonne foi? Qu'il soit indispensable de le résoudre, avec ou sans la permission des propriétaires des latifundia et des âpres dirigeants de la trop puissante *United Fruit Company*, aucun esprit indépendant ne le contestera. Mais, cela reconnu, ces mystérieux orants de Chichicastenango, ces petites danseuses aux pieds nus des rives du lac Atitlan n'ont rien des Ilotes déracinés que montrent les sordides faubourgs de nos grandes villes industrielles. Ils s'accordent harmonieusement à leurs horizons, et le visage humain de la civilisation reste ici plus pur, moins défiguré que dans les sinistres lotissements des récentes agglomérations urbaines.

Au pied de ses volcans morts, à l'ombre de ses nobles ruines, au bord de ses lacs scintillants, le Guatémala découpe, sur l'écran d'un monde grimaçant, un profil d'éternité.

LE SOMNAMBULE

par JACQUES NAVILLE

Fidèle à la nuit
Même au sommet du silence
Quand s'est éteint le bûcher
Du dernier soleil

Fidèle à l'espace
Qui fait durer sa magie
Quand le temps s'est dispersé
Avec le chant de ma conscience

Je marche comme une ombre de nuage.

Une clameur muette
Criant mon insomnie
S'agite sous le masque tremblant
Que voudrait m'imposer le sommeil

Le lent poison de la solitude
Se mêle aux vagues pressées
Qu'un souffle acharné fait courir
Sur mon cerveau jonché d'épaves

Insoluble solitude
Infusée à l'écume rose de l'aurore
A tous les élans de l'amour
Qui cessent de bondir et d'éveiller le ciel
Solitude qui mêle son deuil

Au destin caressant des oiseaux
A toutes les floraisons de lumière
Au cristal des rires d'enfants.

Je suis le somnambule de la solitude
Je marche sur une eau tendre invisible
Mes pas sont des vertiges
Sur les routes qui s'égarent
Au delà de l'espoir

Une main qui écarte l'air
Une main qui parle aux ténèbres
Et des miroirs hallucinés
Qui tournent lentement dans mes yeux
Pour accueillir tous les mystères de l'amour
Et la tête fuyant les échos du malheur.

Une image de femme
Princesse ou mendiante
S'approche de mes yeux.
Pourquoi t'enfuir
De nébuleuse en nébuleuse?
L'instant d'un cri ou d'un baiser
Je voudrais t'arrêter
Sur tous les versants d'abîme ou de nuée
Je voudrais mêler tes cheveux apaisants
A la tristesse qui farde mes lèvres
Et soudain s'efface le chemin
Que suivaient mes regards
Le délire de la solitude
Brouille tous les sourires
Qu'avait pressentis mon visage.

Sans repos je marche
Les mains accrochées
Aux ailes blessées de la nuit,
Dans les sillons interminables du rêvc

Mes gestes sont plus doux
Que les battements de mon sang
L'espace inépuisable et cruel
M'ouvre sans fin le seuil toujours reculé
Du sommeil où je voudrais renaître.

Mon corps est léger ma pensée rêveuse
Comme l'impondérable crépuscule
Les heures infligées au temps
Perfectionnent la prison des jours
Chacune marque à son chiffre indélébile
Sa place dàns le cortège condamné
Heures incapables de chanter l'accord
De la lumière avec mon regard
De l'amour avec ma présence.

J'arrache leurs bras d'acier
A toutes les horloges des villes endormies
Minuit ne peut pas naître
Au fond de mes prunelles vivantes
Il ne sera jamais minuit
Pour interrompre ma dérive sans sommeil.

Je vais au gré des heures féeriques
Quand rivages forêts ou neiges
S'épanouissent dans la coquille d'une bouche
Quand une femme aux gants de fleurs
Nue sous son manteau de nuit
Voyage auprès de moi
Ses lèvres posées sur mon cœur
Quand j'écoute le vent
Faire vibrer les voiles ivres
De mon vaisseau fantôme.

Ma chair a perdu sa mémoire
Mon corps n'est plus qu'une obscure auréole
Autour du mystère de ma présence

Mes yeux sont emplis de mille oiseaux aveugles
Qui cherchent par le monde un arbre de soleil
Je suis seul en proie aux sortilèges
Qui me lient aux fibres de l'espace.

Il ne faut pas le dire aux hommes
Ces nuages qui viennent battre
La rive de la lune indolente
Sont aussi les paupières douloureuses
De mes yeux qui font halte
Sur le chemin des ombres

Il ne faut pas le dire aux fleurs
Mieux qu'elles je connais
Le labyrinthe de leur sève
J'ai vu couler le sang des souvenirs

Il ne faut pas réveiller la rivière
Qui ne doute jamais de ses larmes
J'ai recueilli celles des amoureuses
Sur ma droite solaire et ma gauche de lune
J'appuie mes bras imitant l'aigle noir
Je veux cacher aux vents que le vent qui me porte
Est aussi fort que le malheur.

Mon amour, j'appelle mon seul amour
J'appelle ce visage emprisonné par l'ombre
Ce frère de mon corps égaré dans le temps
J'appelle mon amour
L'inconnaissable nom de celle qui me hante
Et le destin ne répond plus.

Je suis ivre d'ivresse invulnérable
D'ivresse aux seins incrustés de rubis
Ivre entre les bras du chagrin
Qui s'enivre de mon errance
Ivre de sol et de folle altitude

Ivre de lit ivre d'îles perdues
Ivre de chants venus d'un astre imaginaire.

L'espace cloué au ciel par les étoiles
N'a plus ni secrets ni mirages
Pour dérouter l'éclatant tourbillon
De ma rose-des-vents,
Du temps j'ai fait un alcool fraternel
Je marche au gré des heures magiques
Parmi les récifs d'un monde sans bornes
Et désespérément mes mains
En gardent les clefs.

Je vais sans laisser de traces
Parmi les hommes et les heures
Je vais le cœur en larmes les yeux secs
Derrière mes paupières transparentes
Je vais aveugle et rayonnant
Dans ce pays dont la solitude
M'a fait le fils et le prince errant
Je vais et fidèle à la nuit qui me tue
Je me perds au large du sommeil
Au delà de l'oubli
Et tout au long de ma course misérable
La nuit sans se lasser
Vient flairer le sang de mon cœur.

LA FARCE DE CHATILLON

par FLEURIOT DE LANGLE

Quand on parle des grands ennemis qui ont réussi à abattre la puissance de Napoléon, l'Angleterre est toujours citée en premier. Adversaire tenace, elle noua en effet l'intrigue des coalitions qui finirent par renverser l'Empereur. Un homme comme Castlereagh, ministre des Affaires Etrangères britanniques en 1812, représente à cet égard l'ennemi numéro 1 de la France napoléonienne. Son frère, sir Charles Stewart, y était non moins hostile.

Sans être aussi prépondérant que celui de l'Angleterre, le rôle de la Russie fut également considérable. Le Czar Alexandre, au lendemain de l'invasion de son pays par la Grande Armée, était bien décidé à se venger contre son ancien allié de Tilsitt. Un des plus dociles instruments de ses vengeances s'appela Nesselrode. C'est lui qui, signataire de la convention de Breslau en 1813, détacha Metternich de Napoléon et le gagna à la Coalition. Duplicité autrichienne et duplicité russe firent, à travers lui, fort bon ménage.

A côté de Nesselrode, figure un diplomate, dont le nom est presque toujours déformé et qui fut pourtant, lui aussi, un agent terriblement actif, à la fois brutal et sournois : Rasoumoffski (1). Son action, dangereuse pour nous, s'est surtout manifestée dans les préliminaires du Congrès de Châtillon et à Châtillon même.

Ce Congrès, que nous nous sommes permis de qualifier de comédie, voire de farce, tant la mauvaise foi des négociateurs, de quelque camp qu'ils fussent, y éclate, offre l'un des exemples les plus typiques du double jeu. La diplomatie — cette guerre sèche — se conjugue ici à la guerre tout court,

(1) C'est ainsi qu'il signait et non Razoumowski, comme on l'appellle d'ordinaire.

en une sorte de chassé-croisé. A Châtillon, messieurs les diplomates occupent le tapis et battent l'estrade, cependant que les militaires opèrent. On assiste donc plus exactement à une tragi-comédie, où les plumes diplomatiques grincent sur le devant de la scène, cependant qu'à l'arrière-plan aboient les canons. Derrière le fragile rideau des négociations, se prépare la marche sur Paris qui enlèvera à Napoléon acculé sa dernière chance et son dernier espoir.



Le Congrès de Châtillon, avec ses tours et détours, ses dessous de coulisse et ses pièges, a beau avoir été chez nous maintes fois analysé, de Thiers à Madelin, en passant par Henry Houssaye et Jean Hanoteau, éditeur des *Mémoires* de Caulaincourt, il reste quelque chose à glaner en marge des histoires classiques, précisément en ce qui touche les agissements des diplomates russes.

Par une heureuse fortune, les papiers personnels de Rasoumoffski ne furent pas dispersés à sa succession. Ils ont été acquis en bloc par un collectionneur insigne, M. Léon Muller, qui a bien voulu les mettre à notre disposition avec une généreuse libéralité dont je lui rends grâce.

Ce magnifique dossier forme une centaine de pièces environ. Parmi les pièces capitales, je citerai les protocoles ou procès-verbaux que rédigèrent d'un commun accord tous les négociateurs et qu'ils signaient à l'issue des neuf conférences, quatorze lettres autographes de Nesselrode à Rasoumoffski, lesquelles contiennent les instructions officieuses de la Cour de Russie réglant la conduite de son délégué au Congrès. Même sommairement, cet aperçu suffit à montrer l'importance des documents Rasoumoffski pour quiconque s'intéresse à surprendre sur le vif comment s'ourdit la comédie diplomatique qui eut lieu à Châtillon, entre le 4 février et le 19 mars 1814.



Il faut, comme de juste, remonter bien au delà du 4 février 1814, date de l'arrivée de Caulaincourt devant les membres du Congrès, si l'on veut se former une idée des consignes

données par Nesselrode, porte-parole du Czar, à son confrère et « compère » Rasoumoffski.

Nesselrode cajolait alors Metternich qui entretenait des « rapports secrets » avec la Russie. Ces rapports s'étaient noués dès le début de 1812 par l'envoi de Lebzeltern au quartier impérial de Kalisch. Cela n'empêchait pas Metternich d'affirmer à notre représentant Otto que, ne redoutant plus la France, il craignait beaucoup les Russes...

Rasoumoffski connaissait bien la Cour de Vienne, où il avait été accrédité comme ambassadeur de 1793 à 1809. Il lui appartenait donc de seconder les efforts de Nesselrode cherchant à persuader Metternich que l'heure de changer de camp avait sonné pour l'Autriche. Les généraux russes, ignorant les tractations tramées entre Saint-Pétersbourg et Vienne, continuaient de traiter les Autrichiens en alliés de Napoléon. L'Empereur Alexandre, aussitôt informé, s'en émut et désapprouva de la manière la plus formelle ses généraux. En suite de quoi, Rasoumoffski fut invité par Nesselrode à assurer Metternich que « de pareilles irrégularités ne se renouvelleraient plus à l'avenir ».

« Votre Excellence, lui écrivit-il le 13/31 décembre 1812, voudra observer au comte de Metternich que, dans l'ignorance où doivent être nos commandants d'armées de nos rapports secrets avec l'Autriche, il a pu facilement arriver qu'ils se soient livrés à des actes d'inimitié envers cette puissance, peu conformes aux vrais sentiments de notre Auguste Maître. » Le même jour, dans une seconde lettre, il précisait à Rasoumoffski la position personnelle du Czar : maintenant que par les désastres survenus à la Grande Armée la Russie se trouvait « à jamais garantie contre les entreprises de Napoléon », Alexandre allait se consacrer entièrement à « assurer l'indépendance de l'Europe » et à faire son bonheur. Les succès militaires remportés par les Russes, bien mis en relief par Rasoumoffski, devaient devenir un argument de poids qui produirait sur la Cour de Vienne « un effet conforme aux vœux » de Sa Majesté. L'Autriche ne demandait en effet qu'à se laisser convaincre et à se rallier au succès — ce qu'elle fit.

La volte-face de Metternich n'est pas le sujet de notre étude. Du moins importait-il de montrer comment, dès la fin de 1812, Nesselrode et Rasoumoffski travaillaient de concert à remplir les vues politiques de leur Maître et comment, dès cette époque, le Czar songeait à devenir l'*arbitre* des destinées de l'Europe.

◆

Au moment où s'ouvre l'année 1814, la France napoléonienne sent approcher l'ère des grandes catastrophes. 500.000 coalisés, ayant submergé nos frontières, convergent vers Paris. Un seul homme garde vraiment l'espoir de rétablir la situation : l'Empereur. Et il prouve, le 29 janvier, qu'il en est encore capable, en battant Blücher et en l'empêchant d'opérer sa jonction avec l'armée de Schwarzenberg. Cette bataille, sans être décisive, puisque, le 1er février, les Alliés, par l'attaque de la Rothière, obligent Napoléon à se retirer sur Troyes, leur sert d'avertissement. Le Lion n'est pas mort, et il serait imprudent de vendre sa peau avant de l'avoir tué.

Les Coalisés reprennent donc une tactique qui leur a déjà servi, l'année précédente, durant la campagne d'Allemagne : ils feront des ouvertures de paix tout en continuant à manœuvrer sur le champ de bataille.

Cette tactique avait été inaugurée au lendemain de Bautzen par la signature de l'armistice de Pleswitz (20 juillet), bientôt suivi de l'ouverture du Congrès de Prague — simple « pièce d'ombres » qui permit à l'Autriche de s'armer et de déclarer la guerre, le 11 août, sitôt le Congrès rompu.

Les conditions de paix offertes à Prague avaient été jugées trop rigoureuses. Réduire la France à ses limites naturelles semblait intolérable à la fierté et à l'orgueil de Napoléon qui disposait encore de ressources immenses en hommes et en matériel. Mais six mois plus tard, la situation se trouvait fort différente. Les Alliés crurent donc qu'ils pouvaient, à Châtillon, renouveler leurs offres avec plus de chances de succès. Le crurent-ils sincèrement? Tout porte à penser le contraire, et l'examen de notre dossier confirme de tous points une telle opinion.

S'il est vrai que « l'art du diplomate soit de mentir au profit de son pays », comme disait plus tard Bismarck, nul doute que les conciliabules de Châtillon répondent entièrement, par avance, à cette cynique définition. Chacun des diplomates en présence s'occupa de donner le change, de « camoufler » ses batteries et de répondre à côté de la question. Seule la Foôrme chère à Bridoison, fut respectée selon les règles.

◆

A l'époque où Napoléon va entamer cette immortelle Campagne de France où il sait risquer son va-tout, il a mis ordre à ses affaires. Vingt jours avant de nommer son frère le roi Joseph lieutenant général de l'Empire et de confier à Marie-Louise la régence, le 4 janvier 1814, il accorde les pleins pouvoirs à Caulaincourt, duc de Vicence, lui permettant de « négocier, conclure et signer, non seulement tout traité de paix définitif, mais aussi tous articles préliminaires, conventions, actes ou articles quelconques qui pourraient y conduire ou seraient jugés nécessaires pour établir une suspension d'armes et arrêter le plus tôt possible l'effusion de sang humain et les calamités de la guerre ». Etant donné la date de cette lettre d'investiture, dont le texte, signé de Napoléon, contresigné par le duc de Bassano, ministre secrétaire d'Etat, et Caulaincourt lui-même en qualité de ministre des Relations Extérieures, est sous nos yeux, l'Empereur s'attendait à recevoir des offres de paix de la part des Coalisés, avant même d'entrer en campagne.

Caulaincourt, qui avait été déjà son délégué au Congrès de Prague, accepta derechef, par dévouement envers son maître, le rôle ingrat qu'il lui confiait de nouveau dans des conditions pires qu'en août 1813. On verra plus loin quel faible gré lui en sut Napoléon.

Au lendemain de la bataille de Brienne, les diplomates alliés, réunis à Châtillon-sur-Seine, réclament la présence du plénipotentiaire français. Il y arrive le 4 février. La première séance a lieu le 5. Elle est de pure présentation. En face du marquis de Caulaincourt, duc de Vicence, s'alignent, du côté russe, trois comtes : Nesselrode, Rasoumoffski, Pozzo di Borgo (un transfuge); du côté autrichien, deux autres, Metternich et Stadion; du côté prussien, le prince de Hardenberg et le baron de Humboldt; du côté anglais, quatre délégués : le vicomte Castlereagh, deux lords, Aberdeen et Cathcart (ce dernier, bombardeur de Copenhague en 1807 et ex-ambassadeur en Russie) et sir Charles Stewart, lieutenant général et frère de Castlereagh.

Belle chambrée, fort décorative, galonnée et titrée sur toutes les coutures. Au total, aréopage et tribunal où siègent des juges qu'animent des haines vigoureuses et qui brûlent de

régler une bonne fois son compte à « Monsieur Buonaparte », voire de le pendre haut et court.

Dans cette assemblée qui échange gravement des révérences très protocolaires, notre intérêt particulier s'attache aux délégués russes : Nesselrode et Rasoumoffski. Tout au long de la conférence, ils communiquent par le moyen de lettres personnelles, fort curieuses en ce qu'elles nous renseignent sur leurs manèges. Confiées à des courriers spéciaux qui relient le quartier général impérial au lieu de la conférence, elles nous révèlent le fond même de leur pensée. Soustraites par là à la censure, elles n'échappent pas à la nôtre...

Le jour même où Caulaincourt se présente aux avant-postes, Rasoumoffski reçoit à Châtillon deux pages écrites par Nesselrode, de Bar-sur-Aube, le 2 février. Son correspondant lui y mande que « lord Burghersh vient d'envoyer à Mylord Castlereagh une relation fort détaillée de la bataille de Brienne » — relation qui a été écrite « sous la dictée de Radetzky », feld-maréchal autrichien. Aux termes de ce rapport : « 73 canons, 5.000 prisonniers, un ennemi en pleine retraite », voilà le bilan de cette « brillante journée ».

Tout à la joie de ce succès, Alexandre a accordé récompenses et grâces : à Schwarzenberg, commandant de l'armée de Bohême, une épée avec lauriers; à Sacken, commandant de l'armée russe de Silésie sous Blucher, le cordon de Saint-André; au prince royal de Wurtenberg, commandant du 4e corps de l'armée de Bohême, celui de Saint-Georges, et à Giulay, commandant du 3e corps, celui de Saint-André.

De Vendœuvres, le 4, Nesselrode expédie au même correspondant un message hâtif où il lui annonce l'envoi d'instructions détaillées que vient d'approuver l'Empereur Alexandre en personne. L'ennemi dans sa retraite a fait sauter les ponts, mais les Coalisés vont reprendre leur marche en avant. Effectivement, Rasoumoffski reçoit, le 6 février, à Châtillon, sur les deux heures de relevée — il l'a noté lui-même en marge —, les Instructions arrêtées entre les souverains, le 18 janvier, au quartier général de Langres. Nesselrode spécifie qu'il ne faut pas que Caulaincourt apprenne rien des mouvements en cours, « afin qu'il ne puisse juger par là quels sont les différents corps dont se composent les armées alliées ». Ces renseignements risqueraient d'être transmis à Napoléon et l'éclaireraient sur leur marche. Prière instante donc de tenir secret le rapport sur la bataille de Brienne.

Rasoumoffski prend connaissance des résolutions de Lan-

gres. Elles vont régler l'attitude de tous les délégués et en particulier celle des Russes. Ce document, d'une importance extrême, est indispensable à méditer. Il recommande aux négociateurs des quatre Cours de ne former qu'un tout, de ne traiter, voire même de ne pourparler que *conjointement*, de tenir ensemble leurs séances et d'en dresser ensemble procès-verbal :

La guerre que l'Europe fait à la France a pour but de faire rentrer cette Puissance dans des bornes compatibles avec un système d'indépendance et d'équilibre politique. Modérées dans leurs vues, justes dans l'application des Principes qui les animent, les Puissances alliées ont manifesté ces intentions dans toutes les occasions.

Les ouvertures confidentielles qui ont eu lieu peu après l'arrivée de leurs Majestés Impériales et Sa Majesté Prussienne à Francfort, vis-à-vis du gouvernement français, ont été accueillies par lui, de manière à faire admettre la supposition qu'il se sentait forcé à restreindre son attitude dans un sens conforme aux vues des Puissances.

Les Alliés, fidèles à leur marche, ne se refusèrent pas à entrer en pourparlers.

Les Plénipotentiaires désignés par les Cours de Russie, d'Autriche, d'Angleterre et de Prusse, se rendront à Châtillon, où se trouve le ministre des Relations Extérieures de France, et se réuniront avec lui en conférences préliminaires pour la négociation de la paix.

Ils établiront en principe qu'ils ne se présentent pas à la négociation comme uniquement envoyés par les Quatre Cours, mais comme se trouvant chargés de traiter de la paix avec la France au nom de l'Europe ne formant qu'un seul tout, les quatre Puissances répondant de l'accession de leurs Alliés aux arrangements dont on sera convenu à l'époque de la paix même. Les plénipotentiaires ne déclareront pas moins qu'ils sont tenus à ne traiter que conjointement, et à ne point admettre d'autres formes de négociation que celles de sèances et avec la tenue de protocoles.

La forme de conférences préliminaires les mettra au-dessus de toutes les questions d'étiquette observées à un congrès.

Après avoir fait admettre les principes ci-dessus énoncés, les plénipotentiaires déclareront comme préalable à toute négociation que :

Les Cours alliées, adhérant à la déclaration du gouvernement britannique « que toute discussion sur le code maritime

sera contraire aux usages observés jusqu'ici dans des négociations de la nature de la présente; que la Grande-Bretagne ne demande à d'autres nations ni ne leur accorde aucune concession relativement à des droits qu'elle regarde comme réciproquement obligatoires et de nature à ne devoir être réglés que par le droit des gens, excepté là où ces mêmes droits ont été modifiés par des conventions spéciales entre des Etats particuliers », elles regarderaient l'insistance de la France à ce sujet comme contraire à l'objet de la réunion des plénipotentiaires et comme tendant à empêcher le rétablissement de la paix.

Ce principe admis, les plénipotentiaires passeront aux points de vue particuliers de la négociation.

Ils partagent en deux propositions : les limites futures de la France, l'état général du reste de l'Europe.

Les limites de la France offrant, d'après le point de vue même des Puissances, des latitudes à la négociation, les plénipotentiaires commenceront par demander que la France rentre dans les limites qu'elle avait avant la Révolution, sauf des arrangements d'une convenance réciproque sur des portions de territoire au delà des limites de part et d'autre *et sauf des compensations que l'Angleterre est prête à faire, contre les rétrocessions ci-dessus demandées à la France, lesquelles compensations seront prises sur les possessions françaises que l'Angleterre a conquises pendant la guerre.*

Les Puissances cependant ne se présentant pas séparément à la négociation, mais les quatre Cours traitant au nom de l'Europe, la France pourrait demander à être instruite de l'état de l'Europe dans ses rapports politiques futurs. Dans ces cas, les plénipotentiaires se prêteront à donner une connaissance sommaire de ces rapports dans les termes suivants :

Les grandes Puissances européennes actuellement existantes dans leur état complet d'indépendance et avec des délimitations convenues entre Elles :

L'Allemagne, *composée de princes souverains unis par un lien fédératif qui assure et garantisse l'indépendance de l'Allemagne.*

La fédération suisse *dans ses anciennes limites et dans une indépendance placée sous la garantie des grandes puissances de l'Europe, la France y comprise.*

L'Italie *partagée en Etats indépendants intermédiaires entre les possessions autrichiennes en Italie et la France.*

L'Espagne *gouvernée par le roi Ferdinand VII dans ses anciennes limites.*

La Hollande, *Etat libre et indépendant, sous la souveraineté du prince d'Orange, avec un accroissement de territoire et l'établissement d'une frontière convenable.*

La France devant abandonner toute influence directe hors de ses limites futures, le chef de son Gouvernement renoncera à tous les titres qui ressortent de ses rapports de souveraineté ou de protectorat sur l'Italie, l'Allemagne et la Suisse.

La marche de la négociation devant essentiellement être influencée par celle des événements d'une guerre qui continue pendant sa durée, les plénipotentiaires recevront des instructions modifiées d'après l'effet que produiront ces premières ouvertures et d'après l'exigence du cas. Ils auront soin de tenir les Cabinets très exactement informés de leur gestion.

C'est avouer en termes clairs que la force seule doit trancher le débat et demeure l'*ultima ratio.* Le reste n'est qu'amusette et palabres. Du moins ces messieurs vont-ils jouer gravement leur rôle en ayant l'air d'y croire. Cette « frime » fait partie du programme tracé par Alexandre qui brûle d'aller de l'avant et de courir sus à l'ennemi jusqu'à sa capitale. « Il est tout entier à sa besogne militaire », prévient Nesselrode. Tout marche à souhait dans les opérations en cours. Et Nesselrode se flatte que « d'ici quarante-huit heures » il sera en mesure de communiquer à Rasoumoffski d'autres nouvelles aussi satisfaisantes.

Ainsi éclairé, Rasoumoffski renseigne à son tour son compère en des bulletins officieux sur la tournure que prend la conférence. Le premier date du 5 février, jour de la séance inaugurale. Aussitôt nanti des pleins pouvoirs qui lui sont parvenus de Langres, Rasoumoffski s'est mis en route vers Châtillon. Il y est arrivé le 4, à midi. La première séance a été fort courte : elle n'a duré qu'un quart d'heure environ, juste le temps de vérifier les pouvoirs. Caulaincourt semblait très pressé. La vérification des pouvoirs lui a paru « une forme superflue », à laquelle il n'y avait pas lieu de s'attarder. Il a tout de suite admis que les Alliés traitassent au nom de l'Europe et que les questions maritimes fussent mises hors du débat. Sa hâte d'aborder le vif du sujet était telle que, pour la modérer, Rasoumoffski s'est avisé d'un stratagème : il a prétexté n'avoir pas reçu d'instructions assez précises de sa Cour pour s'engager plus avant. Le but était, en reculant la

date de la deuxième conférence, d'accroître méchamment le supplice du plénipotentiaire français trop pressé de connaître les prétentions des Alliés.

Le calcul de Rasoumoffski n'échappa point à Caulaincourt qui s'en plaignit très vivement dans sa lettre à Napoléon du 5 février. Caulaincourt ne l'en comprit pas moins parmi les invités du splendide et somptueux dîner que le ministre de Napoléon offrit aux plénipotentiaires. Le décorum diplomatique, en de pareils moments, ne manque pas de grandeur. Le rôle d'un diplomate qui sait son métier n'est-il pas de masquer, sous des dehors de politesse, ses sentiments intimes?

Caulaincourt dut sentir qu'il avait trop facilement dévoilé les siens en marquant sa hâte de presser les pourparlers. Il se promit de jouer plus serré désormais en face de ses adversaires et se tint prudemment sur la défensive. Il fit seulement enregistrer dans le protocole de la première séance que « M. de Rasoumoffski se trouvant à portée de recevoir des ordres de son Souverain », il avait, lui Caulaincourt, proposé de passer outre à ce soi-disant empêchement. Thèse qui, bien entendu, ne fut pas admise par les collègues du délégué russe.

Ajournée, la conférence reprit le surlendemain, le 7 février.

La veille, à 7 heures du soir, Rasoumoffski était en possession d'un courrier de Nesselrode qui lui annonçait de nouveaux succès militaires. Le général Yorke avait enlevé trois pièces de canon et fait 500 prisonniers au général Molitor qui se retirait de Vitry. L'ennemi continuait sa retraite vers Nogent. Troyes serait bientôt pris.

L'Empereur Alexandre approuvait pleinement « la *marche dilatoire* » suivie dans les pourparlers par Rasoumoffski. Il est donc, concluait Nesselrode, « moins que jamais nécessaire d'accélérer le dénouement des Conférences de Châtillon ». Parbleu! On s'en doutait.

Dans une seconde lettre, écrite de Bar-sur-Seine, le même jour, à neuf heures du soir et transmise par un voyageur américain — le dénommé Benson — Nesselrode confirmait son message du matin :

« Je profite, monsieur le comte, du départ d'un voyageur américain pour ajouter quelques détails à ceux que j'ai eu l'honneur de vous mander ce matin... Bois-le-Duc a été pris d'assaut par le général Bulow, et Philippeville et Givet par Zernischeff. Winzingerode sera ces jours-ci près de Rheims, Bulow marche sur Bruxelles. J'espère que demain nous serons

à Troyes, mais on suppose qu'à Nogent il faudra encore se battre une dernière fois. En attendant, le général Bulow a détrôné Napoléon de son autorité privée. Il a proclamé qu'un Corse n'était pas fait pour régner. *Pozzo en est enchanté. On parle aussi d'une proclamation de Wellington en faveur des Bourbons et trouvée par Platoff chez les habitants aux environs de Fontainebleau. On assure que le duc d'Angoulême est à l'armée de Lord Wellington, le duc de Berry à Jersey et le comte d'Artois à La Haye.* »

Devant ce lot de nouvelles — dont plusieurs manifestement fausses — Rasoumoffski pensait avec son maître que toute négociation serait vaine, et que « le seul gage d'une paix durable pour l'Europe et pour Sa Majesté celui d'une gloire immortelle » était le succès des armes. Au sortir de la séance du 7 février, Rasoumoffski adressa son rapport à Nesselrode, rapport circonstancié où se révèlent, au mieux, les pensées secrètes de la diplomatie russe, dont toute la manœuvre consiste à « imprimer à la négociation un caractère dilatoire » (*sic*).

Cette fois, il avait bien fallu aborder la question épineuse : celle de « la rentrée de la France dans ses anciennes limites d'avant la Révolution ». Mis au pied du mur, Caulaincourt avait pris une mine « embarrassée », voire « consternée », un ton « humble » qui trahissait son « angoisse ». (Je laisse au délégué russe la responsabilité de ses impressions de séance et de ses épithètes.) Le plénipotentiaire français avait, paraît-il, peine à maîtriser ses nerfs et, « avec assez peu d'adresse », laissait trop voir que son rôle était celui *des sacrifices.* Il demanda un délai pour réfléchir. On le lui accorda avec une sorte de condescendance qui le mettait en position humiliée. « L'anxiété de M. de Caulaincourt » mettait « incontestablement à découvert la position critique de son chef » — sans parler de la sienne propre. « Il ne sait point déguiser » (autrement dit, il est trop honnête et franc, jugeait ce mauvais renard de Rasoumoffski). « Prêt à capituler, il souscrira à tout. *Coûte que coûte,* il veut le plus promptement possible la paix, pourvu qu'elle se signe *avec Napoléon.* »

A neuf heures et demie du soir, Rasoumoffski rallongea son rapport. En une note polie et modérée, dont il réclama l'insertion au protocole, Caulaincourt retraçant l'historique des pourparlers de Francfort, avait fait ressortir combien les offres de cette époque et celles d'aujourd'hui différaient,

voulut savoir à qui seraient attribuées les provinces enlevées à la France, et si un armistice, en cas d'acceptation du *diktat*, serait ou non signé *ipso facto*. Stadion, qui avait été mêlé de très près avec Saint-Aignant aux tractations de Francfort, feignit de les ignorer. Rasoumoffski déclara que cet article était étranger au débat, et qu'il était par suite inutile d'en discuter et d'y revenir. Il fit plus : afin de couper court à une question qui le gênait, lui et ses collègues, il proposera de suspendre les séances jusqu'à nouvel ordre.

Dans une conférence privée tenue le matin du 9, les diplomates de la Coalition, sur l'initiative du délégué russe, rédigèrent en commun une note qui devait être remise au plénipotentiaire français pour lui signifier l'ajournement.

Une lettre reçue le matin même de Pozzo di Borgo et qui reflétait la pensée du Czar, l'encourageait dans cette attitude intransigeante et malveillante. Je crois bon de citer *in extenso* ce curieux document. Il émane d'un Corse acharné à la perte de Napoléon et qui passe, à bon droit, semble-t-il, pour avoir conseillé à Alexandre de marcher droit sur Paris.

« *Mon cher Comte* (écrit Pozzo, de Bar-sur-Seine, c'est-à-dire du quartier général, le 8 février),

« *Par la dépêche vous verrez combien l'Empereur* (Alexandre) *est satisfait de votre manière de conduire la négociation. Je suis fâché que le comte de Stadion montre le désir de conclure, lorsque l'Autriche sait que S. M. poursuit un plan différent. C'est cependant à ce plan que nous devons notre supériorité militaire et politique.*

« *La note de M. de Colincour* (sic) *exigerait une nouvelle combinaison des Puissances pour concerter ce qu'elles comptent déclarer en conséquence de la demande des Français. Nous sommes ici tous seuls. L'Empereur est occupé des affaires militaires d'où tout dépend, et nous avons de la peine à vous mander quelque chose de bien fixe à cet égard. Je conçois que votre situation est gênante, mais vous êtes de tous les hommes celui qui s'en tirera le mieux et* con mucha gravidad. *On fairait* (sic) *bien de ne pas trop s'agiter, parce que c'est inutile :* Nous irons à Paris et de là nous verrons; *voici la Loi et les Prophètes. Tout ce qui contrarie ce plan ne produit que de l'aigreur en pure perte. J'ai fait lire votre lettre à l'Empereur, la phrase qui me concernait m'a un peu embarrassé; vous savez que je n'ai jamais trop pensé à moi; je* (me) *confie dans la justice et dans l'équité du maître, et je me tais sur ce qui me concerne.*

« Je vous envoie une lettre à cachet volant pour lord Castlereagh; ce que je lui dis vient de source.

« Il me vient une idée en fête. La France a fait un traité de paix et d'alliance avec l'Espagne. Nous les Puissances, négocions au nom de l'Europe; donc l'existence du traité particulier avec l'Espagne est une infraction à la règle posée. Présentez cette affaire à L. Castlereagh et dites-lui s'il ne convient pas d'exiger de la France une renonciation formelle à ce traité : cela coupera court aux intrigues françaises en Espagne et nous faira (sic) *gagner du temps. Très sincèrement, l'existence de ce traité est une monstruosité dans notre système.*

« Aimez-moi et croyez-moi avec le respect et l'amitié que je vous ai voué pour toujours.

Pozzo di Borgo. »

Le 10 février au matin, Caulaincourt, averti de la suspension de la Conférence, en marque son déplaisir et son dépit dans une note ferme et pleine de sens. Cet homme raisonnable s'étonne que le désir d'*une seule* des quatre Cours alliées (il ne la nomme pas, mais sait d'où est parti le coup) paraisse aux autres représentants « une cause suffisante pour suspendre indéfiniment les séances et ajourner la négociation », alors qu'ils affirment s'être mis d'accord au préalable et avoir arrêté ensemble leurs vues.

Il proteste donc, mais, bien entendu, en pure perte, puisque le meneur du jeu, Rasoumoffski, s'est arrangé pour rallier les suffrages de ses collègues et s'en faire approuver.

Mais voici que le génie tactique de l'Empereur Napoléon vient fort opportunément au secours de son plénipotentiaire en détresse. Coup sur coup, Napoléon remporte, le 11, la victoire de Champaubert où il détruit le corps d'Alsufieff, puis la victoire de Montmirail, qui rejette derrière la Marne l'armée de Silésie aux ordres de Sacken, puis le 12 et le 13 le combat de Vauchamp et de Château-Thierry. Le « diable d'homme » fait front à la meute et en découd avec tant de hardiesse et de bonheur que les Coalisés songent soudain à « reconsidérer » la question et se résignent à reprendre bientôt les pourparlers interrompus. Ces pourparlers se rouvriront en effet le 17, jour où le comte de Paar, aide de camp du prince de Schwarzenberg, viendra à Nangis proposer à Napoléon une suspension d'armes.

Dès le 11, Nesselrode engage Rasoumoffski à mettre un peu d'eau dans sa vodka :« *Il est bon que vous sachiez que nous*

venons d'essuyer un léger échec. Comme votre adversaire le fera probablement sonner fort haut, j'ai pensé que vous fussiez mis à même de le réfuter. C'est la division Alsufieff que le M^al Blücher avait un peu aventuré (e) qui a perdu du monde... Il paraît que ce diable d'homme (Napoléon) a repris de nouveau l'offensive. S'il est à l'agonie, il n'est, au moins, pas mort encore... »

Sur ces entrefaits, parvient à Nesselrode un courrier où M. de Lieven, ambassadeur de Russie à Londres, rend compte de l'entretien confidentiel qu'il a eu avec le prince Régent d'Angleterre. Le Régent a déclaré à Lieven être entièrement d'accord avec le Czar « sur la nécessité de poursuivre la guerre jusqu'au point où elle pourra amener la déchéance de Napoléon ».

De ce document confidentiel, d'un haut intérêt diplomatique, détachons les passages essentiels. Ils nous livrent la clé de l'attitude des Alliés à l'égard du « perturbateur éternel » de l'Europe.

Il y est dit entre autres : « *que jamais l'Univers n'avait réuni des moyens aussi formidables, que... les forces physiques et morales des Alliés ne pourraient jamais dans aucun temps se retrouver dans un degré aussi éminent et que c'était l'instant d'assurer pour des siècles* (sic) *le bonheur de l'Europe. Qu'une paix, quelque avantageuse qu'elle pût être, faite avec Napoléon n'assurerait jamais qu'une trêve plus ou moins longue à l'humanité; que l'histoire de toute sa vie présentait une série de mauvaise foi, d'atrocité et d'ambition et que le sang de toute l'Europe n'aurait coulé que pour un repos très problématique s'il devait reposer sur des traités conclus avec le perturbateur éternel de ce repos.*

« *Que son opinion était qu'aucune paix ne pouvait être conclue avec Napoléon; qu'il ... croyait qu'une déclaration faite à la nation française qui séparât ses intérêts de ceux de son tyran, devait mener plus directement au but général de la paix...*

Le Prince Régent (d'Angleterre) trouve de l'intérêt et de la loyauté de tous les Souverains de laisser une nation respectable libre de disposer d'elle; mais il pense qu'il ne serait point inutile de rappeler aux Français l'existence de leur dynastie légitime; qu'en son particulier, il ne pouvait que prendre un vif intérêt aux Bourbons... mais que dans tous les cas cet intérêt devait être subordonné au vœu de la nation. »

En transmettant à Rasoumoffski, pour sa gouverne, le rapport du comte de Lieven, Nesselrode insiste sur ce « qu'aucune paix n'est susceptible d'être conclue avec Napoléon », qu'il convient d'inviter la nation française à « séparer ses intérêts de ceux de son tyran ». Dès lors, à quoi bon pourparler avec le ministre délégué du tyran?

Les événements ont marché plus vite que les courriers diplomatiques. Devant les succès répétés de Napoléon, Castlereagh, en mission auprès du Czar, a conseillé de renouer les négociations. Alexandre s'est laissé convaincre et a donné ordre de les rouvrir.

Valet docile aux volontés de son Maître, Rasoumoffski obtempère sur-le-champ. Voilà de nouveau Caulaincourt qui reparaît, avec un front moins soucieux, devant l'aréopage des Plénipotentiaires alliés.

Or, c'est justement l'heure que choisit Napoléon pour retirer à son porte-parole, ambassadeur et ministre, les pouvoirs illimités qu'il lui conféra le 4 janvier. Ce coup de théâtre complète à merveille la farce héroï-comique de Châtillon.

« C'est d'après les opérations militaires que doit se guider la marche des négociations » — écrivait le 15 février Nesselrode à son collègue. Exactement ce que pensait Napoléon lui-même lorsque, faisant sien un tel principe, il l'appliquait pour son compte et mandait à Caulaincourt : « J'ai eu d'immenses avantages... des avantages tels qu'une carrière militaire de vingt années et de quelque illustration n'en présente pas de pareils. Je suis prêt à cesser les hostilités et à *laisser les ennemis rentrer tranquilles chez eux s'ils signent des préliminaires basés sur les propositions de Francfort* (2)... »

Il est piquant après cela de relire sous la plume de Nesselrode, à la date du 15 février, les lignes qui suivent :

« *C'est la position fâcheuse où le maréchal Blücher a placé son armée qui nous fait regarder aujourd'hui comme très utile la signature de l'acte que je vous envoye. Reste à savoir si Caulaincourt en voudra encore... La grande armée est encore intacte et peut tout réparer. Mais, en attendant, l'arrangement avec Caulaincourt serait très avantageux. Un répit de quinze jours tournerait à notre profit, si dans l'intervalle le traité définitif n'était point conclu...* »

Et dans une lettre du lendemain, cet aveu dénué d'artifice :

(2) On admirera la formule pleine de superbe.

« Les inconcevables sottises du maréchal Blücher paraissent réparées pour le moment et nous nous sommes tirés de la situation où elles auraient pu produire les suites les plus sinistres. Je me flatte que ce changement facilitera votre besogne, Monsieur le comte, car je suis plus jamais d'avis que nous ne sommes pas dans la position de pouvoir refuser impunément la plus belle Paix du monde... »

La plus belle Paix du monde! C'est dans l'instant où chacun des deux partis en présence se croit sûr de la tenir aux conditions les plus avantageuses qu'elle se dérobe. C'est ce qui rend particulièrement tragique l'heure des diplomates qui cherchent à négocier dans le moment où les dés de fer ont déjà fixé les destins des trônes et des peuples.

Le Traité préliminaire à quoi faisait allusion Nesselrode ou plutôt son projet contenait six articles, dont le deuxième prévoyait l'abandon par la France de tous les territoires conquis ou acquis depuis le début de la guerre de 1792. A peine informé de cet article, l'Empereur rejetta le tout avec hauteur et avec horreur. Il était si « ému » de ce qu'il nomme « une infâme proposition », qu'il tança Caulaincourt d'avoir osé même le lui transmettre. Niaiseries et vains lantiponnages que tout cela! Les coups qu'il portait sans relâche aux Alliés l'intéressaient mille fois plus que les palabres de Châtillon. La démarche du prince de Lichtenstein venant, le 23 février, lui proposer un armistice lui prouvait qu'il intimidait encore l'ennemi. Depuis le 16 de ce mois, Alexandre avait transféré son quartier général à Bray et les Alliés, échelonné leurs forces principales de Montereau jusqu'à Méry. « Nous sommes préparés à recevoir Napoléon s'il veut passer la Seine et risquer une bataille » — mandait Nesselrode à Rasoumoffski (lettre reçue le 19).

De Troyes, devant lequel Napoléon allait se trouver le 23, Nesselrode dépêcha par l'entremise du général Stewart un courrier, où malgré ses belles assurances de la veille, ce diplomate témoigne qu'il ne se sent guère en sûreté. « Nous avons *beaucoup* perdu, mais nous avons beaucoup de moyens pour tout réparer. Les deux armées (celle de Bohême et de Silésie) seront concentrées demain. Ce mouvement rétrograde était indispensable. Il n'y a aucune raison de nous relâcher d'une ligne de nos conditions mais il y a toutes les raisons pour finir la paix, si la France les accepte encore. On m'a dit que lord Castlereagh avait été fort alarmé de la démarche

du prince de Schwarzenberg » (allusion à la demande d'armistice). Il s'agissait d'essayer de « gagner quelques jours pour tirer différents corps de notre armée d'une position fort critique » — voilà tout. Napoléon a déjoué cette ruse et éludé la demande de suspension d'armes.

On entrevoit à travers ces confidences que la situation militaire des Alliés ne s'avérait guère brillante. Ils se persuadent que leur ennemi éprouve « une envie démesurée de la paix ». En attendant, son silence sur le terrain diplomatique les inquiète. Des divergences d'opinion commencent à se faire jour parmi les représentants des quatre Cours. Et il a fallu que M. de Metternich intervînt comme arbitre pour régler que ce serait toujours l'avis de la majorité qui prévaudrait.

Chaque jour, désormais, le courrier de Nesselrode porte à Rasoumoffski quelques nouvelles peu rassurantes : (21 février)... « On s'était flatté que l'armée de Napoléon avait été complètement désorganisée par la bataille de Brienne. Au lieu de cela les renforts qu'il a reçus d'Espagne l'ont mis à même de reprendre l'offensive la plus vigoureuse. » Désormais, voilà le grand dessein de la marche foudroyante sur Paris sinon compromis à tout jamais, du moins reporté. Le Czar Alexandre persiste quand même dans son désir que « l'on prenne la résolution d'attaquer tout ce qui a passé la Seine. » Quant à Nesselrode, à la différence de son maître, il « regrette de voir encore une fois le sort de l'Europe soumis aux chances d'une bataille ».

Que le sort de l'Europe soit soumis aux chances d'une bataille, n'est-ce pas en effet la preuve que l'industrie des diplomates s'avère inopérante? Nous n'avons eu, quant à nous, que trop d'occasions de le mesurer un siècle plus tard, depuis 1914. Un livre comme celui du Dr Paul Schmidt (*Sur la scène internationale*) fournit, hélas, un trop ample répertoire des « occasions manquées » par tous les négociateurs du monde, qu'ils aient confabulé à Châtillon, Genève, Londres ou Munich...

La farce de Châtillon rejoint dans le néant la farce de Genève et le drame de Munich. Le processus, *mutatis mutandis*, demeure ici et là le même. De graves diplomates chevronnés et chamarrés s'assemblent autour d'une table. Ils ne s'y assoient qu'afin de *gagner du temps* et de permettre aux militaires de mobiliser leurs troupes ou réparer leurs forces.

C'est vraisemblablement dans cet esprit que Napoléon accepta d'envoyer un plénipotentiaire à Châtillon. Il s'assura

ainsi le moyen de faire revenir en renfort ses troupes d'Espagne. Il aurait pu rappeler Caulaincourt. Il préféra le laisser sur place, pour n'être pas accusé d'avoir fermé la porte à des négociations, dont la lenteur même lui pouvait être encore utile. Mais il lui ôta la faculté de prendre une initiative qui risquait de paralyser ou de gêner les siennes. Il usa ainsi, sur le terrain diplomatique, de la même arme dilatoire que nous avons vu ses adversaires manier avec persistance (et au fond pour des motifs équivalents). Il prolongea, comme eux, l'équivoque, fit languir les Coalisés dans l'attente d'un contre-projet qui ne vint point, ou quand il vint prit l'allure d'une sommation et d'un *ultimatum* (c'est son mot).

A force d'accumuler délais, remises, ajournements, duplicité, simulacres et mauvaise foi, tout se termina comme il s'y fallait attendre par une rupture sans rémission.

Un intermède singulier est venu, le 25 février, donner aux palabres de Châtillon un piment inattendu. Du fait des fluctuations du front, le quartier général de messieurs les diplomates s'est trouvé soudain inclus dans les lignes françaises. Il a fallu que le maire de la ville, sur un ton grandiloquent qui confine au comique, recommandât aux habitants, ses concitoyens, de veiller non au «Salut de l'Empire», mais au salut du « précieux dépôt » (*sic*) constitué par les « Ministres des plus grands Souverains du monde » assemblés dans sa bourgade.

En cette occasion, Caulaincourt se donna les gants d'écrire à ses adversaires-collègues une lettre parfaite. Il a eu bien tort de ne pas la reproduire dans ses *Mémoires*. Elle fait l'éloge de la civilité de ses manières et sent son gentilhomme. Rasoumoffski, rendant compte de cette curieuse affaire à Nesselrode, s'étonna de trouver tant de bourgeois et de paysans armés de vieux fusils pour monter la garde à la porte de messieurs les Plénipotentiaires! La Garde nationale pouvait donc à cette occasion se transformer en milice de police!

Les jours de la Conférence sont à présent comptés. Le 28 février, languissante, elle se traîne encore, vaille que vaille, déjà moribonde. Les représentants des quatre Cours signent, par habitude, le protocole de la quatrième séance où ils viennent de fixer comme ultime délai à la réponse française à leurs propositions la date du 10 mars. Cette échéance sera celle de la fatale bataille de Laon qui ruinera toutes les espé-

rances que Napoléon, confiant dans les ressources de son génie, avait pu concevoir.

Le pauvre Caulaincourt, comme s'il avait le pressentiment du drame qui se prépare pour son pays, se sent mal à l'aise, accablé. Néanmoins, il a le courage de se présenter le 10 mars devant ses juges. Il leur remet en guise de « réponse » un long mémoire sur les bouleversements survenus dans la carte de l'Europe depuis quinze ans. Si bourré de faits que soit l'exposé en question, il ne fut guère goûté ni apprécié par les honorables diplomates qui se demandèrent si M. le duc de Vicence ne se moquait pas d'eux. La longueur du mémoire obligeait en effet leur porte-plume à une transcription fastidieuse qui allongea d'autant le rollet du protocole où ces messieurs, par respect des formes, se tenaient obligés d'apposer religieusement leurs signatures.

Sentant que tout allait craquer, le duc de Vicence tenta de reculer malgré tout l'échéance fatale. Il fit état, *in extremis*, de propositions verbales d'après lesquelles l'Empereur des Français s'engagerait à reconnaître l'indépendance de l'Espagne, de l'Italie, de la Suisse, de l'Allemagne, de la Hollande, etc. (Note de la main de Rasoumoffski qui prend acte de la déclaration de Caulaincourt.)

On accorda vingt-quatre heures supplémentaires au plénipotentiaire français, puis trente-six heures. De toutes manières, c'étaient des heures de grâce. Passé ces délais, MM. les Plénipotentiaires alliés se verraient « à regret obligés de regarder la négociation comme rompue par le Gouvernement français ».

« Les choses vont bien, et si Blücher n'est point battu, je me flatte que nous finirons *bien* et *bientôt* », annonçait le 12 mars Nesselrode à Rasoumoffski, avec un accent de triomphe — et une pointe d'humour à l'égard du Prussien.

Le 13 mars, les ministres alliés, qui savent la victoire de Blücher, se réunissent à nouveau. Pour la dernière fois, croit-on peut-être? C'est mal connaître l'entêtement des diplomates. Pressés d'en finir, ils ne sont pas pressés de se séparer les uns les autres. Les Congrès doivent être enveloppés pour eux d'un certain charme, même quand ils s'avèrent inutiles.

Les 18 et 19 mars, il y aura encore séance. Une note entièrement autographe, de la main de Nesselrode, en a fixé par avance les modalités.

« Les négociateurs déclareront que leurs pouvoirs sont éteints et que la dernière fonction qu'ils ont à exercer est

celle d'arrêter la rédaction du protocole de la séance du 18 mars. Ils conviendront d'une heure dans la soirée pour arrêter cette rédaction, ils annonceront leur départ pour le lendemain 19 et quitteront Châtillon.

« Nous admettons seulement la possibilité — continue Nesselrode — que le duc de Vicence déclarât que n'ayant pas jugé les intentions des Cours Alliés aussi péremptoires, il lui restait un contre-projet à remettre, conforme aux conditions énoncées par les Puissances elles-mêmes. Les plénipotentiaires alliés déclareront, dans cette supposition, que pour donner une preuve de leur désir de faciliter le rapprochement entre les Puissances par le seul moyen en leur pouvoir, ils devront se borner à transmettre à leurs Cours ce nouveau contre-projet, qu'ils n'avaient plus la faculté de discuter. »

Caulaincourt, toujours sans nouvelle de Napoléon, se présente pour les deux dernières fois devant le Congrès, les mains vides. La négociation est alors définitivement rompue, la farce de Châtillon enfin close.

« La rupture était inévitable » a écrit le duc de Vicence dès la première ligne du chapitre qu'il a consacré dans ses *Mémoires* au fameux Congrès. C'est dire qu'il s'y était présenté avec la certitude de n'y pouvoir pas échapper aux pièges d'une situation quasi inextricable. Les consignes données par Napoléon et celles reçues de leurs Souverains par les diplomates de la Coalition se trouvaient, dès l'ouverture du Congrès, séparées par de tels écarts que toute conciliation des points de vue paraissait dès l'origine pratiquement impossible. Joignons à cela les incidences et les répercussions des nouvelles vraies ou fausses ou astucieusement maquillées, qui parvenaient d'un camp ou de l'autre, la mauvaise foi de chacun des partis en présence, et l'on excuse sans peine M. de Caulaincourt d'avoir échoué dans la mission dont l'avait chargé Napoléon aux abois. La postérité ne saurait lui en vouloir de n'avoir pas réussi à résoudre un problème qui rappelle celui de la quadrature du cercle.

Napoléon à Sainte-Hélène, philosophant sur l'événement, n'a été ni indulgent, ni tendre pour les efforts, pourtant méritoires, de son négociateur à Châtillon. Devant Las Cases, devant le grand maréchal Bertrand surtout, qui était militaire, il a cherché à se laver du reproche d'avoir refusé la paix à Prague et à Châtillon. A Prague, il lui fallait céder Venise; à Châtillon, accepter le « retour aux anciennes limites ». « Je

trouvai cela honteux pour la France et pour moi, déclarait-il à Bertrand. Dans mon *ultimatum* à Caulaincourt, je disais consentir à tout, pourvu qu'on ne livrât pas le port d'Anvers et Mayence. Je ne voulais pas en définitive de ces conditions. Il ne s'agissait que de *gagner du temps*, cela était facile avec ses bases-là. *Caulaincourt a manqué de talent* (3). »

On remarquera la persistance avec laquelle revient sous la plume de tous les partis en présence l'expression que je viens de souligner : *gagner du temps*. Chacun se flattait de l'espoir que suivant le proverbe italien, le temps serait, pour soi et pour soi seul, *gualant uomo* — galant homme. Or cette galanterie ne saurait s'étendre à tout le monde.

Napoléon, déçu, s'est montré peu équitable à l'égard de son serviteur Caulaincourt, dont la position, nous venons de le voir au travers du dossier Nesselrode-Rasoumoffski, n'offrait rien ni de *facile* ni d'agréable, ni d'avantageux.

Dans la farce de Châtillon, M. le duc de Vicence a rempli, parfois la mort dans l'âme, mais toujours avec dignité un rôle presque impossible à soutenir. Sûr d'avance de l'échec où il courait, sûr également que son maître ne lui saurait aucun gré de son zèle, il a bravement accepté de jouer les fantoches devant un cercle de spectateurs malveillants et malintentionnés.

(3) *Cahiers de Sainte-Hélène* (Journal de Bertrand), déchiffrés et annotés par Fleuriot de Langle, 1821, p. 40.

VAUVENARGUES

ou

*Qui perd gagne**

par S. DE SACY

« Vous êtes comme la plupart des hommes, qui ne jugent guère de leur conduite que par le succès. »

VAUVENARGUES

« La paix n'est point dans le repos. Ce n'est point le repos que je désire. »

CLAUDEL

Tous les premiers mots qui se proposent sont des mots de négation. Mauvais signe, apparemment : le rôle d'Intercesseur et d'Instituteur, que nous voulons que soit celui d'un écrivain, ne se joue ni par les manques ni par l'absence. Ou bien, signe qu'il faut se souvenir de ces nations qui perdent les batailles et gagnent les guerres.

La généalogie des manuels fait procéder Vauvenargues d'une série Montaigne-Pascal-La Rochefoucauld-La Bruyère (étrange séquence, plus hétéroclite encore qu'une galerie d'ancêtres): ce qui le distingue d'eux, au premier regard, ce sont des différences en moins. Ou bien, il faudrait ne le comparer qu'à lui-même.

Il ne vécut guère, trente-deux ans à peine. Il vécut mal avec son corps, un corps faible de soi, et encore attaqué par le dehors; il se savait condamné, c'est-à-dire nié par la nature. Jamais il ne rencontra la femme dont il sentait (il l'a laissé entendre) qu'il fallait qu'elle vînt se joindre à lui pour qu'il fût accompli; trop mal pourvu d'ailleurs pour se revancher dans le libertinage, en un temps où ces dames savaient

* Introduction à un choix de textes de Vauvenargues qui paraîtra en avril au Club des Libraires de France.

compter les preuves. Socialement il ne réussit nulle part; l'armée le déçut, la diplomatie le dédaigna, la littérature le laissa en stage. Et pauvre; et peut-être, à la fin, misérable. Sans même le sombre prestige d'être allé, comme un Baudelaire, jusqu'au bout de la nuit.

Le guignon de Baudelaire est une puissance assez profondément engagée dans la négation pour recouvrer par l'excès une contre-valeur positive et une nouvelle sorte de vertu, — la vertu des antipodes. Au terme d'une étrange et terrible alchimie le mal se retrouve être la pureté du bien et Satan la pureté de Dieu, — Dieu et le bien purifiés de leurs équivoques : le guignon passe par les mêmes creusets, les mêmes cornues et les mêmes alambics. A Vauvenargues le destin n'a pas fait l'honneur du guignon. La malchance suffisait pour ce chétif. « Faut-il demander la raison pourquoi des joueurs très habiles se ruinent au jeu, pendant que d'autres hommes y font leur fortune? ou pourquoi l'on voit des années qui n'ont ni printemps ni automne, où les fruits de l'année sèchent dans leur fleur? »

Mais, tout aussitôt, la suite : « Toutefois, qu'on ne pense pas que Clazomène eût voulu changer sa misère pour la prospérité des hommes faibles : la fortune peut se jouer de la sagesse des gens courageux; mais il ne lui appartient pas de faire fléchir leur courage. » Voilà le bond dans un espace dont la servitude ne bloque que deux dimensions.

Peut-on se borner à parler d'échec quand un Voltaire, le sec, le tranchant, l'égoïste, le sarcastique, au surplus son aîné de vingt et un ans, déjà chargé de gloire et qui avait à lui reprocher des « capucinades » que d'ordinaire il ne pardonnait pas, montra tant d'affectueuse considération et, oui, de déférence envers ce gamin mélancolique? Une vie si brève fut ornée d'amitiés dignes des amitiés légendaires; non pas une fois par exception et par une distraction du destin, mais avec une constance qui fait preuve. Pas d'amour, soit, mais, dans l'amitié, cette vertu de communication qui achève l'incommunicable individu, lequel n'atteint sa perfection d'individu que par ce qui paraît la détruire.

Les plus triomphants eux-mêmes, à l'heure de l'effondrement, un Descartes à Stockholm, un Napoléon à Sainte-Hélène, un Baudelaire à Bruxelles, peuvent quelquefois se demander si l'existence en eux n'aurait pas eu raison de l'être. Comment Vauvenargues, qui partait sans avoir imprimé sur l'ordre des choses aucune trace, fût-il passé intact au

travers de ce doute? Une existence manquée fait-elle une vie manquée? La pudeur en lui invente vingt alibis : rien n'arrive à masquer son angoisse. Avec obstination le thème de la « fortune », dans toutes ses œuvres, et quelle que soit l'occasion, remonte à la surface. Ce qui ne dépendait pas de moi. Et ce qui ne dépendait pas de moi sous-entend ce qui dépendait de moi, dont j'étais dépositaire et responsable, dont je dois compte. Il n'est pas question, cependant, de plaider. Plaider comporte un certain droit de tricher, — tant que la tricherie ne se voit pas; mais on ne triche pas contre soi. Les dons que la fortune refuse, on ne les déprécie pas, on ne feint pas de les mépriser, on ne fait pas profession de les abandonner aux goujats; au contraire, on exalte action et ambition comme si on avait pris rang parmi les superbes. Et on n'a pas le droit non plus de pousser l'humilité à l'humiliation; que l'on s'enivre de présomption ou que l'on s'enivre d'abjection, l'ivresse est toujours délire, aliénation, égarement : or c'est de la conscience qu'il s'agit. Et Vauvenargues, cela est certain, a le sentiment et la conscience d'une qualité irréductible qui est en lui et dont la pureté résiste aux insultes de l'existence, — s'y aiguise peut-être.

Si Vauvenargues avait manqué jusqu'à sa vie... Question absurde, puisqu'on peut encore la poser après deux siècles passés. Deux siècles de coups d'aviron sur le crâne, de coups de hache sur les poignets, et il surnage toujours. Il faut bien que de quelque manière il l'ait gagnée, cette partie qu'il ne cessait pas de perdre.

◆

On ne sait même pas exactement la date de sa naissance, 5 ou 6 août 1715. Lui-même disait le 6; selon un document, il aurait été baptisé le 6, étant né la veille. Cette incertitude donne le ton de sa biographie, où, dès qu'on veut entrer dans le détail, la vraisemblance et la conjecture tiennent plus de place que les faits établis. La situation propre à Vauvenargues est le porte-à-faux, dans tous les domaines, sur tous les plans; telle est la donne dont il a fait son jeu.

Il avait nom Luc de Clapiers. Son père, Joseph, seigneur de Vauvenargues et de Claps, se trouva être premier consul — sorte de maire — de la ville d'Aix lors de la peste de

1721-1722; il demeura quand chacun fuyait : pour récompenser son courage et sa fermeté, le roi, en 1722, érigea la terre de Vauvenargues en marquisat. Joseph préféra s'en tenir au nom de Clapiers que ses ancêtres illustraient en Provence depuis quelques siècles; il abandonna le nouveau nom et le nouveau titre à Luc, son fils aîné; lequel étant mort avant lui, ils passèrent à un autre fils, et s'éteignirent, obscurément, en 1801. Ainsi le nom dédaigné de Vauvenargues est entré dans la permanence, le nom préféré de Clapiers ne ressort de l'oubli que dépouillé de ses prestiges et paré de son seul ridicule. Luc, en revanche, n'était né de bonne souche que pour inaugurer son nom, puis le laisser sans postérité : le dernier des roturiers ne peut faire aussi bien qu'à l'aide d'un pseudonyme. Nous côtoyons le burlesque.

Autre trait burlesque : il s'est trouvé des biographes pour attribuer la débilité de Vauvenargues à quelque séquelle de la peste d'Aix. L'hypothèse n'a rien de médical; il a suffi que deux faits se trouvassent voisiner pour qu'on les fît dépendre l'un de l'autre; c'est ainsi qu'on raisonne dès qu'il s'agit de lui.

A sa fière famille il dut peu de chose, — et, de parti pris, le moins possible. Il est fort discret là-dessus; cependant, sur la tyrannie des vieillards, sur la rigueur des pères, il lui arrive de laisser passer ici ou là dans son œuvre un mot qui donne à songer, et dans ses lettres une fusée qui le trahit. « L'amour paternel ne diffère pas de l'amour-propre. (...) Un père ne sépare point l'idée d'un fils de la sienne, à moins que le fils n'affaiblisse cette idée de propriété par quelque contradiction; mais plus un père s'irrite de cette contradiction, plus il s'afflige, plus il prouve ce que je dis » (soulignons l'insistante *contradiction*). En novembre 1740 il se trouve à Vauvenargues, son père se dispose à y passer tout l'hiver : « Cette résolution m'effraie, mon cher Saint-Vincens, et m'en a fait prendre une autre; j'ai envie de m'en aller à Paris »; et pour dissuader son ami de venir le voir au château : « Toute la famille s'y trouve, père, mère, frère, sœur, grand-mère; cela vous ennuierait trop. » Il part en effet, au début de décembre, pour Paris, risquant l'ennui possible pour fuir l'ennui certain, et cédant, ajoute-t-il (notons l'emploi du mot *inquiétude*, que nous retrouverons), à « une inquiétude qui ne me permet pas de rester en place » dans « une famille qui n'est pas riante, et où tout est peint

en noir ». En 1744, comme il vient de quitter l'armée, à vingt-huit ans, après neuf ans de service et plusieurs campagnes, ses parents prétendent encore décider pour lui de son avenir : ils « m'éloigneront peut-être, écrit-il, pour toute ma vie, de la Provence, en me faisant une nécessité d'y retourner; ils ne veulent se prêter à rien, et croient les conjonctures favorables, pour me forcer à me détacher de mes inclinations. » Rupture? Peut-être; on ne sait; la famille ne paraît plus dans ses dernières années.

Relevons toutefois, et non pas en sens inverse (« Les nœuds les moins chers... ») mais vingt-huit ou vingt-neuf mois plus tard, après une rude expérience de la solitude, du dénuement et de la dégradation physique, cette lettre à un ami qui venait de perdre sa mère : « Les nœuds les moins chers de la vie se font regretter, quand ils se rompent. (...) Nous ne sentons souvent que le poids de nos chaînes, quand nous les portons; mais, sitôt qu'elles sont brisées, nous plions sous la pesanteur de notre propre faiblesse, qu'elles soutenaient; nous sommes comme les enfants, qui ne peuvent marcher seuls et sans lisières. Les attachements de notre cœur le pressent quelquefois; mais ils le fortifient, et l'étaient; nous ne sommes pas assez forts pour nous soutenir sans maillot. » Et cette maxime : « L'ingratitude la plus odieuse, mais la plus commune et la plus ancienne, est celle des enfants envers leurs pères. »

Même ambiguïté dans l'attitude qu'il prend envers la terre natale. Ce Provençal était un Provençal triste. Le château familial, si proche des fontaines d'Aix, s'appuyait sur les calcaires décapés, rigides et tourmentés de la montagne Sainte-Victoire; demeure sévère comme savent l'être les demeures historiques; « château sinistre et saisissant, écrit Emile Henriot, à la façade sombre trouée de fenêtres aux volets sang de bœuf, au milieu d'un rocher abrupt entouré de ravins ». La société centrée sur Aix devait être guindée; et c'est à son climat surtout que Vauvenargues ne s'acclimate pas. « Il y a dans mes sentiments une secrète injustice pour notre bonne patrie », écrit-il un jour; un autre jour : « (...) Ce n'est pas par réflexion; je haïrais moins ses défauts, si les miens y étaient ignorés; car je n'ai point cette vertu austère dont vous faites profession; si l'on m'approuvait davantage, je blâmerais beaucoup moins. Ce que je sens, c'est l'opposition constante qui est entre mon caractère et les mœurs de ce pays-ci. »

Il est vrai qu'à l'automne de 1746, quand l'étranger envahit la Provence, il cherche à reprendre les armes, pour défendre le clocher. On s'est permis d'en conclure que « l'épreuve amène à résipiscence le provincial ingrat ». C'est le style des images de piété, grossier, raide et sans réalité. Le sentiment d'un devoir, ou d'un simple lien de communauté, n'entraîne nullement une conversion. Reconnaître une. obligation, ce n'est pas la foi. Attention à l'annexionnisme. Vauvenargues, qui avait vécu en sage, est mort en sage, non pas dans la peau d'un bien-pensant. Nulle repentance. Rien à renier. D'ailleurs, s'il se dit « très sensiblement touché (...) des misères de notre province », c'est aussi qu'il se tourmente « sur la position de ma famille et de mes amis, et sur ma propre situation » : il est de ceux « qui savent qu'ils sont à la veille d'être ruinés pour la vie, qui savent leurs parents et leurs amis dans la même situation ». (Ses maigres ressources, il les recevait donc de Provence.) C'est tout.

Son éducation? Sur ce point comme sur tant d'autres, les biographes se sont ingéniés à barioler de conjectures les taches blanches des *terrae incognitae.* Un biographe se résigne mal à laisser ses chapitres déséquilibrés. D'une possibilité on fait une hypothèse, d'une hypothèse une vraisemblance... Collège? Précepteur? Famille? Nous savons tout au plus qu'il ne lisait pas le grec, peut-être pas le latin. Une seule certitude : il découvrit vers l'âge de quinze ans les *Vies* de Plutarque. « Je pleurais de joie, lorsque je lisais ces *Vies;* je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade, Agésilas, et autres. » Nous retrouverons tout à l'heure cette confidence d'une exaltation; pour le moment, notons qu'avec Plutarque il lisait les lettres de Brutus à Cicéron, ainsi que Sénèque, dont il dit qu'il lui « tomba (...) dans les mains, je ne sais par quel hasard » : ce « hasard » ne saurait signifier, quoi qu'on ait supposé, qu'il y eût une bibliothèque au château et que lui-même y eût ses habitudes (on songerait plutôt au *Mémorial* de Julien Sorel, — autre supposition, non mieux fondée). « C'est là ce qui m'a donné cet air de philosophie, qu'on dit que je conserve encore, car je devins stoïcien de la meilleure foi du monde, mais stoïcien à lier (...). Je fus deux ans comme cela, et puis, je dis à mon tour, comme Brutus : *O vertu! tu n'es qu'un fantôme!* »

Deux remarques là-dessus, en sens contraires mais non contradictoires. Vauvenargues renonça donc quelque temps

à la « vertu »; premier aveu d'une expérience de la dissipation qui donne plus de prix à la pratique de la sagesse; une sagesse avertie, et non la sagesse de l'ignorance. En revanche, bien avant d'avoir savouré dans leur plénitude tous les maux du corps et de l'âme pour lesquels il était formé, il avait déjà aménagé en lui cette pente au stoïcisme. Encore une image de piété à déchirer, ou une image d'Epinal. Comme elle serait musicalement esthétique, une résolution des dissonances dans le stoïcisme! Comme elle serait édifiante, une telle ascension vers le salut! Quelle ravissante péripétie! Seulement les choses ne se sont pas passées ainsi. Le salut ne vient pas du dehors. Il n'y a pas d'intervention providentielle. Il n'y a pas de formule magique que les fées un beau jour viennent vous déposer dans les mains, en don. Il n'y a rien qu'un effort, moins spectaculaire, un effort constant, difficile, acharné; l'effort de l'homme attaché à se construire lui-même. La sagesse n'est pas une conclusion. A l'heure de la conclusion, il est trop tard. C'est parce qu'il avait rencontré dès le départ l'idée de stoïcisme, et qu'elle l'avait enflammé, que Vauvenargues a pu toute sa vie s'appuyer contre les puissances de destruction, qui le ménagèrent moins que pas un, pour chaque jour construire en lui la sagesse de chaque jour. Une sagesse qui ne termine pas l'inquiétude, la déception, l'échec (rien ne se termine, on n'en a jamais fini), mais qui chaque jour en est l'autre face; la face humaine de la nécessité, la face exemplaire du fait. Construire : édifier; alors, oui, on peut parler d'édification.

A l'armée, Vauvenargues n'apprit rien, — que lui-même. Autant qu'on sache, il apparaît au Régiment du Roi (infanterie), comme lieutenant en second, à dix-neuf ans, le 15 mars 1735. Lieutenant deux mois plus tard, capitaine seulement en 1742; campagnes : Italie en 1735, Bohême en 1741-1742, Rhin en 1743. Démissionnaire, il disparaît des contrôles après neuf ans jour pour jour, le 16 mars 1744. Ni sa santé, nous le savons déjà, ni sa fortune, ni ses goûts ne convenaient à ce métier, où, de surcroît, il n'avait pas de protecteur : le prit-il pour s'affranchir de sa famille?

Pour faire figure parmi les officiers, il fallait dépenser. On ne sait rien sur les ressources des Clapiers. Seulement ceci, qui ne prouve rien : selon la règle, avant la constitution du marquisat, une enquête avait dû être faite, pour établir que le bénéficiaire aurait les moyens de soutenir le titre. Enquête

de pure forme, évidemment. Avec le titre, Joseph reçut une pension de trois mille livres. Au total, aisance ou médiocrité? On l'ignore, comme on ignore ce que Luc pouvait recevoir de son père. Ce qui est sûr, c'est qu'il souffrit toute sa vie de l'impécuniosité, puis de la pauvreté; puis, peut-être, de la misère. Il n'est pas absurde de citer ici l'amère ironie d'Oscar Wilde, qui vécut, lui aussi, en porte-à-faux, et dont nous recouperons de nouveau la piste tout à l'heure : « Rien ne sert d'être un charmant garçon si l'on n'a point de fortune. (...) Les pauvres devraient être pratiques et prosaïques. (...) Que pouvait faire un papillon parmi des taureaux et des ours? » Maxime de Vauvenargues, non publiée par lui mais trouvée après lui dans ses papiers : « Le plus grand mal que la fortune puisse faire aux hommes est de les faire naître faibles de ressources et ambitieux. »

Il a toujours rêvé de la gloire des armes, et il n'en connut que la servitude. La plus grande action à laquelle il ait participé fut une retraite. (Une tradition veut qu'il ait eu les pieds gelés durant cette fameuse retraite de Bohême; tradition qui paraît n'être qu'une légende.) Une seule anecdote militaire dans ce que nous avons de ses lettres, et c'est de l'humour noir, un mot d'un diplomate espagnol après la stupide affaire de Dettingen : « On disait, dans toute l'Europe : *Les Français ne veulent pas se battre, les Français ne veulent pas se battre.* (...) Il faudra qu'on dise à présent : *Ils se battent comme des fous, ils se battent comme des fous.* » Pour mieux souligner qu'il y a des redites en histoire, cet Espagnol s'appelait Montijo. — Quelques confidences, directes ou déguisées. Dans une lettre de 1740 : « Je ne passe nullement pour être un bon officier; je n'ai pas même l'instinct que demande mon emploi. » Dans une maxime posthume (on peut présumer une confidence indiscrète dans tous les textes laissés par lui inédits) : « (...) Il y en a qui aiment à faire distribuer de la paille, à mettre en prison un soldat qui n'a pas bien mis sa cravate, ou à donner des coups de canne à l'exercice; ils sont rogues, suffisants, altiers, et tout contents de leur petit poste; un homme de plus de mérite se trouverait humilié de ce qui fait leur joie et négligerait peut-être son devoir. » Dans un dialogue où un jeune Romain est censé se confier à Brutus : « Je me présentais froidement à tous les dangers, et je remplissais mes devoirs; mais j'avais peu de goût pour les détails de mon métier. Je croyais que j'aurais

bien fait dans les grands emplois; mais je négligeais de me faire une réputation dans les petits. » Et dans le chapitre posthume des *Conseils à un jeune homme :* « Parce qu'on est né gentilhomme, on fait la guerre, quoiqu'on n'ait ni santé, ni patience, ni activité, ni amour des détails, qualités essentielles et indispensables dans un tel métier (...). Un homme de votre âge (...) s'impatiente dans les emplois subalternes par lesquels il est nécessaire de passer, lorsqu'on n'est pas né sous les enseignes de la faveur (...). Par là il met ceux qui disposent des emplois en droit de négliger son avancement, comme il néglige lui-même son devoir; car il faut se rendre justice : les récompenses militaires ne sont dues qu'à ceux qui ont les vertus militaires (...). Si votre métier est trop dur, choisissez-en un dont vous soyez à même de remplir tous les devoirs. »

◆

« Dieu m'a donné, pour mon supplice, une vanité sans bornes, et une hauteur ridicule, par rapport à ma fortune. » Ne nous abusons ni sur *vanité* ni sur *ridicule.* Ce qu'il allègue, c'est un sentiment très vif — à vif, pour mieux dire — de ce qu'il pourrait si la fortune y mettait un peu du sien. Mais la fortune, obstinément, se dérobe. Elle se refuse à lui offrir sa chance. Et si doué que soit un homme, encore faut-il qu'il rencontre la circonstance où ses dons puissent produire effet. Il est faux que le talent emporte avec soi la vertu de s'imposer. Il est faux aussi que *Labor omnia vincit improbus.* (Un peu moins faux, peut-être, et tout au plus, aujourd'hui qu'il y a deux siècles.) Ce sont là de ces mystifications que les heureux et les superbes ont intérêt à accréditer. Il est exact, en revanche, que certains hommes brillent dans les grands emplois qui ne vaudraient ou ne valaient rien dans les petits. Il faut pouvoir sauter de ceux-ci à ceux-là. Vauvenargues n'a pas pu sauter. Barrière trop haute. Trop haute seulement pour sa fortune, comme il le croyait, ou trop haute aussi pour ses moyens et capacités réels? Comment savoir? Le fait est qu'il n'a guère cessé de ruminer le cas. Le thème est dans son œuvre non pas constant, mais obsédant (et propre à horripiler les gens arrivés, qui n'y croient pas, bien sûr). Un moment vint où il s'en trouva lui-même si

obsédé qu'il ne put plus tolérer sa condition. Arrêtons-nous sur l'épisode auquel nous devons un écrivain, et qui surtout de cet écrivain commande toutes les perspectives.

« Sentez-vous votre esprit pressé et à l'étroit dans votre état? c'est une preuve que vous êtes né pour une meilleure fortune; il faut donc sortir de vos voies, et marcher dans un champ moins limité. Ne vous amusez pas à vous plaindre, rien n'est moins utile (...). Osez prendre un plus grand essor : un tour d'imagination un peu hardi nous ouvre souvent des chemins pleins de lumière. (...) Le malheur même a ses charmes dans les grandes extrémités; car cette opposition de la fortune élève un esprit courageux, et lui fait ramasser toutes ses forces qu'il n'employait pas. » Ces charmes du malheur, mais d'un malheur ouvert sur un avenir et non plus barré, il va les déguster. Il écrivait ces *Conseils*, avec préméditation, à une date incertaine, mais certainement antérieure aux premiers mois de 1742 (à moins qu'il ne les ait révisés pour les publier en 1746, et qu'il n'y ait introduit la confession d'une expérience déjà acquise). C'est en avril 1743 qu'il adressa à son colonel, le duc de Biron, et au roi lui-même des lettres dont le ton devait trancher singulièrement sur le ton des requêtes communes.

A Biron : « Monsieur, je crois que vous ne pensez pas que j'aie beaucoup d'ambition. Ennuyé, cependant, de servir sans espérance, avec une santé très faible, et porté par une secrète inclination à une vie plus occupée, je prends la liberté d'écrire au Roi la lettre que j'ai l'honneur de vous envoyer. (...) Si vous voulez bien, Monsieur, prendre quelque intérêt à moi, je vous assure que cela m'encouragera de telle sorte, que ni ma timidité naturelle, ni le peu d'usage que j'ai du monde, ne m'empêcheront de me rendre digne de vos bontés. » Au roi : « Je sers depuis huit ans, en France, dans les emplois subalternes de la guerre, sans promesse, et sans espérance. Cette situation, insupportable à l'âge de vingt-sept ans, m'a fait naître la pensée et la hardiesse d'offrir mes services à Votre Majesté. (...) J'ai honte, Sire, de vous laisser voir ce que je présume de moi; mais j'ai remarqué très souvent que les espérances les plus ridicules, et les plus hardies, avaient été presque toujours la cause des succès extraordinaires. » (On retrouvera l'observation dans les *Maximes*, à ceci près que le *presque toujours* y devient *quelquefois :* « Les espérances les plus ridicules et les plus hardies ont été quelquefois la cause des succès extraordinaires. »)

Fait-on ainsi la leçon aux puissants? Et d'autre part quelles garanties offre ce garçon exalté, et quels répondants? S'étonnera-t-on que les puissants n'aient pas répondu? En décembre, devant leur silence, Vauvenargues abat son jeu. A Biron : « Dans l'état où je suis, je puis suivre toutes mes idées sans conséquence : c'est le malheureux avantage de ceux qui n'ont rien à perdre de pouvoir beaucoup hasarder. » Au roi : « Il n'est pas besoin de rappeler à Votre Majesté quels hommes ont été employés, dans tous les temps, et dans les affaires les plus difficiles, avec le plus de bonheur. Votre Majesté sait que ce sont ceux-là mêmes qu'il semblait que la fortune en eût le plus éloignés. » Et il demande un poste aux Affaires étrangères.

On continue à se taire. Alors, le 14 janvier 1744, à Biron, la démission : « Ce silence continué de votre part, Monsieur, m'est très sensible, et me fait connaître de quel œil vous regardez mes sentiments. Je ne saurais, après cela, aimer encore mon emploi, où j'ai fait des efforts si inutiles pour mériter vos bontés, ni même conserver ailleurs aucune idée qui me flatte. » Au ministre des Affaires étrangères, le même jour : « Il n'est pas surprenant, peut-être, qu'un ministre si occupé ne trouve pas le temps d'examiner de telles lettres : mais, Monseigneur, me permettez-vous de vous dire que c'est cette impossibilité morale où se trouve un gentilhomme, qui n'a que du zèle, de parvenir jusqu'à son maître, qui fait le découragement que l'on remarque parmi la noblesse des provinces, et qui éteint toute émulation? »

Cette grande âme à la Plutarque n'habitait qu'un petit capitaine obscur. On n'avait pas besoin de lui. Et que ferait-on d'un héros de Plutarque dans la diplomatie? On accepta sa démission. Ce fut le désarroi des illusions perdues. Il avait voulu croire qu'on le suivrait dans ses hauteurs, qu'un éclat aussi inusité (« une démarche (...) qui blesse tous les usages », avait-il écrit à Biron) interromprait le cours des choses. Platement, humainement — raisonnablement —, on se contenta de le prendre au mot. « Je suis touché de tout cela, comme un homme qui a de l'ambition, et qui se voit borné de tous côtés par des obstacles presque insurmontables; mais je ne me reproche rien. J'ai toujours fait ce que j'ai pu pour mériter une fortune moins obscure; je sais de quel œil on regarde l'ambition d'un homme qui se fonde sur de tels titres; mais il n'a pas été en moi d'en produire de meilleurs. (...) Tout le monde vous dira que ce n'est pas comme cela

que l'on parvient; je l'avoue; mais avais-je de meilleurs moyens? »

Vauvenargues, par la suite, n'a jamais feint d'avoir choisi entre l'armée et la littérature. La littérature est demeurée pour lui une ligne de repli, et la dernière, après celle de la diplomatie, qui n'avait pas tenu. Il continua à mettre la gloire militaire au-dessus de la gloire des lettres (peut-être par point d'honneur et délicatesse, pour ne point paraître, fût-ce à ses propres yeux, renier son échec). Et pourtant il écrivait, sans le dire, depuis longtemps. Il n'avait pas déchiré des poésies libres ou érotiques composées dans sa première jeunesse, au temps de la dissipation; il les retrouva un jour, quand il fut lié avec Voltaire, pour les lui faire lire : « J'étais dans un âge où ce qui est le plus licencieux paraît trop souvent le plus aimable. Vous pardonnerez ces erreurs d'un esprit follement amoureux de la liberté, et qui ne savait pas encore que le plaisir même a ses bornes. » Des chaînes brisées, décidément : il n'avait pas suffi, pour ses débuts, qu'il dénouât des liens. — On a établi qu'il était engagé dès 1737 dans la ligne où il devait s'éployer. Ses amis l'ignoraient, même Mirabeau qu'on voit cependant à partir du début de 1739, jugeant sur le style de ses lettres, le presser d'abandonner une carrière sans avenir pour le métier d'écrivain, métier désormais honorable (c'est une conquête du siècle). Ses cinq essais pour ou sur Hippolyte de Seystres, qui forment un des môles de son œuvre — tout un cycle de l'adolescence —, sont antérieurs à la grande décision de 1743, et même, pour quatre d'entre eux, au mois d'avril 1742. La décision prise, alors seulement il se démasque; et en même temps qu'il écrit à Biron et au roi, il communique ses manuscrits, il se détermine à offrir à Voltaire son hommage. C'est bien ce qu'il appelle dans les *Conseils* « sortir de sa sphère ». Et aussitôt il trouve accueil dans la nouvelle sphère où il entre : Voltaire répond, Voltaire s'intéresse, Voltaire demain va se prendre d'affection, puis d'une admiration vraie, et Voltaire déjà le protège.

C'est, de la part du destin, une nouvelle dérision, et bientôt, de nouveau, la matraque. Là où Plutarque a échoué, il suffit que Voltaire dise un mot à son ami le ministre, tout s'aplanit; et celui à qui on n'a pas daigné répondre, la diplomatie va lui ouvrir les bras, quand tout s'effondre. Vauvenargues, qui séjourne en Provence chez les siens, y est atteint d'une petite vérole qui l'amoindrit encore, le

défigure et ruine la reprise inopinée de l'espoir. Il ne sera plus rien qu'un homme de lettres. Ce pis-aller venait, de catastrophe en catastrophe, d'assurer son salut.

Il remonta à Paris en mai 1745. Il s'installa, pauvrement. Peu d'amis, mais, semble-t-il, sûrs et dévoués, Voltaire, Marmontel. En eux l'affection se fit vite respect, et ces gens-là n'étaient pas des bedeaux; « il avait toujours raison, dit Marmontel, et personne n'en était humilié. » Son livre parut en février 1746. Il y avait déversé tous ses cartons (sans toutefois les vider, semble-t-il); un ensemble composite, ce qui peut-être dérouta. Et ce qui nous touche le plus aujourd'hui se trouvait, dans cette masse, assez dilué : le second état des *Maximes* est d'un tout autre grain, comme la plupart des textes posthumes. Bref, un succès médiocre. Mais de quel succès parle-t-on? Voltaire, à lui seul, fit un triomphe : « Il y a un an que je dis que vous êtes un grand homme, et vous avez révélé mon secret », « J'embrasse tendrement celui dont je voudrais avoir les pensées et le style », « Je sens combien il est doux d'être aimé d'un génie tel que le vôtre. » Ce qui donne à l'éloge tout son prix, ce sont les réserves dont il s'assortit; Voltaire prit la peine d'annoter tout un exemplaire, que conserve la Bibliothèque Méjanes à Aix : la critique y est sans complaisance (parfois aussi sans pertinence; Vauvenargues sut fort bien passer outre lorsqu'il remania le livre). Voltaire s'engagea davantage encore, en public et avec éclat, dans son discours de réception à l'Académie, le 9 mai : « Un homme éloquent et profond s'est formé dans le tumulte des armes. » Quelques jours plus tard, à Versailles, il parlait de son ami à la reine, qui se déclara impatiente de le lire et disposée à agréer un exemplaire.

Cependant Vauvenargues s'active à ses corrections. Il s'en prend surtout aux maximes, dont beaucoup sont banales ou molles; il en supprime plus de deux cents, en développe quelques-unes, en ajoute quelques nouvelles. La seconde édition du recueil va paraître bientôt, en 1747; mais l'auteur sera mort. Sa santé, déjà mauvaise, décline encore. Tuberculose pulmonaire, semble-t-il, que compliquaient d'autres maux que l'on n'a pas identifiés (septicémie, anémie pernicieuse?). « Tout son corps tombait en dissolution », dit Marmontel, et « son âme » néanmoins « conservait cette tranquillité parfaite dont jouissent les purs esprits. » Sa vue paraissait condamnée. « Je suis toujours accablé de maladies, et j'ai perdu, en quelque sorte, l'espérance de rétablir ma

santé », reconnaissait-il dès le 28 mars 1746; et le 10 mars 1747 (c'est la dernière lettre que nous ayons de lui) : « Il y a deux mois et demi que je garde ma chambre, avec des infirmités que cette vie trop sédentaire ne soulage point; je n'ai pas besoin, mon cher ami, de tant d'ennui et de solitude, pour songer à vous; mais je vous regrette souvent, et je voudrais bien être à portée de vous demander du secours contre la tristesse de mes rêveries. »

Il mourut le 28 mai, sinistrement sans doute, mais avec une dignité parfaite. Perfection qui est ce que nous savons de plus certain sur ces troubles circonstances. Or, il n'attendait rien de bon de la mort. Echapper à la souffrance et à l'échec, ce n'est pas les surmonter. « La pensée de la mort nous trompe, car elle nous fait oublier de vivre. » Jamais il n'avait entendu renoncer à la fonction de l'homme. Même croyant (et il l'était peut-être), il refusait de reconnaître à l'anéantissement je ne sais quelle vertu positive. Ses éditeurs posthumes ont retrouvé dans ses papiers trois notes qu'ils ont placées à la fin des *Maximes*, où elles sonnent terriblement : « Rien de long n'est fort agréable, pas même la vie; cependant on l'aime », « Il est permis de regretter la vie quand on la regrette pour elle-même, et non par timidité devant la mort », « Oh! qu'il est difficile de se résoudre à mourir! » Maintenant, et maintenant seulement, le mot que Voltaire devait écrire dix-sept ans plus tard : « C'était un vrai philosophe; il a vécu en sage, et est mort en héros, sans que personne en ait rien su. »

Sordide jusqu'au bout, le destin s'est arrangé pour laisser aux amateurs, qui ne manquent jamais, la possibilité de se disputer le cadavre. Dans toute une série de maximes, « La fermeté ou la faiblesse de la mort dépend de la dernière maladie », « On ne peut juger de la vie par une plus fausse règle que la mort », etc., Vauvenargues avait cru prémunir sa mémoire contre l'exploitation qu'on voudrait faire de ses derniers mots ou de ses derniers gestes; l'idée du personnage qu'il allait jouer lui donnait de l'angoisse. Sa précaution fut déjouée. Une tradition veut qu'il ait jeté à la porte, avec une apostrophe vengeresse tirée fort littérairement de *Bajazet*, un jésuite survenu dans ses derniers moments pour s'emparer de son âme; elle paraît n'être qu'une légende. N'y avait-il pas de témoins? Certains, s'appuyant sur plusieurs de ses essais, ont prétendu montrer en lui un fils obéissant de l'Eglise; de fait, Voltaire lui avait reproché des « capuci-

nades », et Vauvenargues néanmoins les avait maintenues dans la seconde édition : ce qui rend peu vraisemblable l'hypothèse d'exercices de style, qu'on tenta plus tard d'accréditer. De l'argument que le clergé de sa paroisse ne refusa pas à son corps une sépulture religieuse, rien à tirer, sinon qu'il n'avait pas manifesté une irréligion agressive; on s'en doutait. Et Marmontel, dès 1749, prend garde de se compromettre : « Il est mort avec la constance et les sentiments d'un Chrétien Philosophe dans le sein de la paix et dans les bras de ses amis. » *Un Chrétien Philosophe,* nous voilà bien éclairés.

Mais peut-être n'y avait-il à dire rien de plus juste. Au début du XIXᵉ siècle, où on s'intéressa beaucoup à lui, avec édition sur édition, une opinion moyenne semble s'être établie : sans avoir « le bonheur d'être persuadé des dogmes chrétiens », dit Suard, il aurait cru au Dieu des philosophes. C'est encore une formule bien tranchée. Pourquoi tant vouloir que dans sa trente-deuxième année il eût déjà pris parti? Quelle rigueur critique nous pousse à pétrifier des fluides? Il gardait de l'attachement pour la foi de son enfance, de la considération, il l'a dit, pour les croyances d'un Newton, d'un Bossuet, d'un Pascal, d'un Racine, d'un Fénelon, d'un Condé, peut-être aussi quelque complaisance pour la religion qui promettait à son infortune compensation et justification. En même temps il voyait une Eglise qui ne se tenait plus trop bien, il marquait les coups que portaient ses propres amis, il respirait l'air du temps; et il flottait. Des preuves? Pas de preuve; mais c'est un homme que nous avons devant nous, non une dialectique.

◆

Il paraît qu'il faut qu'on parle du préromantisme de Vauvenargues. Besogne déroutante.

Il est bien vrai qu'il y a des traits embrumés qui ne reçoivent leur accent que de leur propre postérité; que la nouveauté dans les arts s'estime à l'ancienneté. Voltaire ne pouvait guère se douter de ce qui niait déjà Voltaire dans des pages qu'il admirait (il lui arrivait pourtant d'en entrevoir quelque chose). Mais quoi? Définir une force naissante par les figures qu'elle aura imprimées dans les faits cinquante ou quatre-vingts ans plus tard? Les faits eux-mêmes et le

génie ou l'effort ou simplement les particularités de nouveaux individus, sans compter le hasard, ne l'auront-ils pas modifiée, limitée, amplifiée, accusée, déformée, distordue, dérivée? La connaissance déjà acquise de l'évolution ultérieure ne va-t-elle pas circonvenir l'historien, assujettir des choix et des décisions à une nécessité rétrospective, masquer la coexistence vivante et indéterminée des possibles au bénéfice des seuls achèvements? Vauvenargues apparaîtrait alors comme l'instrument et le jouet d'une prédestination: or sa vertu est précisément d'avoir fait de nécessité vertu — c'est-à-dire d'avoir, dans l'écrasement même, sauvé toujours la dignité et la liberté d'un homme. Préromantisme, soit, — s'il s'agit ainsi de mieux écouter un ton qu'avant lui on n'entendait guère; mais sans oublier que de ces données il a fait tout autre chose que du romantisme : il a fait Vauvenargues.

Le « mal du siècle » peut être de tous les temps; c'est l'état de ceux qui s'accommodent mal du siècle. Plus la société se constitue en unité différente de la somme des éléments qui la composent, plus l'individu s'y trouve mal à l'aise, — jusqu'à ce qu'il ait pris conscience de sa condition et de l'ordre des choses : alors peut-être saura-t-il rendre à César tout juste ce qui est de César, et sauver le reste. Vauvenargues, dans sa famille, à l'armée, dans l'ordre social, dans sa propre nature misérable, se sentait différent, cela va de soi, mais aussi pourchassé et traqué. Dans un état économique et social qui se détériore ou qui est en train, lourdement, en tâtonnant, de changer d'équilibre, la conscience de soi se fait conscience malheureuse. Nous connaissons très bien cela; mais ne parlons pas de nous, relisons seulement les lettres du démissionnaire de 1743-1744. Les grands aventuriers du temps de Louis XIII et de la Fronde, Descartes, Corneille, Pascal, Retz, chacun à sa manière, avaient trouvé à s'accomplir. La génération suivante s'était encore encastrée sans trop de peine dans les cadres. Maintenant apparaît l'inquiétude. Ou plutôt, le mot *inquiétude* commence à s'affranchir de son premier sens d'*agitation;* il le fait précisément chez Vauvenargues. Inquiet, qui n'a pas le repos (« J'ai pressé mon départ de Metz, par une de ces inquiétudes qui me sont si familières »); inquiet aussi, qui sait qu'il ne saurait trouver le repos. « Ah! que cette vie est malheureuse et agitée! Plus les liens qui nous y attachent sont agréables, et plus nous sommes exposés aux amertumes, aux dégoûts, aux plus grandes inquiétudes. »

« Je suis faible, inquiet, farouche, sans goût pour les biens communs, opiniâtre, singulier. »

« Cette inquiétude qui est la source des passions. » Quand tous les appuis se dérobent, on ne peut se fier qu'au sentiment que l'on a de soi : demain René appellera les orages qui le redoubleront, — mais laissons René, laissons Obermann, ils vont bifurquer, ils nous égareraient. « Quoique je ne sois point heureux, j'aime mes inclinations, et je n'y saurais renoncer; je me fais un point d'honneur de protéger leur faiblesse; je ne consulte que mon cœur; je ne veux point qu'il soit esclave des maximes des philosophes. » Le cœur partout opposé à la raison. Terrain battu et rebattu, ne nous attardons pas; au surplus, Vauvenargues théoricien nous laisse froids, alors qu'il nous est si proche lorsque nous le surprenons aux prises avec lui-même. S'il est ainsi rejeté à la rhétorique du cœur (mais elle est encore pour lui toute chaude de chair et bruissante de sang), si la raison lui apparaît comme un « joug » insupportable à son « amour de l'indépendance », c'est aussi que personne alentour ne comprend plus la *générosité* selon Descartes : elle est pourtant sa propre vérité. Descartes dont les cartésiens glapisseurs sont enfin parvenus à couvrir la grande voix.

Vauvenargues s'est dégagé de ses fonctions, dégagé de sa caste. Il est entré dans le cercle de Voltaire, mais sans s'y enfermer. Ses affinités, ou certaines d'entre elles, sont ailleurs. Elles le rapprochent d'un roturier, d'un vagabond, d'un prochain ennemi de son ami, d'un homme que d'ailleurs il ne connaît pas et qui se trouve être, à trois ans près, son contemporain, Rousseau. Rappelons-nous comment il lisait Plutarque : « C'est une lecture touchante, j'en étais fou » à quinze ans, vers 1730. « L'on ne mesure bien (...) la force et l'étendue de l'esprit et du cœur humains que dans ces siècles fortunés; la liberté découvre, jusque dans l'excès du crime, la vraie grandeur de notre âme. » (Une grandeur dans le crime, dans l'excès du crime : il reprendra plusieurs fois ce thème, qui l'apparente non plus à Rousseau cette fois, mais à Corneille vers l'amont et, vers l'aval, à ce Stendhal pour plusieurs traits duquel la nature a essayé sur lui ses crayons. « L'homme infâme attache mes yeux sur la sorte de courage qui soutient son infamie; le crime et l'audace me montrent des âmes au-dessus de la crainte, au-dessus des préjugés, libres dans leurs pensées, fermes dans leurs desseins. » Mais laissons Lamiel, voire les Treize et Vautrin,

revenons à Plutarque.) « Je pleurais de joie... », « Je ne passais point de nuit sans parler à Alcibiade... » Bientôt, en outre, Sénèque et Brutus : « Il m'était bien impossible de les lire de sang-froid; je mêlais ces trois lectures, et j'en étais si ému, que je ne contenais plus ce qu'elles mettaient en moi; j'étouffais, je quittais mes livres, et je sortais comme un homme en fureur, pour faire plusieurs fois le tour d'une assez longue terrasse, en courant de toute ma force, jusqu'à ce que la lassitude mît fin à la convulsion. » Rousseau aussi avait lu Plutarque, plus tôt, vers 1720, et plus jeune, vers la huitième année : « Je m'enflammais... », « Je devenais le personnage dont je lisais la vie... », « Le récit des traits de constance et d'intrépidité qui m'avaient frappé me rendait les yeux étincelants et la voix forte... » Mais c'est Vauvenargues déjà, et Rousseau pas encore, qui nomme les larmes, la fureur et la convulsion.

Seulement Vauvenargues n'a pas écrit de *Confessions* : et pour trouver ses confessions, il faut le lire de près, surtout ses lettres, et détacher le mot, la phrase, l'aveu qu'il a déposé avec pudeur, et comme caché, dans quelque petit coin. C'est aussi isoler, puis grossir ce qui était fait pour passer avec le reste; mais c'est truquer bien davantage que de ne pas dénuder un peu de cette innervation. Le ressentiment de tous ses échecs le conduit au bord tantôt du désespoir, tantôt du vertige de l'humiliation. Voilà surtout ce qu'il aura à surmonter pour en faire sa sagesse. L'amitié le réconforte : en celle qu'il inspire il peut voir sa justification; mais quelquefois, par un effet inversé, elle le renfonce dans la mortification. « Je n'ai rien pour faire illusion aux autres hommes, comme à vous; l'amitié n'a pas mis son voile sur leurs yeux; ils me voient nu. » « Je pourrais me plaindre aussi des louanges que tu me prodigues, elles me font mourir de honte; je me vois cent piques au-dessous. »

« Je n'irai pas à présent vous faire une énumération de toutes mes infirmités, il y aurait trop de ridicule; ni vous parler de mes inclinations, j'en ai de trop reprochables; ni des défauts de mon esprit, car à quoi servirait cela? mais je puis bien vous dire encore, en général, qu'il n'y a ni proportion, ni convenance, entre mes forces et mes désirs, entre ma raison et mon cœur, entre mon cœur et mon état... » Un autre jour il avoue rêver d'un bras perdu à la guerre, qui le rendrait aux yeux des femmes, sinon aimable, du moins intéressant. « Comme je ne suis point aimable, j'ai peine à

me croire aimé. » L'horreur de soi n'est pas loin; la voici : « Il m'arrive, parfois, de me représenter à moi-même avec un air de finesse, ou de grandeur, ou de majesté, selon la pensée qui m'occupe; je monte là-dessus l'idée de ma figure, et si, par hasard, je rencontre et regarde un miroir, je suis presque aussi surpris que si je voyais un cyclope, ou un habitant du Tartare; il me semble que ce n'est pas moi, que je suis dans le corps d'un chien, comme le roi de Babylone. »

Or on sait bien que les hommes qui se croient les plus déshérités sont quelquefois les mieux aimés. Seulement, pour lui, la rencontre miraculeuse ne se produisit jamais. Et, passé la brève saison du libertinage, il n'y eut plus rien. D'ailleurs la nature l'avait mal gréé pour les travaux et les jeux de l'amour. Dès l'âge de vingt-quatre ans il confesse « ingénument, dit-il, que cette sorte de besoins m'est moins connue qu'à personne », ajoutant qu'il ne saurait en aucun cas se « soumettre à leur joug » (l'obsession du joug), quand bien même sa « complexion serait plus forte que celle des patriarches ». Il plaide pour un amour qui intéresse « l'âme » plutôt que les sens : « Il n'est pas impossible qu'il y ait un amour exempt de grossièreté. (...) Tout ce qui s'offre à nos sens ne nous plaît alors que comme une image de ce qui se cache à leur vue. » Mais des femmes qui croisèrent sa route, aucune ne faisait fi des propriétés d'un Valmont ou d'un Faublas. « Les femmes ne peuvent comprendre qu'il y ait des hommes désintéressés à leur égard »; maxime supprimée, avec trois autres sur le même thème : Voltaire les jugeait *faibles,* mais peut-être Vauvenargues ne les jugeait-il que trop fortes, avec la rancune qu'elles laissent deviner. L'aveu le plus nu se trouve dans une lettre : « Je hais le jeu comme la fièvre, et le commerce des femmes comme je n'ose pas dire; celles qui pourraient me toucher, ne voudraient seulement pas jeter un regard sur moi. »

Que prétend insinuer Sainte-Beuve lorsqu'il dit de Vauvenargues qu'il avait porté dans l'amitié « des délicatesses et des tendresses qu'il semblait avoir dérobées à l'amour »? On ne songerait pas à s'y arrêter, si l'œuvre n'était jalonnée, et, mieux que jalonnée, armaturée, de tant d'images de l'adolescence qui annoncent si étrangement les couleurs et le pinceau du peintre de Dorian Gray. « Les premiers jours du printemps ont moins de grâce que la vertu naissante d'un jeune homme » (maxime supprimée; Voltaire l'avait notée : *Faible : poésie*). « La jeunesse et la beauté réjouissent mes

sens, malgré l'étourderie et la vanité qui les suivent. » Dans l'œuvre il y a, avant tout le reste, le cycle entier d'Hippolyte de Seystres : « D'abord son aimable extérieur prévenait tous les cœurs pour lui, et quand on était à portée de connaître son caractère, alors il fallait adorer la beauté de son naturel. (...) Aimable Hippolyte, aucun vice n'infectait encore ta jeunesse; tes années croissaient sans reproche, et l'aurore de ta vertu jetait un éclat ravissant. (...) Je t'aimais, même avant de pouvoir te connaître; je n'ai jamais aimé que toi. (...) J'ignorais ton nom et ta vie, et mon cœur t'admirait, te parlait, te voyait, te cherchait dans la solitude. » Dans la correspondance il y a tous ses tendres soins pour le jeune Mirabeau, le « petit chevalier », qui était, juste comme Seystres, son cadet de neuf ans, mais qui paraît avoir supporté sa sollicitude avec plus d'impatience. Peut-être y a-t-il encore cette maxime énigmatique, et, remarquons-le, posthume : « Tout a sa raison; tout arrive comme il doit être; il n'y a donc rien contre le sentiment ou la nature. Je m'entends; mais je ne me soucie guère qu'on m'entende. »

Mais à vouloir sortir de l'équivoque on s'éloignerait sans doute de la vérité, dont nous rapprocherait plutôt le *Dialogue* de César et de Brutus. « Je n'ai jamais pu t'aimer, dit Brutus : ton génie, ton âge, le mien, te donnaient sur moi trop d'ascendant. Je t'admirais, et je ne t'aimais point. (...) Peut-être qu'il y a un âge où l'on ne peut plus être aimé. » Et César : « Tu dis vrai : le mérite inspire du respect; mais il n'y a que la jeunesse qui soit aimable. C'est une vérité affreuse. Il est horrible d'avoir un cœur sensible à l'amitié, et d'être privé des grâces qui l'inspirent. » Notons le transfert; le vieillissement vient se confondre avec les disgrâces de la nature. César n'est pas Vauvenargues, ni Brutus le petit chevalier; et pourtant ils le sont; « il me trouve déjà bien vieux », écrit de lui Vauvenargues en 1739, à vingt-trois ans; mais ce premier mouvement est dépassé dans une transposition romanesque. César et Brutus sont, l'un et l'autre, Vauvenargues. Vauvenargues avec lui-même s'entretient de soi, de ce qui aurait pu être, de ce qui aurait dû être, de ce qui n'a pas été. Dans ses sentiments pour les deux adolescents il trouve à réaliser le vieux rêve magique que, des Fées à Faust, traduisent tant de mythes. Celui que tout a déçu, à qui tout a manqué, qui a tout manqué, va pouvoir — par une substitution de personnes — remettre à zéro et tout recommencer. Il n'a pas de fils, il sait qu'il n'aura jamais de fils;

un fils peut porter l'illusion qu'il reste un moyen — par substitution d'une génération — d'annuler le temps, de rétablir les choses au point où elles étaient lorsqu'elles ont commencé à mal tourner, de biffer l'échec, de remédier à l'irrémédiable; encore le père transmet-il, avec le sang, ses poisons, comme une fatalité. Tandis que Vauvenargues, gardant pour soi toute la malédiction, aura quelque temps respiré en eux les fleurs refusées à son propre printemps.

◆

Davantage. Car, Seystres mort et le petit chevalier effacé, sur le souvenir va se former la conscience d'une pensée heureuse. Et c'est ici que la vie prend le dernier mot sur l'existence. C'est ici que, toujours perdant, et n'ayant plus à miser que cette perte, Vauvenargues la joue encore, et gagne.

Dès sa jeunesse il est entré en sénescence. « Hélas! vous parlez de mon âge! (..) Si j'étais ambitieux comme César, je pleurerais comme lui; car vous n'ignorez pas, sans doute, qu'en lisant la vie d'Alexandre il ne put retenir ses larmes » : Vauvenargues alors a vingt-trois ans. Son destin proche et imminent est l'existence ralentie d'un vieillard, la sagesse décharnée d'un vieillard, une pensée de décrépitude. Rayé du contrôle des actifs, que prétendrait-il au delà?

Or, il ne supporte pas l'idée de la vieillesse. Les vieillards lui font horreur. Il a sur eux des maximes terribles, « Les jeunes gens souffrent moins de leurs fautes que de la prudence des vieillards » (*commun,* dit Voltaire), « Les conseils de la vieillesse éclairent sans échauffer, comme le soleil de l'hiver » (*assez bien,* dit Voltaire), « Le prétexte ordinaire de ceux qui font le malheur des autres est qu'ils veulent leur bien. » Il a trouvé des vieillards, bien sûr, en travers de sa route, et d'abord, semble-t-il, ce magistrat rigide que devait être son père; mais on peut penser que ce n'est pas à eux qu'il songe, et qu'il aurait préféré au contraire supprimer ces maximes, comme il avait supprimé celles qui accusaient l'avidité charnelle des femmes, plutôt que de traduire une rancune particulière. Non : les vieillards ne se conduisent plus que par l'expérience, l'habitude et la routine, le feu en eux s'est éteint, et c'est cela que Vauvenargues ne leur pardonne pas. Il hait les vieillards comme tels. Il hait l'image

de lui-même qu'ils tendent à insinuer en lui. Image réelle. Image menteuse. Menteuse parce que réelle; parce que réalité n'est pas vérité.

Les mots d'*action* et *d'ambition* occupent dans son lexique une place démesurée, et qui pourtant donne encore mal la mesure du rang qu'ils tiennent en lui, — pensée et sentiment. Et plus les années passent, moins de tels mots gardent de chances d'avoir quelque signification pour cet organisme qui se défait. Et cependant on n'aurait guère de peine — à peine tronquer les citations, à peine durcir les éclairages — à extraire de ses écrits une « théorie de l'ambition » qui devancerait de loin Hérault de Séchelles et Rastignac. Mais laissons, encore une fois, ces tangentes. Regardons plutôt le mot *vertu.*

Déjà il en use autant, ou presque, que vont faire Diderot ou Rétif. Mais il en use autrement. Il en use comme nous l'avons vu user du mot *inquiétude :* à la moderne, pour traduire certaines nuances morales qui apparaissent; mais aussi à la manière solide, vigoureuse et décidée des âges précédents. Il y a une vertu qui se confond avec l'obéissance à des règlements de police (ou plus souvent des vertus, au pluriel); on observe des préceptes légaux ou religieux ou conventionnels, on se dispose selon des modèles, on accepte des mots d'ordre, on se plie à des règles extérieures, on s'efforce à des conformités, — et c'est pourquoi le mot, effondré dans la platitude, a fini par tomber en désuétude. Chez les Diderot et les Rétif, dont l'optimisme est de système, le mot demeure ambigu : est vertueux ce qui est naturel, puisque la nature est bonne; on se conforme encore, mais à soi-même; c'est un parti bien commode. Le sens ancien de *vertu,* disons le sens Louis XIII, le sens de Corneille et de Descartes, tout près du latin *virtus* où vertu se confond avec courage, suppose énergie et action : c'est la force d'âme qu'il faut mettre en œuvre pour parvenir à l'accomplissement de soi; non pas seulement pour devenir celui qu'on est, mais pour édifier celui qu'on est. Ce sens-là, à côté des autres, demeure chez Vauvenargues bien vivant. Dans les *Caractères* on le voit opposer l'odieux Masis, avec sa vertu standard, sa vertu toute faite, sa vertu définie une fois pour toutes et la même pour tous (« Il dit que la vertu est une, comme la raison »), au sage Thyeste qui, aimant « la pure vertu », « ne prend pas pour modèle la vertu d'un autre »; ce qui est déjà assez cornélien; cette maxime-ci l'est

tout à fait : « Nous avons si peu de vertu que nous nous trouvons ridicules d'aimer la gloire. »

Gloire, ambition, action. Vauvenargues n'a jamais fait remise à la « fortune » des chances qu'elle lui avait refusées. Non pas des biens ou jouissances dont elle l'avait privé, mais des occasions qu'elle ne lui avait pas données d'éprouver sa vertu. Non pas une vertu de résignation, sur ce point-là il a été comblé, mais une vertu de conquête et de puissance. Il ne voulait pas la puissance pour acquérir des pouvoirs (ou pour acquérir des richesses, ou rien d'autre, cela ne compte pas, acquérir ne compte pas); il voulait les moyens qui permettent à une grande âme d'exercer ses puissances. Il a appris à ses dépens que, malgré tant de mensonges intéressés, une grande âme a besoin de grandes circonstances; hors desquelles elle ne vaut pas mieux, elle vaut moins qu'une médiocre. Ni l'homme ni la grandeur ne sont des abstractions, sinon pour un Masis; l'homme est d'abord un tempérament dans un milieu, et la vertu est comme le troisième terme d'une dialectique : par elle-même elle n'a pas d'existence, mais il faut qu'elle s'appuie contre l'existence pour prendre l'être.

L'homme dans l'existence. Comme Vauvenargues n'en a pas donné d'analyses expresses (et cependant il ne cesse guère d'y songer), on néglige trop aisément certaines remarques étonnantes. « Les jours sombres et froids de l'automne représentent les approches de la vieillesse; il n'est rien dans la nature qui ne soit une image de la vie humaine, parce que la vie humaine est elle-même une image de toutes choses, et que tout l'univers est gouverné par les mêmes lois. » Cette déclaration de symbolisme jette des lueurs singulières sur le style même de Vauvenargues et sur la portée des « images », justement, automne, printemps, chaleur de l'été, éclat du soleil, lumière, orages dont André Maurois a noté qu'elles font avec lui leur apparition dans le langage moral. Mais ce symbolisme traduit aussi jusqu'à la condition de l'homme : « Le feu de l'orgueil, de la gloire, se consume bientôt lui-même, lorsqu'il ne tire point de nourriture du dehors; il tombe, il périt, il s'éteint (...). Les hommes (...) ne font qu'une société, l'univers entier n'est qu'un tout, il n'y a dans toute la nature qu'une seule âme, un seul corps; celui qui se retranche de ce corps fait périr la vie en lui, il se sèche, il se consume dans une affreuse langueur; il est digne de compassion. »

Nous pouvions attendre de Vauvenargues, nous aurions pardonné à Vauvenargues une doctrine du renoncement. Mais il ne prêche pas le renoncement. Des limitations et barrages qui lui ont été opposés, à lui chétif, il ne prétend pas faire une règle universelle. Et même, à mieux regarder, il n'a pas pratiqué le renoncement : il s'est accommodé sans aigreur ni morosité (et au contraire avec une ouverture et une hauteur de l'âme exemplaires) d'une nécessité cruelle, mais il n'a renoncé qu'à ce qu'il avait reconnu lui être interdit; par force, et non par doctrine. De son exception personnelle il s'est refusé à faire une loi. Il s'est même refusé à chercher dans la littérature un dérivatif ou un produit de remplacement; nous savons, nous, qu'en elle tous ses déboires ont trouvé compensation; mais il craignait, lui, de se laisser abuser par une substitution. S'il a été retiré de la vie, il ne veut pas que personne se retire de la vie. La vie et l'action lui paraissent devoir être jugées bonnes; la vie et l'action n'ont pas été pour lui; mais il persiste, et les déclare, malgré l'expérience, bonnes. Confiance envers et contre tout. C'est pourquoi lui-même a retrouvé, au degré du dessus, toute la vie (et c'est aussi pourquoi la littérature, à qui il n'osait rien demander par scrupule et fidélité à soi, l'a comblé et sauvé). On peut faire confiance à une confiance aussi mal fondée. C'est cela que Descartes appelait générosité : une ferme et constante résolution de ne jamais manquer de liberté ni de volonté, « ce qui, disait-il, est suivre parfaitement la vertu ».

MERCVRIALE

CHRONIQUE SUR ONDES COURTES

MARS 1956. — Quand ces lignes paraîtront on pourra espérer que la vallée du Petit Morin aura changé ses décors : la neige, le verglas, le brouillard tant décrit et le silence idiot qui résume ces trois éléments disparaîtront de notre mémoire. Rien n'est aussi fragile dans le souvenir que les calamités dispensées par la nature : cette belle et bonne nature qui fait crever les gens, les bêtes et les choses à sa fantaisie naturellement irresponsable, disent les philosophes de condition moyenne. Depuis un mois la maison n'est plus fréquentée que par les oiseaux. Les rouges-gorges viennent donner des coups de bec dans les vitres pour demander le pain et les menus morceaux de viande coupée en forme de vermisseaux qu'on leur jette. La plupart d'entre eux : verdiers, pinsons, mésanges masquées, s'abritent dans les clapiers désaffectés. Les roitelets se muchent dans les tas de bois mort. Mais ce sont les poules d'eau les plus familières et les plus malheureuses. L'une, parmi les trois qui habitent près du lavoir, vient se coucher dans la neige à plat ventre devant la porte de la cuisine; ses plumes sont tristes et pendent de chaque côté de sa robe gris de fer d'une manière anormale : c'est plus une expression de désespoir qu'un affaiblissement des muscles. A la campagne, il y a peu de clochards. La misère humaine ne se révèle que par comparaison avec celle des animaux. Ici presque tout le monde a son gîte et sa « nourrisson », en principe. Quand les bêtes se désespèrent; quand les pies se rapprochent des feux domestiques; quand le rouge-gorge vient se percher dans mon cabinet de travail sur la croix latine d'une rahla que j'ai rapportée du pâturage des méhari de Bir Djénéien; quand on peut nourrir les rats pelés de la rivière en leur tendant un morceau de pain dur au bout d'une canne, c'est que les choses vont mal et qu'au milieu de ce désordre congelé apparaissent dans l'éblouissement de la faim ces mots d'alarme : « Il n'y a plus rien à becqueter ». Ces

mots sont tracés en lettres de feu sous les paupières closes. Cela dit, on peut « tirer l'échelle », opération qui consiste à vérifier le chauffage, les conduites d'eau gelées, et les places perfides où le verglas se dissimule et vous retourne comme une carpe sur l'herbe des rives. Telle est la campagne quand le thermomètre descend à onze au-dessous de zéro, vers le milieu du jour : ce qui rend le petit jour inhabitable. Alors les rouges-gorges, les gens qui les protègent, les poules d'eau, les biches et les sangliers irascibles perdent les détails pittoresques de leur personnalité. Mon bouledogue contemple la neige, un rien de gai dans ses gros yeux à fleur de tête. Comme il connaît le chemin qui accède au feu de bois, il pense que tout cela n'est qu'une blague, une blague à froid, une sorte d'humour qui possède le don d'être compris par ceux qui veulent de la neige, des tas de neige pour en faire des boules sans intérêt et des images d'une agressive monotonie.

•

La préface de Raymond Queneau répond parfaitement aux critiques que pourrait susciter son enquête : « Pour une bibliothèque idéale » qui vient de paraître aux Editions Gallimard. Cette enquête pouvait être discutée mais il ne s'agissait que d'un choix limité d'avance par une liste d'ouvrages qui devaient provoquer les réponses. Naturellement, en feuilletant ce catalogue, j'ai relu la liste des cent livres destinés à me constituer une bibliothèque, prématurément édifiée, poussé par je ne sais quel besoin de me constituer une bibliothèque idéale : sans doute et simplement par amitié pour Raymond Queneau. Peut-être aussi parce que le choix m'était suggéré par le texte du questionnaire. En bref, j'eusse mieux fait de rester inactif, car, aujourd'hui 23 février, à l'heure où j'écris ces lignes, je n'éprouve aucune émotion en imaginant mes cent livres rangés sur les rayons de ma bibliothèque mélancoliquement dégarnie par ce choix autoritaire mais incomplet. J'ai déjà remplacé Kierkegaard par Raymond Queneau que je ne connaissais pas à l'époque où j'ai fait ce choix comme je le connais maintenant : et puis... et puis... il me semble que cette affirmation n'est qu'un jeu. Telle qu'elle se présente, ma bibliothèque contient bien plus de noms que j'estime profondément. Je ne vois pas le nom de Bruant dans mon choix; Aristide Bruant qui demeure en permanence dans mes souvenirs personnels et sentimentaux. C'est, sans doute, pour cette raison que j'ai oublié de le citer. Inutile d'écrire que je vais être empoisonné par tous les fantômes qui viendront me tirer par les pieds : les fantômes de ceux que j'ai

peur d'avoir oubliés. Il m'est impossible de reconstituer les raisons qui m'ont fait choisir Kierkegaard et négliger, dans une note, de recommander chaleureusement « Malice », comme par hasard un de mes livres que j'aime le mieux. J'ai contracté depuis cinq ou six ans la bonne habitude de me servir moi-même.

●

La mécanique poétique possède un instrument d'une grande docilité : c'est l'objectif d'un appareil photographique manié par un poète habile à prévoir l'imprévu, le mystère qui naît quand toutes les précautions sont prises afin d'obtenir une vérité à peu près humaine. Mais le mystère qui naît de cette vérité appartient au poète de la chambre noire. Il existe une vérité Doisneau, une sorte de chanson populaire, la vérité de Willy Ronis, celle des rues comme celle de Brassai moins tendre. Il y a la vérité de Michel Cot qui attend, celle de Cartier-Bresson et celle de Levi-Strauss quand il fait intervenir des images dans sa science poétique; il y a la vérité des bêtes devant l'objectif d'Ylla. A cette liste incomplète, il faut ajouter deux noms ceux de Claude Arthaud et de François Hébert-Stevens qui viennent d'accomplir un voyage remarquable où la vie se mêle étroitement à l'art quand l'art entre dans la vie des sociétés humaines comme une religion révélée par les visages, les paysages et la sagesse plastique des anciens. Cette religion protège ses secrets décoratifs derrière des masques qui deviennent l'expression la plus surprenante de l'imagination populaire. C'est dans la perfection de ces masques de carnaval dans les Andes ou simplement dans la célébration des cérémonies sociales que l'esprit du petit peuple s'abandonne en créant une littérature mystique d'une parfaite indépendance, même en présence de l'autorité des dieux. Derrière son masque l'homme est alors un dieu. Le livre de Claude Arthaud et de François Hébert-Stevens est émouvant tant par la sensibilité délicate des auteurs que par leur connaissance profonde d'un monde qu'ils ont peut-être aimé, le temps de prendre quelques clichés. Le texte et les images sont liés comme les regards des deux auteurs au moment qu'ils regardaient et qu'ils virent. Le masque, pâle jusqu'à la lividité, qui protège le visage d'un garde-guitariste de lamas est un exemple de l'association entre l'œil et la pensée, entre le réel et le fantastique : l'image littéraire, ainsi obtenue, permet d'obtenir l'entrée dans un monde clandestin, une entrée dont l'accès est difficile en se servant uniquement de la clé des mots. Je pense que l'art photographique

représente le plus sûr témoignage du lyrisme humain pour le temps présent. Les dieux qui distribuent la puissance magique des mots ne sont pas insensibles à la puissance magique de la pellicule sensibilisée par quelques poètes comme ceux déjà cités et, particulièrement, par Claude Arthaud et par son compagnon de voyage, un voyage dans le sens qui conduisait Kim, le petit Irlandais, et son lama sur la route de Lahore. Peut-être, comme le lama, ont-ils trouvé pour leur compte la Rivière de la Vérité en parcourant les Andes, un des toits du monde. Cela, ils ne le sauront que plus tard, beaucoup plus tard : il faut souhaiter le plus tard possible.

Pierre Mac Orlan.
de l'Académie Goncourt.

LETTRES

MYTHOLOGIES. — Je relisais récemment, dans l'édition remaniée et augmentée qu'il vient d'en faire paraître, l'admirable essai de Denis de Rougemont, *L'Amour et l'Occident* (1). On se rappelle la thèse du livre. L'homme occidental est le seul qui vive l'amour comme passion, comme recherche d'une impossible transcendance, vouée à l'échec et à la mort. Inséparable de la mort, l'amour est une forme de la recherche de l'absolu. L'auteur voit ici l'influence de la mystique cathare qui s'oppose au Christianisme comme une théologie du Dieu transcendant (abandonnant ce monde au mal, à l'échec) à une théologie du Dieu incarné, qui nous permet de faire un pacte avec le monde, de le reconnaître en reconnaissant l'existence du prochain. C'est l'échec du Christianisme, et le triomphe de l'hérésie cathare dans nos cœurs, sinon dans les apparences de notre société, qui expliquent ce refus du monde que nous avons hâte de brûler et de traverser, en offrande à un Dieu dont nous sépare la mort. La poésie courtoise est l'expression de cette mystique, et décide de notre sentiment de l'amour : toute la littérature d'Occident est dominée par un mythe comme celui de *Tristan et Yseut* où la signification mystique de l'amour, et sa relation à la mort, s'affirme avec une clarté et une force inégalées.

Quelques jours après, ouvrant le premier tome de l'*Encyclopédie de la Pléiade*, consacré à l'*Histoire des Littératures* (2),

(1) Plon.
(2) Gallimard.

je lisais les belles pages écrites par Mircea Eliade où, après avoir rappelé l'origine religieuse des littératures, il affirme la persistance des archétypes mythiques jusque dans le roman des temps contemporains. Qu'est-ce que le roman moderne, roman des « années d'apprentissage », des « éducations sentimentales », de la lente avancée dans la vie d'un personnage individualisé, si ce n'est — à travers cette individualisation trompeuse — l'histoire d'un rite d'initiation, « les aventures initiatiques du Héros primordial » : l'épreuve de l'Homme, sa confrontation aux puissances du Destin?

Ce fondement mythique, archétypal, de la littérature, il est vrai que la formule du roman réaliste fait tout pour le dissimuler — qui nous introduit dans le temps particulier de l'Histoire, parmi les aspects contingents de la société et de l'individualité... Mais il affleure dans toute œuvre que marque la poésie. Quelques livres récents attestent ce lien maintenu de la littérature à la plus vieille imagerie humaine. « Vous plaît-il d'entendre un beau conte d'amour et de mort? » : Chacun d'eux pourrait commencer par ces mots, les premiers mots de *Tristan*.

●

J'avais aimé le premier livre de Maurice Fourré, *La Nuit du Rose-Hôtel*, qu'André Breton nous avait « révélé ». On retrouve dans *La Marraine de Sel* (3) le même étrange miroitement, et la même mythologie d'amour et de mort qu'accompagnent ici les rites d'une magie curieusement associée à tout un attirail de perles ténébreuses et de fanfreluches macabres : la valise de Clair Harondel, représentant de commerce en ornements funèbres. Et la prose garde sa transparence, et parfois sa belle sinuosité de fleuve royal. Pourtant, je ne crois pas le livre égal au précédent : les méandres et les complications de ce récit fantastique ne sont pas sans évoquer ceux du roman-feuilleton, la phrase se perd souvent dans une sorte d'affectation, de mollesse mièvre, de minutie assez vaine. Parfois, une étrange lueur nous saisit, nous soulève; le plus souvent, nous écoutons distraitement une voix un peu morne et bavarde, avouons-le.

(3) Gallimard.

La Maison d'été (4) est le seul roman que nous ait laissé René-Guy Cadou, et c'est le roman du poète qu'il fut : émouvant par la simplicité, par l'accent de l'expérience vécue, la justesse fraîche d'une image, le sens des forces naturelles : la plante, l'animal, le soleil. Sincérité modeste, confidence pudique et vibrante : ce roman, comme la poésie de l'auteur, relève d'un intimisme lyrique et paysan qui fait souvent songer à Francis Jammes. C'est l'histoire même du poète, que nous voyons déchiré entre la solitude misérable dans la grande ville, Paris, — et il retrouve, pour l'évoquer, quelques-uns des inoubliables accents du Rilke de *Cahiers* — et le mirage de la vie simple et rustique qui s'incarne en celui de la « Maison d'été ». Biographie, mais qui n'a pas d'autre contenu qu'un mythe : peut-on échapper à la faute que symbolise la Ville, peut-on retrouver le lieu de pureté? Lieu de pureté qui ne fait qu'un avec le souvenir de l'enfance (Gilles part pour retrouver celle qui a jadis veillé sur lui), et avec la nature. Mais, de la malédiction à la rédemption, est-il un chemin? Le destin de l'homme est tel qu'il ne peut retrouver la maison d'été. Gilles rencontre d'abord la tentation de la chair; et il revient vers la ville, ayant succombé à l'épreuve. Il y trouvera l'amour vrai, qui est celui de l'entente des cœurs, et qui regarde vers l'avenir : d'Agna, il aura un enfant. Ils retrouvent alors la maison d'été. Mais pour la perdre : la mort de celle qui lui a donné une âme, et qu'Agna, imprudemment, croit pouvoir remplacer, les rejette. Et les amants repartent. — Il ne nous est pas donné de retrouver l'innocence originelle — si ce n'est, justement, dans une quête incessante, toujours tournée vers l'avenir, et anticipant sur la mort.

Le livre que vient de publier Marcel Schneider, *Les Deux Miroirs* (5), n'a pas cette vertu de simplicité : il est secret, complexe, chargé et surchargé, peut-être, d'intentions, de significations dont beaucoup sont héritées. Mais il offre à la réflexion et au commentaire un objet plus riche. L'auteur a déjà publié plusieurs récits qui le classent au premier rang de ceux pour qui le roman est aujourd'hui un équivalent de la poésie : avec *La Première Ile*, voici sans doute son meilleur livre. *La Première Ile* avait la pureté et la plénitude du mythe, auquel toute matière proprement romanesque était sacrifiée. Ici, l'auteur a tenté une manifestation du mythe à travers la logique et la durée du roman : récit d'une éducation sentimentale, mémoires d'un homme de

(4) Debresse.
(5) Albin Michel.

quarante ans, interrogation d'une vie au fil de la vie. Mais il va sans dire que, de l'enfance et du passé immédiat, le narrateur ne retient que les épisodes de haute tension : et que la durée du livre n'est rien d'autre que leur juxtaposition. Voici les îles qui émergent du flot sans mémoire, et qu'interroge l'inquiétude de la maturité (« Ai-je, moi aussi, perdu ma vie? ») : le désaccord avec le frère, annonciateur du désaccord avec le monde, l'entente avec la sœur, qui donnera à la vie entière sa douleur de communion perdue, la figure de la grand-mère, où se composent toutes les forces tutélaires, les orages qui lui ont appris la terreur, les signes noirs qui l'ont averti de la mort et du mal. Voici l'éveil de la culpabilité, le tourment de cette vertu de méchanceté qui nourrira bientôt le ressentiment de l'homme contre lui-même, le premier émoi sensuel, dont un camarade de collège est le prétexte (et il faut beaucoup de talent à l'auteur pour que, dans la multitude des souvenirs analogues, la scène où se poursuivent les adolescents et où, à travers la porte d'un placard, l'amant entend les battements de cœur de l'aimé, n'accepte pas aussitôt de se perdre...). Puis, la vie rattrape la mémoire : et — après l'étrange histoire, d'un fantastique très hoffmanien, du prince infirme croisé dans les rues de Sienne qui compte sur la plus belle pièce de sa collection — un écorché — pour séduire ceux qu'il rencontre —, c'est le récit d'un amour manqué. Par la faute du héros? Mais non. Il ne s'agit pas d'une partie mal engagée, et qui pourrait être reprise, malchance ou lâcheté. L'auteur croit aux mythes, non aux événements, au Destin, non à la liberté. (« La vraie vie n'existe pas. Il n'existe pas de fausses vies non plus. Toutes gagnées, toutes perdues. Qui croit encore au hasard? ») Cet amour ne pouvait qu'échouer. Le héros abandonne Alice, qui ne l'aime pas, mais croit avoir retrouvé en lui le père qu'elle a chéri. Nous n'aimons que notre passé — l'instant d'une grâce perdue.

Ainsi est évoquée une poursuite qui ne rencontre jamais ce qu'elle veut saisir. Poursuite du bien qui ne se heurte jamais qu'au Mal : Satan, ici, est le héros. Que le Bien existe, pourtant, notre quête le garantit, et, aussi, la vieille légende. « Nous avons perdu avec le Paradis la justice et l'amour. Adam ne faisait qu'un avec le Seigneur. L'exil sur la terre l'a condamné à trois châtiments : la pensée, la solitude et le désespoir. » Mais s'agit-il seulement de dire la faute originelle et l'échec de la rédemption? Il semble que le livre accueille un sens plus secret, plus obscur, plus redoutable. « Quel miroir faut-il contempler, pour qu'apparaissent la vérité et la vie? Les deux miroirs posés

devant nous, Dieu et le Diable, le Bien et le Mal, le vice et la vertu, reflètent les mêmes énigmes, les même visions à la fois célestes et infernales. Peut-être n'en font-ils qu'un? » Identité du divin et du démoniaque qui condamne la poursuite de l'homme non seulement à l'échec, mais aussi au non-sens : les deux miroirs sont-ils, par antiphrase, l'allégorie du seul miroir, où passent d'indéchiffrables images? — On voit la gravité du livre. On en perçoit vite le talent : une démarche très gouvernée, une phrase sûre, quelque chose de rapide et d'aigu, une sorte d'émouvante froideur.

Sous le titre *Bal chez Alféoni* (6), qui est celui du conte qui ouvre le livre, Noël Devaulx a réuni quelques récits qui s'échelonnent entre 1945 et 1954. Nous retrouvons ici le très singulier, le prenant et, à mes yeux, l'admirable conteur que nous avaient révélé *L'auberge Parpillon* et *Le Pressoir mystique*. Conteur, c'est bien le mot. Les livres dont je viens de parler, s'ils s'élèvent sur le même terreau mythique, demeurent des romans, embrassant la vie humaine dans son ensemble temporel et la rattachant à l'histoire d'un individu. Noël Devaulx, lui, est conteur, nullement romancier. Chez lui, il ne s'agit jamais que de la même histoire; mais, à cette histoire unique, il ne peut accéder que par l'intermédiaire de fictions distinctes, apparemment closes sur soi, n'engageant pas la durée d'une vie — chacune d'elles étant l'histoire d'un instant, d'un événement isolé qui déchire la trame de l'existence. Et si chaque récit est conté à la première personne, le *je* est celui d'un simple spectateur, nullement engagé dans son identité et sa durée personnelles, puisque, précisément, il s'agit du récit d'une rupture avec cette identité et cette durée. — L'un des récits, *Bucrâne*, qui est peut-être une parodie de l'activité fabulatrice, nous fait assister à un conte qui semble inventé au moment même par trois personnages se relayant selon les règles d'un jeu rappelé à la moindre faute. L'un d'entre eux vient-il de se référer à sa personnalité, un censeur lui répond : « Je suis touché... de voir rétablir par ce biais les charmes du roman psychologique, mais je rappelle qu'ici chacun hérite de son prédécesseur une existence mythique qu'il ne peut sous aucun prétexte remettre en cause. Son propre métabolisme inspirera sans doute ses démarches, mais le génie du conte reste au dehors et triomphe de toutes les sollicitations. Ce génie n'est pas d'exprimer les tourments du grand écrivain, ni de communiquer le frémissement sacré aux douairières. C'est, plus modeste-

(6) Gallimard.

ment, le propos du potier qui se préoccupe avant tout d'argile et de façon... »

Libre de toute confidence et de toute volonté d'émouvoir, chaque conte prend aisément l'aspect d'un bibelot, d'un objet façonné avec un amour artisanal, non sans minutie et préciosité, non sans complaisance aussi. On est sensible à ce charme un peu poudreux qui a l'odeur des vieux livres, charme proprement littéraire : genre ancien, application désuète, attention à l'épithète, au tour de phrase. Nous voici rendu le plaisir (sinon la facilité) de lire, d'entendre conter. Cette réaction du lecteur est légitime, mais il apprend vite à s'en défier. Ruse de l'auteur, ou accord naturel de deux données distantes, elle donne à la révélation de son contraire son maximum d'intensité. Dans ce charme et cette innocence, un trouble, une angoisse se creuse : ce ton détaché, comme insouciant, joue sur un fond d'essentielle gravité. Et l'impersonnalité ne relève pas seulement de l'esthétique du conte : peut-être est-elle l'accent naturel de qui vit cette aventure de l'homme arraché à son ordre, et brusquement introduit dans un monde différent. *Au Jardin de mon père* nous parle d'un employé modèle, d'un citoyen exemplaire, partisan des règlements administratifs et de la cité fonctionnelle; un jour, poussant un vantail, il entre dans un jardin paradisiaque où son enfance le rejoint : il y vivra en amitié avec les bêtes et les plantes, en toute pureté avec la compagne qu'il rencontre — jusqu'au moment où, avec le bruit d'un klaxon, le monde réel détruira ce refuge où les images de la Genèse se mêlaient aux souvenirs du coffre à jouets. Tel est le ressort de chaque conte. Il suffit, au fond d'une impasse, de pousser la porte d'un jardin *(Bal chez Alfeoni)*, d'un coup d'œil entre des arbres *(l'Etrangère)*, du brocart d'une portière soulevée *(Pour un ballet)*, d'un détour de promenade *(le Voyage de noces)*, d'un regard par le trou d'une serrure *(Bucrâne)* — et nous passons de *l'autre côté*. — Chaque conte est l'histoire d'un instant de dépaysement.

L'*autre côté*, ici, se reconnaît toujours à une livrée particulière — celle d'un cérémonial suranné, fastueux et saugrenu, de rites minutieux, d'une parade qui hésite entre le jeu et la liturgie. Bal costumé à la chorégraphie savante sous les lustres d'un autre temps, équipages vieillots, camps du drap d'or, palais ducal où les jeunes seigneurs reçoivent une éducation subtile, auberge d'une petite cité soumise à une étrange inquisition... Décor qui prend, avec ses teintes fanées, l'aspect rassurant du bon vieux temps, et qui nous apaise de tout son luxe, de ses

grâces, souvent de son comique. Et pourtant il entoure — ou dissimule — les plus lourdes révélations. Envers de la vie ordinaire, il est à son tour l'envers d'un insolite menaçant. Si bien qu'à ce monde on n'accède que par un double franchissement : après avoir passé le seuil de la vie, il faut aussi passer à travers le décor comme le narrateur de *Pour un ballet* qui, familier de la réalité diurne du royaume, en surprend, grâce à un rideau soulevé, la réalité nocturne. Alors, « un froid mortel me prit ». C'est qu'il a vu, sous les masques, le visage qui leur donne l'aspect de la mort.

Pourquoi est-ce toujours à la mort que se réfère cette parade du fantastique, qui pouvait d'abord passer pour délivrance et compensation du trop quotidien? Pourquoi est-ce du cadavre d'Alféoni que partent les mouvements des danseurs? Pourquoi ce lien du cérémonial et de la mort, de la féerie et de la mort? Sans doute la vérité profonde de l'œuvre est-elle là, qui lui échappe peut-être. La mort intervient-elle comme rappel à la réalité, brisant l'envol d'une imagination prête à s'enivrer d'elle-même? La féerie est-elle une magie propitiatoire, destinée à désamorcer sa puissance? Ou bien, au contraire, est-elle hommage rendu à sa puissance, solennisation et fête de la mort? Notons en tout cas que, ne pouvant penser la mort qu'à travers un cérémonial, l'auteur s'avoue fidèle au plus vieil instinct de l'homme. Mais la mort est-elle bien la vérité? N'oublions pas *Au Jardin de mon père* et ce rêve d'innocence où la présence invisible s'éprouve comme « un regard sans défaut ». Mais ce qui est au-delà de la mort, justement, on ne peut que le rêver : la mort seule se laisse voir. La féerie d'*Au Jardin de mon père* s'oppose au fantastique funèbre des autres contes comme le songe à la vision. Ce n'est pas dire que la mort ouvre sur le néant, mais que l'instant de mort est le dernier instant du vivant, le seuil de notre cécité et de notre silence.

Gaétan Picon.

Le Chemin de l'étoile, par *Alexandre Arnoux;* in-16, 260 p., 585 fr. (Grasset. Edition originale dans la Coll. « Les Cahiers verts »). — Voulez-vous savoir comment le style et l'esprit de la Légende peuvent s'insérer dans l'univers contemporain? Lisez les sept nouvelles dont se compose ce recueil. Et si vous êtes surpris par ce qu'il y a de familier, voire de quotidien, dans ce langage très « Goncourt », songez qu'il le fallait pour qu'une valeur mythique se branchât sur notre réalité sans perte de courant. — S. P.

A tort ou à raison, par *Claude Roy*, 331 p., 650 fr. (Gallimard). — Il semble qu'avant d'écrire ce roman, Claude Roy se soit posé cette simple question : « Qu'est-ce qu'un bon roman? » Réponse : « Un livre qu'on lit vite et avec curiosité. » Il ne s'embarrasse donc point de questions de création romanesque,

mais nous promène, l'œil ouvert, dans un roman que l'histoire des années 1940-45 s'est chargé de faire. Ses personnages sont des jeunes gens qui prennent la vie comme elle vient, jouissent de hasards providentiels, acquièrent une conscience d'eux-mêmes et des choses de plus en plus ferme à mesure que l'expérience les mûrit. Et l'auteur en bon moraliste (peut-être un peu trop souvent, et un peu trop régulièrement à la fin de chaque paragraphe) rassemble en aphorismes ce qui mérite d'être isolé et sauvé de leurs aventures. La littérature, dit-il, c'est « une conversation avec des gens morts ou éloignés, qui permet de débrouiller sa confusion, de voir clair autour de soi, en soi, de s'y retrouver un peu dans les rencontres de la vie ».

Plus qu'à Stendhal, on pense aux romans picaresques du XVIIIe siècle, à Marivaux et à son *Paysan Parvenu*. Avec cette différence que le romantisme a tout de même passé par là et que Claude Roy n'aime pas seulement enquêter sur les mœurs mais se reposer parfois à l'ombre d'une émotion très fraîche et, cette fois en bon poète, inventer des mots.

Tout cela ne fait pas un roman construit, mais une chronique qui a la qualité de distraire et d'instruire le lecteur. Vive l'observation! vive l'intelligence! Tant pis pour l'Art, avec un grand A! Avant de réinventer le monde et de trancher sur sa valeur, ne vaut-il pas mieux voir d'abord de quoi il est fait? Merci à Claude Roy de nous avoir livré, au gré de ses humeurs et de ses convictions, des pages qu'on pourrait intituler « Clefs pour la France » ou « Clefs pour l'homme ». — GEORGES P.

La Madrague, par *Roger Ferlet;* 13,5×19 cm.; 216 p. (Jeheber). — L'histoire violente et passionnée d'une femme qui veut reconquérir, fût-ce par l'assassinat, le domaine dont elle a été dépossédée. Cette « scène de la vie de province » a pour cadre le Vivarais. Forme romanesque très classique, mais probe et sûre, sauf peut-être un peu trop d'apprêt dans les dialogues. — S. P.

Un morceau de roi, par *Marcel Mithois;* in-16, 168 p., 390 fr. (Julliard). — Un conte oriental. Mais on a vite fait de mettre un nom sur cette capitale d'Orient, et sur le roi qui s'y vautrait naguère. Autant dire que l'histoire tourne bientôt à l'ignoble. Si bien que notre sire... farouche, une fois dans sa vie, aura servi à quelque chose, en donnant à un conteur l'occasion d'apporter du neuf dans l'art du conte. Et ce conte-ci finit, comme il avait comencé, en conte, et en conte heureux. Les nouvelles de M. Marcel Mithois qu'on a lues dans le *Mercure* témoignaient d'un talent original et ferme, qu'on avait regretté de ne pas retrouver dans son premier roman, *Passez Muscade :* voici qui efface la déception. — S. P.

Le Pompiste et le chauffeur, par *Georges Bayle;* in-16, 224 p., 500 fr. (Gallimard). — Une des difficultés de l'art si difficile du nouvelliste, c'est qu'il faut savoir rejeter vivant dans le vivier le personnage dont on vient de faire usage. Mais la plupart des écrivains se retrouvent sans pouvoir devant les destinées qu'ils ont mise en route : ils ne s'en tirent qu'en assassinant leurs héros, — ce qui termine le problème, mais ne le résout pas. Comme eux, M. Georges Bayle massacre ses personnages avec une alacrité fort désinvolte. Mais cette facilité qu'il se donne, ou qu'il se croit obligé de prendre, ne doit pas masquer les qualités assez rares des cinq nouvelles ici réunies. Les plus vigoureuses d'entre elles ont trait à la vie des chauffeurs de camions routiers. Sans abus de technicité, elles témoignent d'une expérience, d'une connaissance du réel qui nous changent le plus heureusement du monde de la littérature des littérateurs. Bon ouvrage, franc et solide. — S. P.

A dire et à lire, par *Alphonse Allais*, introduction de Michel Laclos; in-16, 208 p., 450 fr. (Grasset). — Il est de bon ton, depuis quelques années, d'arpenter la profondeur pataphysique d'Alphonse Allais. Fort bien; mais un peu fatigant. Cette fois, en ouvrant ce recueil de saynètes, sketches et monologues, on se dispose avec simplicité à une lecture plaisamment idiote. Hé bien, plutôt que d'y aller voir, il valait mieux croire sur parole les *Cahiers de Pataphysique*, lesquels, eux, sont et demeurent excellents, quel que soit le prétexte. — S. P.

Histoires de Marie-Chantal *et de beaucoup d'autres*, par *Carmen Tessier;* 14×21 cm., 304 p., 650 fr. (Coll. « L'air du temps », Gallimard). — Affligeant; consternant. Heureusement il y a, vers la fin du livre, quelques pages de vers olorimes, épitaphes et autres jeux qui sont les armes secrètes du langage. — S. P.

L'Inconnu, par *Erico Verissimo*, traduit du brésilien par Armand Guibert, 245 p., 495 fr. (Plon, Coll. Feux Croisés). — Deux cents pages durant, un amnésique hanté par un mystérieux sentiment de culpabilité erre dans une ville, fait la connaissance d'un bossu et d'un « homme à l'œillet », tous deux sardoniques, assiste à une veillée funèbre, s'entend raconter les terribles drames nocturnes d'un hôpital affecté aux « premiers secours », entre dans une maison de rendez-vous, se saoûle dans une boîte de nuit, accompagne une prostituée chez elle. Dans les quarante dernières pages, nous apprenons que cet amnésique est un mari malheureux qu'une éducation trop sévère a rendu sexuellement instable. Eteignant en lui toute humanité, l'amour le transforme en une bête meurtrière : il a l'impression de tuer sa femme chaque fois qu'il la prend.

La première partie de cette œuvre est remarquable. Descente aux Enfers où le symbole se confond exactement avec la réalité, au point qu'on n'éprouve nullement le besoin d'une élucidation. Le vrai et ses résonances suffisent. On pense à certaines pages de l'*Ulysse* de Joyce, transportées dans un climat sud-américain. Mais que dire des dernières pages? Elles satisfont la curiosité, elles peignent puissamment l'homme comme un Centaure, mi-bête sans mémoire, mi-conscience scrupuleuse. Grâce à elles, l'ensemble de l'œuvre devient l'évocation curieuse d'un monde intérieur à la fois charnel et bigot. Mais privé de commentaire, ce monde était plus envoûtant et plus vaste. La psychanalyse le rapetisse. Ou si l'on veut, comme dans *Salammbô*, le portique est trop grand pour les proportions du temple. — GEORGES P.

Alain Fournier, par *Clément Borgal*, 124 p. (Editions Universitaires, Coll. Classiques du XXe siècle). — Ce petit livre a beaucoup de mérite : il « désenchante » le cas Fournier. C'est-à-dire que Clément Borgal se donne le droit d'analyser de a à z, avec le seul souci d'y voir clair, sans préjugés ni coups de sonde métaphysiques, la psychologie amoureuse de l'auteur du *Grand Meaulnes*. J'ai surtout admiré la manière dont il replaçait le jeune écrivain dans son temps et découvrait à cette occasion l'unité profonde de ce temps : de Gide à Claudel (ces faux adversaires), il s'agit de gens heureux en mal de bonheur et d'amoureux de la vie qui n'en jouissent que transposée. Borgal, en si bon chemin, aurait peut-être pu élargir encore son enquête sur le mythe de l'adolescence, multiplier les comparaisons et analogies. J'ai été personnellement frappé par la ressemblance de Fournier avec Proust, celui de Gilberte, non d'Albertine : tous deux idéalistes et obsédés de jouissances concrètes (le provincialisme de l'un et de l'autre, si éloigné de la maigreur gidienne), tous deux furieusement amoureux solitaires. — GEORGES P.

Romain Rolland par lui-même, images et textes présentés par *Jean-Bertrand Barrère*; 11,5×18 cm., illustré, 300 fr. (Coll. « Ecrivains de toujours », Editions du Seuil). — L'introduction de M. J.-B. Barrère, que connaissent bien les lecteurs du *Mercure*, est relativement courte, et volontairement discrète. Mais la finesse et la sûreté du présentateur se manifestent également dans le choix et le classement des textes. M. Barrère croit observer que R. Rolland est aujourd'hui beaucoup plus lu à l'étranger qu'en France; en fait, il est très lu en France aussi, mais par des lecteurs qui n'appartiennent ni à l'Université ni à la presse, ni au monde littéraire : ils font peu parler d'eux, mais ils sont nombreux et résolus. — S. P.

Druides, héros, centaures, *De Thulé à l'Asie des Steppes*, par *Maurice Bell*; 14×20 cm., illustré, cartonnage souple, 1.100 fr. (Coll. « D'un monde à l'autre », Plon). — La vulgarisation de l'archéologie est un genre littéraire. L'irruption des antiques légendes dans la réalité contemporaine, l'ingéniosité de la détection et de la déduction, la subtilité des méthodes, les cheminements de l'illumination (et souvent aussi ceux de l'erreur), autant de traits hautement excitants. Mais rien ne montre mieux que ce livre-ci — par contre-épreuve, hélas! — ce que l'exposition demande alors de talent et d'art. — S. P.

Le Secret des Hittites, par *C. W. Ceram*; 14×20 cm., 318 p., illustré, cartonnage souple, 1.200 fr. (Coll. « D'un monde à l'autre », Plon). — Non pas l'histoire des Hittites, mais plutôt celle de la découverte des Hittites : comment, en quelques dizaines d'années, on découvrit un empire totalement oublié et qui, durant plusieurs siècles du deuxième millénaire avant notre ère, contrebalança la puissance égyptienne et la puissance assyro-babylonienne. Le récit de cette dé-

couverte est celui d'une aventure assez passionnante, et chargée d'invraisemblances pourtant exactes. C'est ce qui fait la valeur d'un livre qui d'autre part ne tient pas toutes ses promesses, — en partie peut-être par la faute d'une traduction qui ne paraît pas être au point; du moins le traducteur n'est-il pas responsable d'une composition dont on aimerait qu'elle fût, en un pareil sujet, étourdissante de netteté. — S. P.

Pour une bibliothèque idéale, enquête présentée par *Raymond Queneau;* in-16, 320 p., 650 fr. (Gallimard). — Le petit jeu des cent livres qu'il faut avoir lus, ou qu'on doit posséder dans sa bibliothèque, Raymond Queneau est parvenu, sinon à le renouveler, du moins à le rénover. Il a interrogé 200 personnalités, de tempéraments et d'orientations très variés; et il publie 60 des réponses qu'il a reçues (dont quelques dérobades). Puis, en conclusion, il donne le « palmarès » obtenu en rapprochant toutes ces listes (et aussi en les affectant de coefficients un peu mystérieux). Certaines listes sont manifestement — et plaisamment — insincères, soit par conformisme (faire bon effet), soit par anticonformisme (étonner). La surprise est que le « palmarès » finit par différer sensiblement des listes traditionnelles ou conventionnelles, ce qui lui donne une signification. — S. P.

POÉSIE

POETES EN EGYPTE, par *Jean Moscatelli* (Le Caire, Editions de l'Atelier); **L'AME EN BOURGEON,** par *Cécile Sauvage* (Editions Steff); **SIGNES PARTICULIERS,** par *Roger Michael* (La Tour de Feu); **LA MARCHE FORCEE,** par *Liliane Wouters* (George Houyoux, Collection de la Tarasque). — Jean Moscatelli, qu'André Fontainas loua dans le « Mercvre de France » dès la publication de ses premiers vers, a raison d'écrire dans la préface de sa vivante anthologie parue au Caire sous le titre de *Poètes en Egypte :* « Parente pauvre et ignorée, la poésie égyptienne de langue française n'a pas encore connu l'accueil réservé à Paris à la poésie belge ou canadienne. Elle illustre cependant — à sa façon qui n'est pas négligeable — une culture devenue commune. Ses accents, quelquefois originaux, ne manqueraient pas de surprendre, si on les écoutait. »

Grâce à cet excellent florilège de plus de deux cents pages, nous pouvons dès à présent goûter cette poésie qui nous a maintes fois donné beaucoup mieux que des promesses et qui affirme avec ténacité le prestige de notre langue et de notre influence intellectuelle dans un des plus beaux pays du monde. Ce choix, dont l'importance ne saurait échapper à aucun véritable amateur de poèmes, comprend des œuvres d'un Italien : Agostino Sinadino, lyrique au subtil et captivant hermétisme; d'un Français : Henri Thuile, émouvant élégiaque justement apprécié par Francis Jammes; d'un Grec d'Alexandrie : Alec Scouffi, fidèle à la tradition parnassienne et grand admirateur des *Stances* de Jean Moréas;

d'un Libanais : René Tasso, parfait musicien du vers, mort tout jeune en 1920; d'une Alexandrine née de mère provençale : Jeanne Arcache à laquelle nous sommes redevables de fervents poèmes en prose aimés d'Edmond Jaloux; d'un Arménien : Arsène Vergath, collaborateur notoire des « Cahiers du Sud » et du « Journal des Poètes »; et d'un Maltais : Raoul Parme, artiste volontaire et savant, que Jean Moscatelli se plaît à situer dans la lignée de Pontus de Thyard, de Scève et de Mallarmé.

Enfin, parmi les Egyptiens authentiques, il faut mettre à part Ahmed Rassim dont le profond lyrisme est, d'après Elian J. Finbert, constitué par un « amalgame de la fine culture musulmane et de ce que l'Occident a de moins impur »; J. Ascar-Nahas qui a fait tenir dans son dernier recueil *Djénane* de précieuses confidences aussi tendres que sensuelles; Georges Henein, introducteur du surréalisme sur les bords du Nil; Edmond Jabès, ami de Max Jacob et de Paul Eluard, toujours épris de recherches nouvelles; Doria Shafik, vers-libriste « aux touches rapides mais sûres »; Mœnis Claude Taha-Hussein, marqué par le haut exemple de Jules Supervielle; Andrée Chedid, poétesse et romancière aux dons singulièrement originaux; Joyce Mansour, violente et cruelle inspirée, Colette Nevyne, chez laquelle la brièveté des haï-kaï va de pair avec une grâce très attirante, et Joseph Hanein, jeune et séduisant héritier du Verlaine des *Fêtes Galantes* et du Charles Cros des *Chansons Perpétuelles*.

●

Si la « petite cabrette endolorie des Basses-Alpes » est moins célèbre qu'Anna de Noailles ou Marie Noël, elle n'en garde pas moins un grand nombre d'amis qui n'oublieront jamais sa voix pure de ruisseau coulant à travers les prairies baignées de clair de lune. C'est dire combien la réédition de l'*Ame en Bourgeon*, que l'on nous offre aujourd'hui avec un chaleureux avertissement de Marie Dormoy est la bienvenue, alors que tous les livres de cette campagnarde au cœur à la fois plein de fougue et de pudeur sont depuis longtemps épuisés. Souhaitons que cette réédition lui apporte de nouveaux lecteurs et qu'ils soient pris autant que nous à ce charme unique d'une si rare fraîcheur et d'un caractère si profondément personnel en sa touchante simplicité.

L'*Ame en Bourgeon*, dernière des quatre parties de *Tandis que la Terre Tourne* et composée en 1908 et 1909, est le plus étonnant poème de la maternité que je connaisse, et on le consi-

dère généralement comme le chef-d'œuvre de Cécile Sauvage. S'il me semble impossible d'en détacher une pièce qui soit capable d'exprimer à fond les richesses de l'ensemble, ces vingt admirables alexandrins n'en montrent pas moins à quel point l'accent du poète qui les a rythmés unit magistralement l'ampleur d'une vibrante inspiration à un sentiment d'une gravité sans pareille :

O mon fils, je tiendrai ta tête dans ma main,
Je dirai : j'ai pétri ce petit monde humain;
Sous ce front dont la courbe est une aurore étroite
J'ai logé l'univers rajeuni qui miroite
Et qui lave d'azur les chagrins pluvieux.
Je dirai : j'ai donné cette flamme à ces yeux,
J'ai tiré du sourire ambigu de la lune,
Des reflets de la mer, du velours de la prune
Ces deux astres naïfs ouverts sur l'infini.
Je dirai : j'ai formé cette joue et ce nid
De la bouche où l'oiseau de la voix se démène;
C'est mon œuvre, ce monde avec sa face humaine.

O mon fils, je tiendrai ta tête dans ma main
Et, songeant que le jour monte, brille et s'éteint,
Je verrai sous tes chairs soyeuses et vermeilles
Couvertes d'un pétale à tromper les abeilles,
Je verrai s'enfoncer les orbites en creux,
L'ossature du nez offrir ses trous ombreux,
Les dents rire sur la mâchoire dévastée.

Et ta tête de mort, c'est moi qui l'ai sculptée.

Mais l'*Ame en Bourgeon* ne révèle qu'un des côtés de la poésie de Cécile Sauvage. Il en est d'autres dignes également d'être aimés et son deuxième recueil : le *Vallon*, publié en 1913, renferme des beautés peut-être encore plus sobres, plus discrètes et plus nuancées où le bonheur lui-même n'est que mélancolie et la nature une sorte de rêve harmonieux.

●

Signes Particuliers n'a pas dans l'œuvre de Roger Michael l'importance de *Grandeur Nature*, ce livre si vigoureusement humain auquel en janvier 1955 fut décerné, à juste titre, le prix Gérard de Nerval. Cette récente plaquette, moins ambitieuse et dédiée

« au chien Jimmy qui a plus d'oreille que les hommes », est d'une veine plus proche de celle de *Magie Verte*, parue il y a dix ans dans la « collection de la Bouteille à la Mer »; et l'on y trouve d'assez courtes pièces, ennemies de toute vaine éloquence, que l'on peut considérer tantôt comme des divertissements d'artiste aux saisissants raccourcis et tantôt comme d'ironiques ou d'amères constatations en rapport immédiat avec les inquiétudes et les soucis de la vie moderne au milieu des grandes villes.

Michael n'hésite pas d'y entrer en lutte contre les excès de l'intelligence, et il y prend ardemment parti pour la cause « de l'eau claire et du ciel pur », après nous y avoir tracé au pastel d'exquises études de fleurs et d'animaux comme, par exemple, ces *Libellules* :

Libellules sur les tiges
Comme des nœuds de couleur
Dans les cheveux des filles.

Libellules en bambou bleu
Balançant leur poids de merveilles
Aux sceptres des roseaux.

Libellules à l'école
Pendant la leçon du matin.

Demoiselles attentives
Aux yeux de myosotis
Dans une classe d'aurore
Sans maître et sans tableau noir.

Ces vers ont une transparente légèreté qui ne déçoit pas; mais le meilleur poème de *Signes Secrets* est, sans conteste, *Pouvoir des Mages* dont la puissance alliée à une tendre ferveur devant le mystère universel, rejoint les plus intenses réussites de l'auteur de *Chapeau de Fer*, de *Matins du Monde* et de *Passe Noire*. N'omettons pas enfin de noter que ce précieux cahier joliment édité par la « Tour de Feu » s'orne d'un substantiel avant-propos de René Arcos et d'une postface fort compréhensive et fort convaincante de Pierre Boujut, où il nous est opportunément rappelé que « le monde a besoin des poètes pour contrebalancer les forces destructives de la raison abandonnée à elle-même ».

●

En découvrant Liliane Wouters et en nous faisant part de cette magnifique découverte dans une préface de six pages où le plus vif enthousiasme s'allie à un sens critique particulièrement raffiné, Roger Bodart a, une fois encore, bien mérité de la poésie. C'est, en effet, un recueil tout à fait exceptionnel que celui de cette poétesse de vingt-cinq ans dont les premiers vers surprennent par leur ampleur autant que par leur densité d'accent.

Née à Ixelles, le 5 février 1930, Liliane Wouters est une Flamande qui semble, comme le fit notre cher et trop oublié Fagus, puiser le meilleur de son inspiration dans le Moyen Age, ce qui d'ailleurs ne l'empêche en aucune manière d'être l'une des plus vraies descendantes de Guillaume Apollinaire, ainsi que le prouve son très beau poème : la *Neuvième Croisade*, cadencé dans le même rythme que la *Chanson du Mal-Aimé* :

. . . .
Je n'irai plus à Saint-Jean-d'Acre
Mon cheval sera mort avant
C'était un vieux rossard de fiacre
il ne sait pas tenir le vent
et tourne le dos aux massacres

Alexandre de Macédoine
son pur sang n'était pas mauvais
Le maître et sa monture idoines
à leur destin Et moi je vais
sur un gros sac ballant d'avoine

Que sont les pompes et panaches
Sous ton pourpoint de contre-vair
avec ta mine de bardache
te voilà tout fourré de vers
et déjà promis aux bourraches

J'ai du courage pour dix mille
En vain s'est-il épanoui
Les Grecs sont morts avec Achille
Les Croisés avec Saint Louis
Ta belle force est inutile

Les Turcs sont un voisin plus sage
Jérusalem est au Talmud
Les champignons du nouvel âge

font bouillonner les mers du Sud
Paris se meurt après Carthage
. . . .

Ce fragment, pris au hasard dans une romance de vingt-huit strophes, ne laisse voir qu'à demi l'extrême acuité d'un talent au sujet duquel on n'a pas eu tort d'évoquer Jérôme Bosch et Breughel. Tout près de cette *Neuvième Croisade* aux émouvants et mystérieux prolongements, on doit aussi placer très haut *Mère Flandre* où réalisme et mysticisme se marient à merveille, *Pâque Russe* d'une étrange fantaisie, *Requiem Espagnol*, qui mêle en ses flammes sombres l'amour à la mort, et surtout l'*Enterrement du Bon Dieu*, pièce remarquable et promise à la plupart des anthologies, dont le ton familier ne jure pas avec l'inhabituelle grandeur et dont l'atmosphère en quelque sorte médiévale s'accorde parfaitement aux nombreux tourments de notre époque.

Philippe Chabaneix.

Omenatge à Marius André (Collection Messatges, Aubanel). — Saluons avec gratitude ce choix de poèmes si justement et heureusement présenté par Jean Camp et qui comble en partie une lacune. Comme le disait très justement le regretté Eugène Marsan, « Marius « André, élève de Mistral et son « collaborateur, a écrit des poèmes « qu'il faut ranger parmi les plus « beaux de Provence. Il a rimé en « Français d'oc avec autant de « tact que de science. Si bien que « Marius André a été poète en trois « langues : il ne savait pas seule« ment l'espagnol, il savait aussi « le catalan et même l'andalou. « Ses Cantares sont les seuls où « un poète de la classe lettrée ait pu « rivaliser avec ces guitaristes fleu« ris et passionnés qui maintien« nent au chant populaire d'Es« pagne sa beauté. C'est là un cas « littéraire étonnant qui fait pen« ser au miracle français de Moréas « et qui aurait bien plu à Méri« mée. »

Le choix fait par Estelle André ne concerne que les poèmes écrits en provençal. Une traduction juxta linéaire extrêmement précise et qui respecte le rythme, le mouvement et la musique de ces poèmes en rendent la lecture facile à ceux qui ne connaissent point le provençal littéraire fixé par le génie mistralien. Le lyrisme de Marius André exprime les caractères profonds de la race provençale et nous retrouvons dans ces chants sonores et purs, dans la diversité des mètres et la plénitude de la strophe la netteté linéaire héritée de la Grèce antique et de Rome.

Le palais de sable, par *Eugène Lapeyre* (Le rameau d'or, Lardanchet). — Depuis longtemps Eugène Lapeyre a su nous prouver, par l'édification lente et sûre, patiente et rigoureuse dans le choix, la composition et la connaissance de toutes les ressources expressives d'une technique exactement soumise aux gênes exquises de la prosodie classique, qu'il est un des poètes les plus doués de sa génération. Sa pensée et sa forme se sont à chaque recueil nouveau, affermies, dépouillées, épurées. *Le Palais de sable* est d'ores et déjà un des sommets de cette œuvre maintenant importante. Le talent d'Eugène Lapeyre est en pleine maturité. Poète de tradition classique, maître de son instrument, la soumission à la rigueur d'une discipline librement consentie lui procure une aisance et une liberté complète dans l'expression toujours plus précise et plus juste de sentiments fortement pensés. Les Palais de sable sont les constructions intellectuelles et scientifiques de l'homme qui n'ont de valeur que de recettes éminemment temporaires. Seule demeure immuable la vérité de la foi. En face d'un monde voué au désordre, à l'anarchie, à la ruine, le poète

par son adhésion totale aux promesses du Christ et au plan divin, y collabore directement, et c'est la prise de conscience de cette nécessité transcendante qu'il exprime au cours de ces pages, dans la forme la plus dépouillée, la plus simple et partant la plus intensément émouvante. Eugène Lapeyre emploie dans cette suite de poèmes harmonieusement et rigoureusement composés, des mètres courts où nous entendons comme l'écho des proses liturgiques de l'Eglise romaine et particulièrement une forme renouvelée des hymnes ambrosiennes.

Feuillets épars, par *Louis Blanc* (Edition Debresse). — Ce livre, sous ce titre si simple et qui est sans doute le premier publié de cet auteur, révèle un poète authentique, maître de son art et qui use d'une technique savante. Dans ces poèmes qui expriment les thèmes les plus généraux, les plus humains et par conséquent les plus susceptibles d'émouvoir, l'amour en sa plus noble acception qui est conjugal et paternel, la fuite du temps, le mystère du destin spirituel de l'homme participant à la création tout entière, Louis Blanc, par la pureté d'une langue essentiellement musicale, la sobriété du style, l'exacte mesure de l'expression du sentiment et de la pensée, s'affirme, selon l'heureuse définition du regretté Eugène Marsan, un poète symboliste d'inflexion classique. Il se rattache ainsi tout naturellement à la ligne qui va de Baudelaire à Valéry, par Verlaine, Mallarmé, Henri de Régnier. Il prolonge cette belle tradition et il n'est de meilleur répondant pour nous séduire et nous plaire longtemps.

La Cathédrale, par *Pierre Hébert* (Editions Marsyas). — On ne peut que louer l'ambition du Poète qui par le seul sortilège des mots longuement choisis et placés dans un ordre particulier selon les nécessités du rythme, des timbres, a voulu transposer dans cette large composition poétique et qui le demeure essentiellement en toutes ses parties, la réalité plastique, l'esprit, la signification ésotérique et celle universelle d'un témoignage de foi dans les vérités révélées du christianisme, de la Cathédrale. Et certes Pierre Hébert y a réussi mais au prix de quel effort que l'on ne fait d'ailleurs que supposer ou soupçonner, car l'aisance du poète dans le maniement d'une forme souple et parfaitement adaptée à l'expression d'une pensée toujours nettement définie, qui passe de l'alexandrin le plus régulier, abstraction faite de la rime que le poète proscrit systématiquement, sans doute pour éviter dans un poème si longuement développé la monotonie du retour périodique du même son qui suspend la continuité du discours, et ainsi alléger le plus possible l'articulation des vers, au verset qui ne doit rien du reste au verset claudelien, mais qui simplement élargit la cadence du chant jusqu'à la mélopée plagale, toutes ces combinaisons rythmiques, ces modulations monodiques, paraissent s'accomplir le plus naturellement du monde et commandées uniquement par les nécessités intérieures du poème. Et c'est bien là ce qui fait la grandeur et la nouveauté d'une pareille tentative à laquelle Pierre Hébert réussit à intéresser son lecteur et à le tenir en haleine pendant toute la durée d'un développement poétique exactement mesuré aux nécessités de la pensée et du sentiment et dans lequel notre poète parvient à nous découvrir, alors que tout paraissait être dit sur les cathédrales, de nouvelles perspectives et des aspects particuliers.

Orphée et les Robots, par *Dominique Combette* (Librairie Raymann et Cie). — Ce nouveau livre du poète des « Signaux vers Altaïr », des « Berceuses pour la belle au bois dormant » dont nous avons rendu compte en leur temps, nous apporte une nouvelle raison de nous enchanter à de subtiles musiques verbales qui, aux choses les plus rebutantes de ce monde mécanisé à l'extrême, savent rendre une signification humaine, et contre un matérialisme effréné dont le poète se sert comme d'un tremplin, exaltent dans la pureté du chant apollinien, la primauté irréductible de l'esprit. C'est ainsi que partant du réalisme le plus quotidien, le poète, avec les mots les plus ordinaires, les plus usés, restitue à tout objet qu'il prend pour motif premier, sa noblesse essentielle. Dominique Combette dans des vers vigoureux fustige tout excès. Sa fantaisie ravissante de poète ailé, sa tendresse profondément humaine, sa mélancolie tempérée d'ironie colorent en nuances exquises la grâce de ces poèmes dont l'armature formelle reste rigoureusement construite.

Aux frontières de ce monde, par *Jean Loisy* (Points et contrepoints). — Jean Loisy apparaît comme un des poètes les plus doués de sa génération. En pleine possession d'une technique de tradition purement classique, il a depuis long-

temps atteint la pleine maîtrise de son art. Dans ce nouveau recueil Jean Loisy, frustré, par la mort, d'un grand amour, fait revivre dans ses chants graves et nobles aux résonances lointaines et par le seul prestige de l'incantation verbale celle qui fut l'admirable compagne de ses jours heureux et qui demeure présente encore à chaque instant de sa vie, dans les saisons perpétuellement renouvelées, parmi les paysages familiers qui furent le décor de leur existance unie. Nulle révolte, nul cri, nulle plainte. Par la foi dans les promesses du Christ qui ne saurait mentir, le poète, par la seule méditation de son amour, retrouve aux frontières du monde par la seule force d'une pensée religieuse sans cesse approfondie, la réalité même de l'objet aimé dont ne le sépare même plus « ce peu profond ruisseau calomnié, la mort », selon le vers admirable de Mallarmé. Eurydice répond à l'appel d'Orphée mais celui-ci n'a plus à se retourner pour la reconnaître et la voir puisqu'elle remplit ses chants de sa personne vivante.

Ainsi, à travers les images des jours les plus ordinaires, de la vie la plus quotidienne, se développe une pensée noble où la passion par la constance de la foi et de l'espérance parvient à la sublime sérénité de la contemplation pure.

Jean Loisy fait dans quelques pièces qui sont parmi les plus riches de signification mystique où la poésie rejoint vraiment la prière, un usage heureux des vers de quatorze ou treize pieds, mesure dont Moréas et André Fontainas se sont également servis avec un incomparable bonheur. Le rythme élargi dont l'alexandrin demeure cependant l'armature solide, prolonge le chant en échos mystérieux qui se propagent en effet dans notre propre songe jusqu'aux frontières du monde visible.

Messages de Toulouse, par *Anne Quatremère de Quincy* (sans nom d'éditeur). — Cette mince plaquette d'Anne Quatremère de Quincy contient deux poèmes : Soir à Toulouse et Le Mur des Augustins. Dans le premier le poète traduit dans une curieuse évocation la beauté singulière de cette ville de brique rose aux multiples tourelles et clochetons que l'éclairage moderne au néon non seulement ne défigure pas mais auréole d'une vie de rêve où le poète trouve par le seul prestige d'images colorées, vivantes, la matière d'une curieuse synthèse poétique où le passé et le présent se lient en une succession d'accords harmonieux dont la plénitude enchante l'oreille et l'esprit. Le Mur des Augustins, « époux de l'ombre, amant de la lumière » où roucoulent les pigeons, est mieux que décrit, suggéré en quelques vers larges et purs et où nous voyons tout à coup l'ombre inerte entraînée au ciel incandescent par l'envol des pigeons, symbole évident de la vocation spirituelle d'une âme qui, discrètement, confie à ce chant savamment modulé son aspiration irrésistible vers la divine lumière.

En marge du silence, par *Marc Leibovici* (Editorial Arauzadi, Pampelune). — Nous avons rendu compte ici même du précédent livre de Marc Leibovici, *Mûrie dans la pierre*, et signalé à nos lecteurs les qualités éminentes que nous trouvions à ce poète dont l'inspiration noble et si profondément humaine se traduit avec discrétion et mesure en vers d'une facture régulière et savante malgré certains prosaïsmes dus à peut-être un manque de sévérité envers soi-même à quoi nous sommes tous enclins. Ce nouveau recueil marque à ce point de vue un très grand progrès. Marc Leibovici par un travail constant et courageux est parvenu à dominer ses faiblesses et à se rendre maître d'une technique difficile. Cette rigueur dans la forme donne à ses poèmes et assure à sa pensée un rayonnement plus ardent par la fermeté des contours qui en condensent la force expressive. En marge du silence, de ce silence, de ce vide où vous plonge tout à coup la mort d'un être cher, le poète chante sa plainte et confie sa douleur. Il le fait avec une tendresse qui est d'autant plus émouvante qu'elle proscrit les cris, les désordres, et contraint la violence d'une révolte instinctive que seules la grâce et la prière ont le pouvoir sinon d'adoucir, du moins de calmer. Mais par son chant si pur, si vivace, où tout ce qui est créé se transcende dans la pure éternité promise à la création rédimée par la passion d'un dieu, il prolonge ainsi la vie de ceux qui ne sont plus, par l'espérance et l'amour.

Cette poésie jaillie d'un cœur blessé qui courageusement accepte son destin lié à celui de toute la création et où s'allument, à la fin du livre, des visions d'apocalypse, nous émeut sans faillir. — JEAN POURTAL DE LADEVÈZE.

CINÉMA

ORDET. — *Ordet*, de Carl Dreyer. Carl Dreyer, un grand cinéaste, comme on dit. Certainement l'un des plus singuliers et des plus sincères. L'un des trois ou quatre qui soient assurés d'un avenir, mettons l'un des quatre ou cinq. Il fait un film de loin en loin. Chacun d'entre eux compte. Celui-ci comme les autres. C'est donc ce qu'il faut fixer d'abord. Il n'y aurait aucun sens à dire qu'*Ordet* est un film démodé, parce qu'il est lent, ou parce qu'il se déroule principalement entre quatre murs, les mêmes, je crois bien, pendant une solide moitié du temps de projection. Ou parce qu'il est en noir et blanc sur petit écran, ou parce qu'il est implacablement consacré à un aspect étriqué du folklore théologique. C'est même le contraire qui se produira. Les modes s'effacent les unes les autres : le cinémascope, par exemple, sera supplanté par le totalvision ou quelque autre piège à spectateurs, mais Dreyer durera. C'est un fait. Cela dit, trois traits d'*Ordet* — un film sur des « fous de Dieu », comme Nino Frank l'a parfaitement défini dans l'*Express* — forcent l'attention, et contribuent à réévaluer l'auteur. Le premier est la permanence d'une obsession. Chaplin a plusieurs registres ou thèmes, et la même observation peut être faite, si l'on y regarde de près, de Stroheim ou de Buñuel. Dreyer, non. *Ordet* renvoie à tous ses autres films. C'est le même remâchement de l'inquiétude chrétienne à couleur protestante. Quelquefois, il se tourne vers la démonologie, quelquefois vers le miracle, quelquefois vers l'inquisition. Mais les mêmes remâchements, emmêlements, déchiffrements, les mêmes signes de la même inquiétude, une inquiétude un peu inquiétante, qu'on veuille bien excuser le critique de ne pas s'étendre sur ce point : la pudeur et le respect l'exigent. La pièce originale — œuvre danoise aussi, et celle d'un pasteur — n'a presque pas d'importance, en ce sens qu'elle est matière première parfaitement appropriée à Dreyer, et parfaitement digérée. Le personnage central, le fou de Dieu par excellence, se prend pour le Christ. L'ironie serait d'autant plus inconvenante qu'une sincérité venue des profondeurs impose ce personnage, comme elle impose ce qui ressemble tout de même bien à de la morticulture. Ce personnage va et vient, avec sa voix pointue, monotone et feutrée, avec son chandelier et son espèce de badine d'Ancien Testament. C'est une personne déplacée, et, si l'on n'écoute pas attentivement cette histoire, un peu

le Peau-Rouge de *Hellzapopin*. Pourtant, ce personnage est le ressort dramatique central, et le révélateur des intentions d'un auteur, intentions de ce film-ci, intentions, dans tous les sens du mot, d'un réalisateur qui fait périodiquement savoir son vœu de tourner enfin une vie du Christ.

Le second point touche à l'obsédante présence des murs. Parler de théâtre filmé à ce sujet serait demeurer bien en-deçà, bien ridiculement en-deçà de l'explication véritable. L'explication esthétique, telle que Dreyer la donne lui-même dans les notes que publie le dernier numéro de *Sight and Sound*, est naturellement meilleure. Avec un minimum de décor, dont on ne sort que pour quelques vues symboliques de carriole, de route et de ciel, du type *Charrette fantôme*, le récit progresse entre ses murs, sans arrière-plan, devant ces murs, avec des jeux de visages patients, minutieux, obstinés, que ces murs mettent en valeur. Il faut toutefois aller encore au delà de l'esthétique. Ces murs signifient, je crois, que Dreyer s'abrite, s'enferme, afin de mieux remâcher encore son obsession unique. Il y a une nécessité des murs chez Dreyer comme une nécessité du terrain vague chez Buñuel. Les murs, les terrains vagues, voilà probablement ce qui les explique le mieux, en dernière analyse, et fonde l'éthique de l'un comme l'anarchie de l'autre. Peut-être Dreyer se comprend-il mieux si l'on se dit qu'il ne tournera jamais sa vie du Christ parce que le plein air de la Judée dérangerait les idées qu'il nourrit sur une réalité historique dont les caractères demeureront en discussion dans les siècles des siècles, amen.

En troisième lieu, il est honnêtement difficile de ne pas éprouver une impression d'étirement et d'affaissement, quand on compare ce film aux précédents films du même. Il en faut parler avec prudence, la prudence que le respect commande. Quand j'étais un plus jeune galopin, l'un de mes patrons était Alfred Spitzer, le rédacteur en chef de *Sporting*. Je l'aimais bien parce qu'il était passionné. Mais il avait la passion prudente, et usait à longueur de colonnes d'une assez savoureuse figure de rhétorique : « Je ne dirai pas que... » Eh bien, je ne dirai pas qu'*Ordet* est un film qui ne communique sans doute son obsession qu'à un nombre restreint de spectateurs, ni qu'il paraît bien plus long qu'il n'est, à bien d'autres. Car je n'en sais rien, après tout, rien de toute certitude. Mais je ne peux pas dire non plus que j'aime beaucoup *Ordet*.

LA PORTE DANS LE MUR. — Sous ce titre, un Américain, Glenn Alvey, a réalisé un film inspiré d'une nouvelle de H. G.

Wells et patronné par un organisme culturel : le comité expérimental du *British Film Institute*, et par une firme commerciale : *Associated British-Pathé*. Si j'en parle sans l'avoir vu, c'est avec l'excuse qu'il mérite d'être signalé à tous les amoureux du cinéma, même occasionnels, et c'est grâce à l'excellent article que lui a consacré Derek Prouse dans le dernier numéro de *Sight and Sound*, déjà signalé. On n'en a rien dit quand on a dit que c'est un film expérimental. Voici bien quelques années déjà que les films expérimentaux se ressemblent et se répètent. Ce sont des œufs de cane. Un œuf de cane, bien que plus rare qu'un œuf de poule, ressemble à un autre œuf de cane. Or Glenn Alvey a fait mieux qu'un film expérimental : il a fait une expérience : probante, apparemment, attachante s'il en fut, et peut-être d'une portée capitale pour l'avenir du cinéma. Car il impose la réalité de l'écran variable. Naturellement, nous connaissons de longue date déjà le triple écran d'Abel Gance : ses mérites sont indiscutables. Ce n'est les diminuer en rien que de dire qu'ils s'apparentent à l'accordéon rigide. Nous savons aussi qu'Abel Gance a rêvé bien au delà de cette invention, et qu'il prépare de nouvelles machines infernales. Claude Autant-Lara, de son côté, a fait un film en écran variable, *Construire un feu*, autrefois. Mais les copies ont été détruites et le procédé est propriété de la *Fox*. Voilà pourquoi un jeune Américain de Londres ouvre une ère. Une ère?

Ma foi, sans doute, je ne dis pas sans aucun doute. La réponse suprême est, comme toujours, commerciale en dernière analyse. Mais la nouveauté est si captivante, si décisive, qu'elle devrait à la longue entraîner, de force, l'adhésion des fabriquants, au moins pour une part assez substantielle de leurs produits. En fait, Alvey a trouvé le moyen — peu importe comment, je ne veux pas la mort du lecteur — de modifier la forme des images à volonté, c'est-à-dire selon les nécessités du récit, dramatiques ou d'atmosphère. Il ne s'agit pas à proprement parler « d'écran » variable, bien entendu : c'est seulement là l'expression consacrée déjà. Mais d'une image tantôt horizontale, tantôt verticale, tantôt agrandie et tantôt réduite. A l'analyse, il y a deux découvertes, ou principes de libération : une petite (c'est par comparaison), qui est l'image verticale, souhaitée par Clair, Poudavkine, de Sica, et comme exigée par la moitié de la tradition picturale universelle; une grande : l'adéquation exacte, en principe, de la forme même de l'image au récit. Ainsi, cette découverte serait-elle universellement appliquée, toute la rhétorique des « cadrages », capitale aujourd'hui encore, et qui se complique bien trop souvent de la

nécessité de remplir arbitrairement les écrans du type « cinémascope », — cette rhétorique serait caduque. Je ne dis pas que l'universalisation de la découverte est pour demain, ni même qu'elle aura lieu. Je ne dis pas non plus qu'elle est désirable. Les hypothèses de cette sorte doivent s'accompagner d'une patience imperturbable, naturellement. Mais une telle hypothèse permet de mesurer l'importance de la découverte. Essentiellement, le procédé d'Alvey, selon Derek Prouse, introduit dans le cinéma la continuité psychologique de la notion d'espace. Le même observateur fait une remarque captivante : c'est qu'à voir *Une porte dans le mur*, on n'éprouve pas le sentiment d'être le cobaye d'une démonstration, mais celui d'une narration visuelle enfin mise au point, libérée. Se libérer d'une contrainte peut être une bonne comme une mauvaise chose, naturellement, et les contraintes ont elles-mêmes leurs heureux usages. Tout ce qu'on peut ajouter, c'est que la parole est aux créateurs; aussi, que les cinéastes sont peut-être pour la première fois devant leur banc d'essai véritable. Enfin, autant que les auteurs, les films eux-mêmes — leurs sujets, voire leurs « genres » — fixeront des modes d'emploi, disons pompeusement une rhétorique nouvelle. Voilà, en tout cas, une porte, en vérité, dans le mur du cinéma : le titre du film méritant d'être entendu littéralement et symboliquement. C'est un film de trente minutes, réalisé en dix jours. Il est aussi en couleur *(technicolor)* et en *vistavision* (ce procédé élimine le flou de l'image).

LE FOND DES CHOSES. — Il y a des croisements féconds. En même temps que le *Panorama du film noir américain* de MM. Borde et Chaumeton auquel il a été consacré, le mois dernier, quelques notes un peu marginales, je lisais *Good behaviour* de Harold Nicolson. C'est un autre panorama : celui des modes de comportement qui ont régi une douzaine de types de civilisation, des origines à nos jours. Le livre des deux jeunes Français contemple, autrement dit, un moment du nihilisme, et celui du sexagénaire anglais la vie en société. Je ne m'occupe pas de critique littéraire, et il serait hors de saison d'accabler sous une comparaison excessive des cinéphiles dont le premier livre est honnête et dru. Oublions donc les auteurs pour ne plus nous attacher qu'à leurs sujets. Une façon assez efficace de donner une idée du sujet de sir Harold consiste peut-être à retenir ce qu'il dit de la société chinoise : le code des manières, observe-t-il, a dégénéré en étiquette, et l'étiquette s'est fossilisée en cérémonial. C'est regrettable, et mieux vaut que les hommes retrouvent la vitalité et le naturel en prenant contact avec le fond des choses.

Mais qu'est-ce que le fond des choses? Le fond des choses, dans le « film noir américain », c'est le comment et le pourquoi de : « Bang! Bang! Vous êtes mort ».

Or je ne crois pas qu'il en faille sourire. Le cinéma sérieux est presque toujours nihiliste, et le plus universellement célébré des cinéastes est aujourd'hui Buñuel, dont tous les héros vivent dans un *no man's land*. Le cinéma pourrait donc être bien autre chose qu'un « septième art ». Je veux dire le lieu où se fermente dans un insondable secret la cinquième Internationale, celle des anarchistes. Il se pourrait encore que cette cinquième internationale prolongeât l'action de la quatrième, plus ou moins défunte, autant que je le sache, et dont ce serait alors la dernière, la suprême victoire. Enfin, vous remarquerez que les seuls films à défendre, illustrer et orner la société sont ceux produits par l'Union des Républiques Socialistes Soviétiques. Il a donc coulé de l'eau sous les ponts depuis les anarchistes de la belle époque, quelque panorama qu'on choisisse de regarder. Le cinéma n'y est pas pour rien, ni naturellement l'Amérique non plus.

Toutefois, renonçons à cette réflexion trop vaste, et revenons à ce que le cinéma américain nomme le fond des choses. Bien des confusions s'établissent, souvent excusables. Quand le fond des choses c'est *Le vieil homme et la mer* ou *A l'est d'Eden* (roman dont le cinéma n'a retenu que l'épilogue), c'est bien et même merveilleux. Merveilleux sont la présence de l'homme dans la nature, et ce sentiment des premiers temps auquel Hollywood présente encore assez souvent un miroir lisse. Louable est l'esprit de protestation contre le racisme, le pharisaïsme, la corruption, l'exploitation de l'homme par l'homme, qui met à nu le fond des choses dans une société mauvaise. Mais redoutable est la tentation de louer, au nom du fond des choses, un film comme *Blackboard jungle* où, sous prétexte de naturalisme, l'hystérie de jeunes gangsters est peinte avec une espèce de complaisance, avec un improbable dénouement éducatif au bout. Ou même les simplifications, dramatiquement intelligentes, du film de Nicholas Ray, *Rebel without a cause*. Encore n'ai-je mentionné que des exemples relativement honorables. Je crois bien que je n'ai pas beaucoup de sympathie pour tous ces rebelles sans cause, ni pour certaines victimes d'une société assurément mauvaise. Je suis sûr qu'il ne suffit pas, malgré la fascination des images, de montrer la stupidité dans son éloquente ampleur pour faire le meilleur cinéma. Si les *comic strips* et la *série noire* annoncent une ère nouvelle, alors, reprenons nos billes, retournons aux pre-

miers temps, aux vraies relations entre vraies personnes, à la mer, aux oiseaux, aux gens gentils d'un ancien temps, aux îles Baladar de Jacques Prévert. Le fond des choses, ce peut être *Le vieil homme et la mer*, mais ce peut être aussi le génial prophète de Saint-Céré.

Jean Queval.

Secondes pensées sur Ordet. — Trois secondes pensées sur *Ordet*. Premièrement, la presse annonce que Dreyer va vraiment tourner sa *Vie du Christ* en Israël, cette fois. On peut être sceptique envers cette nouvelle. On peut aussi y voir une raison de ne pas se faire prophète. Donc, attendre sagement le film où Dreyer ne s'enfermera pas entre des murs, si ce film se fait, et puis regarder. — Deuxièmement, il vaut bien de préciser que le style d'*Ordet* est à l'autre extrémité du style de *Jeanne d'Arc*, à l'intérieur de la même obsession, qui est de faire passer le mysticisme sur les visages. Dans *Jeanne d'Arc*, ce sont les gros plans qui tissent le sujet; dans *Ordet*, ce sont les plans d'ensemble. Dans le premier cas, une extase individuelle sur un fond d'époque; dans le second, une confrontation théologique. — Troisièmement, je vois que bien des gens estimables, qui n'ont pas fonction ni souci de faire l'opinion, mais chez lesquels les bons films voyagent en profondeur, longtemps après assez souvent, ont été touchés par les problèmes de ces fous de Dieu, et les débattent en eux-mêmes. Ces faits ajoutent indéniablement à la « situation » du film.

Tueurs de dames. — Qui n'aimerait bien Alexander Mackendrick? Il est espiègle et bon élève. Ses films ont probablement plus fait que ceux d'aucun autre pour honorer le cinéma de son pays, si l'on fait l'addition depuis, disons, les cinq dernières années. Bien sûr, celui-ci est encore un bon film, comme vont les films. Il a été réalisé d'après le scénario de cet Américain anglicisé, William Rose, auquel on doit le savoureux récit de *Geneviève*. C'est encore un savoureux récit, bien sûr. Cinq cambrioleurs se réfugient chez une vieille dame, doivent la faire disparaître pour qu'elle ne puisse pas témoigner contre eux, jouent qui l'occira à la courte paille, aucun d'eux ne s'y résolvant; puis ils s'exterminent les uns les autres, laissant une fortune à la vieille dame, que la police refuse de croire, croyant qu'elle radote quand elle veut rapporter tout ce bien mal acquis, dont la voici l'héritière. C'est une bonne idée étayée de bonnes idées annexes. Bien sûr, bien sûr. Pourtant voilà aussi une déception. Déception quant à Mackendrick. Déception, amère, de penser qu'on nous présente là le meilleur film anglais récent, paraît-il, hormis le *Richard III* d'Olivier (et *Another sky*, sans doute, mais c'est un cas étranger à toutes les institutions).

Une vieille dame et des gags. — Commençons par le meilleur. C'est l'idée. C'est aussi l'interprétation de la vieille dame, Katie Johnson, qui avait abandonné la scène depuis vingt ans, sauf erreur, et qui impose à l'écran le personnage d'une gâteuse lucide et d'une innocence imperturbable, avec un manteau d'un autre temps, à col de fourrure rapée, avec un galurin ceinturé de roses artificielles. Enfin, quelques-uns des gags sont d'une drôlerie explosive.

Un sujet desséché, un style absent. — Mais une idée ne fait pas un sujet. Tout est ici sacrifié à la mécanique du gag. Comment faire tomber cinq méchants garçons dans cinq oubliettes successives? C'était le problème. Il est brillamment résolu. Mais c'est un problème posé par une idée. De la pure mécanique. Un sujet qui ne passe que par les gags n'est pas un sujet. Il n'y a que la vieille dame à laquelle s'attacher. Ce n'est pas assez de dire que c'est voulu, que tout tend à la mettre en valeur, tout étant dans ce contrepoint. Pas assez parce que c'est encore une réponse mécanique. A vrai dire, ces cinq méchants garçons ne sont que cinq silhouettes artificielles données en pâture à la caméra, et parmi elles, celle de Cecil Parker, et celle, s'il vous plaît, d'Alec Guinness. Oui. Oui, mais... Le peu d'intérêt qu'on porte à ces cinq personnages explique que presque tout le monde, si j'en crois une dizaine d'articles, en anglais ou en français, se soit ennuyé. Les

uns ici, les autres ailleurs : mais presque tout le monde. Les gags sont imposés par les auteurs aux personnages, bien plus que par les personnages eux-mêmes. (Comparez au solo de trompette joué inopinément par une jeune femme, dans *Geneviève.*) Ils ne sont pas révélateurs des caractères : mais des intentions du cinéaste. La vieille dame elle-même... Son charme tient à l'interprète, et aux voleurs qui lui servent de repoussoir. Mais lui donner trois perroquets, un mari mort en mer, des amies plus gâteuses qu'elle, c'est faire trop bonne mesure, s'en remettre à l'addition des effets, effets artificiels, effets délibérés. C'est lui ôter aussi le droit d'être une vraie personne. Après cela, tant de dextérité pour accumuler cinq morts en peu de temps aboutit à faire un film qui semble long avec un film assez rondement conduit. Même les incidents de rue — le cheval qui mange les pommes du marchand de quatre-saisons, etc. — ont l'air calculés, calqués. Il n'y a pas d'air. Une idée, oui. Un thème, si l'on y tient. Sans doute une petite contribution à la rhétorique du gag. Mais tout est propulsé par les seules vertus de la force des choses. C'est s'en remettre à une modeste idée du destin. Au mieux, c'est plus brillant qu'inspiré. Terriblement fâcheuse aussi est l'apparente incapacité de Mackendrick à donner un style, une ligne visuelle soutenue à son film. C'est d'abord peu compréhensible, à qui se souvient de *L'Homme au complet blanc :* chaque image y était d'une implacable utilité. Etait-ce grâce au travail d'un autre opérateur? Je crois Mackendrick trop averti pour que l'explication suffise : l'explication d'un film dont les cadrages sont indifférents neuf fois sur dix et échouent à donner la texture au texte.

Encore la couleur pour le présent. — Peut-être a-t-il été trahi par la couleur? C'est la première fois qu'il en use, et, circonstance sans doute aggravante, c'est au service d'un film contemporain (la petite distance que le conte introduit quelquefois vis-à-vis de l'époque étant ici négligeable). Nous voici ramenés à ce qu'il a été dit l'autre mois au sujet de l'emploi de la couleur dans le film de Sir Carol Reed, *L'Enfant et la Licorne* (dont le charme des bons moments croît, dans la perspective du souvenir, peut-être parce que nous subissons tant d'ouvrages insensibles). C'est reposer le problème de la couleur pour le temps présent. Ici, au niveau de la vie quotidienne, elle me paraît à la fois inutile et nuisible. Inutile, n'ajoutant rien : tout au plus peut-on souhaiter qu'elle se fasse oublier. Nuisible : elle impose vraisemblablement des cadrages qui ne sont pas ceux exigés par la narration même, ou des correctifs; des entraves variées. En revanche, elle donne une sorte de relief au fantastique : par exemple lorsqu'un gangster en balance un autre, à la tombée dans la nuit, dans le wagon d'un train de marchandises, quinze mètres plus bas. A la réflexion, il se pourrait que la ligne de partage ne fût pas entre le passé et le présent; mais entre ce qui est, narrativement, à niveau, et ce qui impose une distance. C'est-à-dire que la couleur conviendrait au néon citadin, aux signaux dans la nuit, aux appareils à sous, en somme aux points lumineux qui jalonnent l'ère de l'électricité et donnent un décor à des sentiments à travers lesquels nous cessons de nous ressembler. Elle siérait aussi aux films qui peignent le passé et par là s'établissent de plein droit, de plain-pied dans une distance envers notre ennui quotidien. Certainement, il faudrait réserver la possibilité d'une utilisation narrative efficace de la couleur, projetée soudainement, et en situation, dans un film en noir et blanc. Il faudrait accroître aussi la possibilité, mal explorée jusqu'ici, d'introduire une simple tache de couleur dans du noir ou blanc. Il faudrait naturellement que le temps des gens qui commandent — et l'argent des autres, dont ils usent — ne soient pas consacrés tout entiers à des paris commerciaux qui honorent inégalement le consommateur éventuel. Or tout le monde sait bien que dans cette perspective la couleur est un piège à consommateurs, comme le cinémascope et les autres généreuses innovations plus ou moins récentes.

Marguerite de la nuit. — Si l'on appelle un roman de deux sous un roman sur lequel passe le mythe de Faust, mais consacré à de pauvres êtres infra-sociaux, minables et émouvants, qui sont quelquefois vêtus d'un faste illusoire, qui ont quelquefois des tics et des rabâchements et qui ne comprennent pas bien ce qui leur arrive, alors le roman de Pierre Mac Orlan nommé *Marguerite de la nuit,* qui est un beau roman, est un roman de deux sous. On peut se demander ce qu'il gagne à être porté du trottoir à la boîte de nuit, porté à l'étage supérieur? On peut aussi se demander ce que gagne le mystère à être

porté dans une lumière nécessairement suspecte. Je ne crois pas que Marguerite Piédelin, dite de la Nuit, et son souteneur et ses autres rencontres gagnent à ces démonstrations. C'est dommage, dans la perspective où se situe ce film ambitieux. Il clarifie les signes géométriques et hagards de la tradition expressionniste allemande, celle de *Caligari*. Il ne s'inscrit pas non plus dans la perspective du bouleversement surréaliste tenté par l'effet de reprise à zéro, de choc et provocation. Il est plus proche des films de la jeunesse du réalisateur, plus proche du temps où il était décorateur de films. Je suis de ceux qui ne voient pas grand sens à dire que cette esthétique du décor stylisé n'est plus à la mode. Les modes vont et viennent. Si le sujet appelle pareille esthétique, esthétique où les couleurs jouent avec les symboles, où le décor stylisé figure le fantastique social, où les maquettes sont le paysage, soit. Ce pourrait être un chef-d'œuvre. L'entreprise, à ce niveau pictural formel et glacé, est honorable, vigoureusement cohérente, ambitieuse, avec des réussites et des points forts. Mais le mystère en pleine lumière, ou presque, le mystère du mythe de Faust dans la perspective de l'athée, efface la réalité sensible de gens qui n'en demandent pas tant, qui sont émouvants, à la mesure de la pitié qu'inspire leur incompréhension inévitable. Ce n'est pas une affaire de croire ou non à ceci ou cela, dans l'ordre métaphysique. Simplement une affaire pour le spectateur de croire ou non à l'histoire. Franchement, je ne trouve pas beaucoup de vie ni d'amour dans cette histoire-ci, celle de l'écran. Mais des exploits concertés, une interprétation intellectuelle, du second degré, de l'ennui aussi, hélas! Avec encore, certes, des mérites, comme on dit. De mise en scène en premier lieu. D'interprétation, aussi, dans le détail. Mérite enfin de fidélité aux articulations métaphysiques du récit, mais pourtant dans une tonalité telle que c'est d'autre chose qu'il s'agit, finalement. Regrets temporels.

En Italie. — En Italie, les bons films sont aujourd'hui rarissimes. Le mois prochain, il sera rendu compte de *Senso* : c'est une œuvre. Or elle est de Visconti, lequel est tenu, à l'intérieur de la production, pour une espèce de pestiféré. De Sica a interrompu le tournage *du Toit* pour interpréter encore un rôle dans encore une production commerciale. La production elle-même, un mois sur deux, il souffle dessus un vent de Bérésina, si j'en crois ce qu'on peut lire, par exemple dans *Films and Filming* ou dans l'*Express*, ou ce dont m'entretiennent les rapports de mes espions privés. A ajouter foi au correspondant de *Variety* à Rome, l'Etat met en vente les studios de Cinecitta. Il est visible aussi que les uns attendent le salut de la protection législative, par détaxation ou au contraire en ré-imposant au spectateur un supplément au prix de sa place; visible, que les autres, fort nombreux, s'en remettent en attendant à l'aide américaine, notamment sous les espèces classiques d'avances sur distribution. Le capital du cinéma italien proprement dit étant fait de confiance envers les antiques recettes du film en costumes (films parfois amusants, exprès ou non, dans leur désinvolture plus ou moins picaresque), et fait aussi des jeunes dames glorifiées par les journaux, la Lollobrigida, la Loren et une autre et demie. Mais que voyons-nous, qui vaille? Il y a eu les somptueux documentaires en cinémascope de Vittorio de Seta (ne pas confondre avec de Sica). Le *Bidon* de Fellini est un mauvais film. Il sera dit pourquoi le mois prochain. Le sympathique hebdomadaire de Guido Aristarco, *Cinema nuovo*, prolonge le combat du néo-réalisme. Mais il n'y a plus de films néo-réalistes, à deux ou trois exceptions près, étirées sur beaucoup de mois de la production. Du reste, n'ont-elles pas franchi les Alpes?

En Grande-Bretagne. — En Grande-Bretagne, relative stabilité financière, volonté expansionniste affirmée à nouveau par l'*Organisation Rank;* des films qui sont faits, véritablement, au lieu qu'en France et en Italie la désinvolture des techniciens est rarement effet de l'art. Soit. Mais qu'avons-nous vu, récemment, qui force l'attention? On attend, il est vrai, deux honnêtes ouvrages para-documentaires : l'*Opération Tirpitz* et les *Briseurs de barrage;* plus deux films d'après Orwell; plus le *Richard III* d'Olivier, unanimement certifié chef-d'œuvre. Il faudra voir. Mais si le métier n'est pas en cause, le talent parait, à de rares et notables exceptions près, se réfugier dans les marges expérimentales : dans les courts métrages financés par le *British Film Institute* et réalisés plus ou moins dans l'*aura* de l'excellent périodique *Sight and Sound*. David Lean et Carol Reed travaillent pour Hollywood; le plus doué des jeunes pro-

fessionnels, Michael Anderson, vient de s'y fixer, comme y sont établis les comédiens anglais connus, lesquels représentent un nom sur deux ou trois, fréquemment, sur les affiches des films américains. Le plus grave étant l'incapacité chronique du cinéma anglais à s'évader des conventions fixées au niveau de ce qu'il y a de sclérosé dans les classes moyennes. L'école documentaire, enfin, qui fut fertile il y a vingt-cinq ans, se répète, s'anémie et s'enlise.

En France. — En France, des mois s'écoulent sans un film qui échappe aux mornes normes de consommation. La seule œuvre récente est de René Clair! La seule tentative créatrice originale est celle d'Agnès Varda (la *Pointe courte*, déjà signalée). Il ne reste à mentionner que l'admirable court métrage d'Alain Resnais sur les camps de concentration, *Nuit et brouillard*, et naturellement *Le monde du silence* du Cdt Cousteau. Peut-être trouverait-on encore un ou deux essais, en cherchant. Mais l'ensemble de ce qu'on nomme la production française est fait avec de la niaiserie où se glisse quelque saveur accidentelle, de l'exhibitionnisme commercial et de la nullité prétentieuse, sans parler de la médiocrité, laborieuse ou sénile. Nul doute qu'il subsiste une demi-douzaine de réalisateurs de talent assez souvent sur la brèche. Mais, où est la verve créatrice? Où est la fraîcheur de l'inspiration? Avons-nous un seul scénariste qui ait imposé une vision originale, ces temps-ci? Nous n'en avons pas un. Ainsi assistons-nous à la déchéance du cinéma européen, brillant il y a peu d'années (et Bardem, que Franco fit arrêter!). Ce n'est qu'un temps mort, sans doute. Pour le moment, il y a de modestes réserves de talent, en marge de la production italienne, anglaise et française, comme il y a des réserves pour les Peaux-Rouges, en Amérique.

Allemagne, U. R. S. S. — D'Allemagne viennent quelques films qui prennent du relief au regard d'une production que chacun s'accorde à proclamer désolante. Mais ce ne sont encore pour la plupart que des films terriblement moyens qui ne doivent d'être regardés avec intérêt qu'à la morose, monotone ambivalence de leurs conclusions sur la responsabilité historique. Un seul d'entre eux, le *Dernier pont*, de Kautner, est digne de prendre place dans le souvenir du cinéphile. En vérité, il y a régression au regard des films plus anciens de Wolfgang Staudte, lequel ne semble plus lui-même s'égaler à ses ouvrages de 1945-1950. Kautner lui-même, le voici partant pour l'Amérique, sous contrat *Columbia*. — Il ne m'a malheureusement pas été possible de suivre la récente semaine du film soviétique. Il faudra rattraper ce retard. En attendant, voici l'opinion moyenne. Elle est en somme en trois points. Relative libération vis-à-vis des anciens tabous; belles images; mais encore bien de l'ennui.

Ecrire pour le cinéma. — La remarque faite plus haut sur l'absence de scénaristes dans le cinéma français est trop abrupte pour ne pas susciter sa mise en place. Ce n'est pas à dire qu'il faille condamner le principe des adaptations, bien sûr! La bonne adaptation transmue. Il y faut de bons ouvriers. Il y en a quelques-uns. Mais il demeure qu'un art purement parasitaire serait un art indigent. Il faut encore au cinéma des auteurs qui, n'étant pas écrivains, écrivent directement en images des histoires de leur cru, par exemple ce merveilleux moraliste et poète du dimanche qu'est Jacques Tati. Et des auteurs pour donner des sujets à des metteurs en scène. C'est ce qui manque le plus. Je ne dis pas qu'il n'y en a pas. Seulement qu'on ne les recherche pas. Ceux dont les noms réapparaissent le plus souvent aux génériques ne font simplement pas le poids, en invention, en imagination, en originalité, en personnalité dramatique. Quel producteur s'est dit qu'il serait utile d'avoir un entretien direct avec, par exemple, Jacques Perret, Marcel Aymé, André Dhôtel, Raymond Queneau, Pierre Mac Orlan, Claude Roy, pour citer quelques noms qui viennent sans mal à l'esprit de qui a lu quelques histoires écrites par des vivants?

MUSIQUE

RÉFLEXIONS A PROPOS DU DEUXIÈME CENTENAIRE DE MOZART. — On a commémoré solennellement à la Sorbonne, à l'église Saint-Eustache, dans tous les concerts et à l'Opéra, le deuxième centenaire de la naissance de Mozart. En tous lieux, les programmes symphoniques et lyriques célèbrent largement sa gloire, et, dira-t-on, c'est justice. Il y a, en effet, quelque chose de touchant jusque dans les excès de ce zèle. Il n'est pas blasphématoire de parler d'excès : j'en fais la réflexion parce que j'ai vu que l'on exhumait pour les présenter au grand public des ouvrages qui furent de merveilleux essais d'un enfant, tout plein de promesse, cela est certain, mais qu'il vaudrait mieux toutefois ne point donner pour les égaux des chefs-d'œuvre authentiques dus au maître de Salzbourg. Un peu de sens critique n'aurait pas nui en la circonstance; mais il est vain de se montrer surpris que le bon sens ne soit pas la chose du monde la mieux partagée. Nous le savons depuis longtemps.

Il y a dans le destin de Mozart quelque chose d'étrange : ce génie qui a légué à l'humanité des trésors spirituels sans prix a connu l'injustice et la souffrance et n'a jamais joui près de ses contemporains de l'estime (je ne parle même pas de la gloire) qui était due à ses mérites. On lui a préféré ses rivaux dont — par une ironie supérieure — nous ne connaissons plus de leurs œuvres que ce que Mozart lui-même en a cité, à peine dix mesures dans le finale de *Don Juan*. Il a vécu dans l'isolement et l'abandon, n'a pas mangé chaque jour à sa faim, et, sentant venir la mort, n'a pu achever le *Requiem* dont il voulait faire son chef-d'œuvre. La plume s'est arrêtée à la huitième mesure du *Lacrymosa*. Georges de Saint-Foix, constatant qu'on retrouve à la fin, au *Dona eis requiem*, les degrés descendants qui correspondent exactement à ceux de la grande montée chromatique du début, en conclut (comme le musicologue allemand Hermann Abert) que Mozart a laissé à son élève Süssmayer l'esquisse du morceau. Heureusement : il s'est trouvé des critiques pour attribuer à Süssmayer les beautés dont resplendit ce *Requiem*. D'autres les ont contestées parce que, sans doute, Mozart se réservait de développer la fugue de l'*Osanna* du *Sanctus*, qui tourne court, en effet, mais dont le thème porte bien nettement la marque de son génie. On a disséqué, morceau par morceau, mesure par mesure cette partition. Il semblerait raisonnable de s'en tenir à

ce sujet au jugement de Haydn, contemporain, maître et ami de Mozart, qui voyait dans le *Requiem* « un des principaux titres de Mozart à l'immortalité ».

Mais cet immortel génie, quand vint l'heure de la mort, le 5 décembre 1791 à Vienne, était au plus profond de la détresse. M. J.-G. Prod'homme a tracé de ce dénuement un tableau d'une lamentable tristesse. Mozart n'était pas comme Beethoven, plus tard, une célébrité viennoise. On allait « voir » la *Flûte enchantée* au théâtre *an der Wien*, mais on savait tout juste que l'auteur du livret était l'acteur qui jouait le rôle de Papageno, et l'on se souciait fort peu du compositeur dont les autres ouvrages étaient oubliés. Ils n'ont commencé de conquérir le public que vingt ans plus tard. « Ce qui venait de disparaître le 5 décembre, en cette froide et longue nuit d'hiver, n'était qu'un pauvre petit musicien jouissant à peine d'une renommée locale. » En fait, son riche ami van Swieten, conseilla à sa veuve, après lui avoir adressé quelques condoléances, « de ne pas faire de frais et de commander le convoi des pauvres ». Il fut fort exactement entendu.

Le 6 décembre, à trois heures de l'après-midi, cinq personnes seulement suivirent le convoi. Une tempête de neige les dispersa avant le cimetière. Et les deux employés des pompes funèbres furent seuls au bord de la fosse commune où l'on descendit le cercueil de sapin contenant la dépouille du plus grand musicien si parfaitement abandonné et méconnu. Pas même la plus humble des croix n'a marqué la place où ses restes ont, provisoirement, reposé, avant leur dispersion.

Eh bien, il me semble apercevoir entre cette fin tragique du compositeur et l'extraordinaire rayonnement de son œuvre, dédaignée des contemporains, puis, peu à peu sortant de l'oubli pour s'élever jusqu'au zénith de la renommée, un merveilleux accord : la musique de Mozart, de toutes celles dont est fait le trésor de l'art sonore, est la plus immatérielle, celle dont le secret demeure le moins explicable : ni l'analyse la plus attentive, ni les gloses les plus savantes ne nous diront jamais pourquoi, dans les *Nozze* sur les mots *tra queste piante ascose* la ligne mélodique de l'air de Suzanne s'infléchit, et tombant d'une quarte, sur les deux dernières syllabes, — pourquoi dans *Don Giovanni*, dans l'air de Zerline, *batti, batti,* une courte modulation (dans les deux mesures qui suivent les mots *notte e di vogliam passar)* — éclaire soudain les profondeurs de l'âme féminine. A la vérité on peut disserter tant que l'on voudra sur cette musique, elle échappe dès que l'on veut en découvrir le ressort essentiel. Plus qu'aucune autre elle doit sa prodigieuse réussite, ce que l'on pourrait nommer sa

valeur humaine universelle, à ce que la technique du compositeur a été si parfaitement asservie à l'expression de la pensée. Elle serait la plus « intellectuelle » ou si l'on veut la plus « spirituelle » des musiques, si pourtant elle n'était aussi la plus expressive des sentiments et des passions, si elle n'était si accessible, si simple et pour tout dire si près de chacun de nous. Mozart a parlé le langage musical de son temps, et ce langage s'apparente étroitement à celui de ses contemporains, Haydn, Jean-Chrétien Bach, par exemple ou encore Cimarosa. Et pourtant d'où vient que chez les autres ce langage si voisin du sien porte des signes de vieillissement dont le sien reste préservé? Comment s'est-il, sans se guinder, élevé si fort au-dessus de tous les autres, et sut-il dominer son siècle si bien que les années ont passé sur ses ouvrages sans leur ôter ni leur fraîcheur ni leur solidité? Il y a dans sa musique des hardiesses qui stupéfièrent les premiers auditeurs — comme dans le *Quatuor en ut mineur*, K. 546, dont Beethoven copia la fugue pour l'avoir sous la main comme modèle; et n'est-il pas prodigieux qu'en une courte existence terminée avant même la trente-sixième année, un homme qui mena une vie errante, promené tout enfant et exhibé comme un phénomène par un père avide de tirer profit de son petit prodige, puis traité en domestique par le prince-évêque de Salzbourg, exploité par tous, ne disposant pour travailler que des rares et courts loisirs laissés par les leçons et les besognes, ait produit six cent quarante ouvrages dont une centaine de grands chefs-d'œuvre?

Et c'est cela qui, en vérité, demeure un prodige et place Mozart au rang suprême.

René Dumesnil.

Berlioz, par *Henry Barraud* (Edit. Costard, 288 p., 480 fr.). — Dans la collection où D.-E. Inghelbrecht publia naguère un *Debussy*, Henry Barraud nous donne aujourd'hui un *Berlioz*. Il ne prétend certes pas refaire l'ouvrage exhaustif d'Adolphe Boschot; mais il reste toujours quelque chose à dire quand il s'agit d'un artiste comme Berlioz, un génie si puissamment original. Henry Barraud est d'ailleurs lui-même trop musicien pour n'avoir pas, en lisant les partitions de Berlioz, fait d'utiles remarques. Et précisément, p. 153, à propos de la « chanson gothique » du roi de Thulé dans la *Damnation*, je trouve ces quelques lignes si pertinentes qui m'enchantent : « L'harmonisation de cette ligne (Barraud vient de montrer l'étrangeté de cette mélodie, avec son début sur une quarte augmentée, un triton) lui a posé un difficile problème, et les censeurs ne se sont pas fait faute d'assurer qu'il n'avait pas su trouver les bonnes basses. Personne cependant n'en a proposé de plus valables. Et il faut en conclure que Berlioz a fait ce qu'il a voulu faire. » A-t-on assez critiqué Berlioz, en effet d'être ce qu'il est, et non point un autre, plus correct, peut-être, mais assurément moins original? Le curieux c'est que ces reproches vinrent d'abord des vieilles « perruques », des retardataires obstinés, et que ce furent plus tard, des musiciens d'avant-garde qui les firent... Et il me plaît aussi que Barraud, p. 235, qualifie de « crime monstrueux » la coupure du duo de Didon et Enée

(scène VII, par laquelle s'achève le quatrième acte des *Troyens*). Il y a là en effet une soixantaine de mesures *allegro agitato* qui sont peut-être les plus dramatiques que Berlioz ait écrites. On sait gré à Henry Barraud d'avoir répondu à l'interrogation de Théophile Gautier, pour conclure ce *Berlioz :* il fut « un grand caractère et un grand génie ».

Lettres de W. A. Mozart, traduction par *Henri de Curzon* (2 vol. de 340 p. chacun, Plon). — En cette année du bi-centenaire de Mozart, la réimpression de sa correspondance, admirablement traduite par le regretté Henri de Curzon, s'impose. Epuisée depuis longtemps, elle était vivement souhaitée par tous ceux qui s'intéressent au maître de Salzbourg et qui veulent trouver toute la pensée du musicien sur ses contemporains. Souvent brutal en ses jugements, Mozart, fort souvent ne manque point d'égratigner les Français. Ceux-ci, depuis longtemps, le lui ont pardonné, pour l'amour de la musique. Mais que doit penser l'ombre du maître, si les échos des manifestations françaises arrivent jusqu'au séjour des ombres heureuses? Aurait-il jamais pu croire aussi qu'Aix disputerait à Salzbourg d'être une Mecque mozartienne...

LETTRES GERMANIQUES

KARL KRAUS (1874-1935) ET LE VERBE. — On ne peut qu'éprouver une amère mélancolie à constater qu'un écrivain comme Karl Kraus est ignoré du grand public, alors que s'il était un romancier les éditeurs se disputeraient ses œuvres, et quoique dans tous les pays d'Europe une élite voie en lui un des plus grands serviteurs du Verbe, il est pratiquement un inconnu, malgré les efforts de la Karl Kraus Gesellschaft et ceux de la Maison Kösel, à Munich, qui veut éditer l'ensemble de ses œuvres.

Il naquit en 1874, non loin du champ de bataille de Sadowa, à Jicin, où son père, Israélite, s'était établi papetier; sur ses parents nous trouvons des renseignements précis dans un article d'*Etudes Germaniques* (N° 17, janvier-mars 1950, pp. 43-53) emprunté par Maximilien Rubel à une thèse que préparait Germaine Goblot et que la mort interrompit. Trois ans plus tard, en 1877, Jakob Kraus transportait son commerce à Vienne, où son fils Karl, avant-dernier de neuf enfants, devait passer la plus grande partie de sa vie; il y fit ses études de Droit, puis de Lettres, s'essaya au théâtre, se fit connaître comme conférencier, puis passa au journalisme et devint le critique le plus impitoyable de son époque. En 1899 il fonda la célèbre revue *Die Fackel* (Le Flambeau), à laquelle collaborèrent notamment P. Altenberg, Liliencron, Wedekind, Strindberg, Wilhelm Liebknecht; il y lança de jeunes talents, qui devaient être les pionniers de l'expressionnisme : Else Lasker-Schüler, Trakl, Werfel, Albert Ehrenstein et Kokoschka; à partir de 1909 il décida de rédiger seul la magni-

fique revue polémique et s'identifia si bien avec cette œuvre magistrale, qui a rempli trente-cinq années de sa vie, qu'il devint « Der Fackelkraus »,

Blanc grand prêtre de la vérité,
Voix de cristal, dans laquelle réside le souffle glacé de Dieu,
Mage courroucé au manteau de flamme,
sous lequel la cuirasse bleue du guerrier
fait entendre son cliquetis.

(Georg Trakl.)

De cet extraordinaire ensemble, qui est la satire de toute une époque, de toute une société, de tout un monde, Kraus a extrait la substance de nombreux volumes comme *Sittlichkeit und Kriminalität* (1907), *Weltgericht* (2 vol., 1919), *Untergang der Welt durch schwarze Magie* (1922), *Literatur und Lüge* (1929), auxquels il faut encore ajouter des recueils d'aphorismes caustiques : *Sprüche und Widersprüche* (1909), *Die chinesiche Mauer* (1910), *Nachts* (1919) ; le lecteur curieux en trouvera un choix traduit par Germaine Goblot dans le numéro de septembre 1947 de la revue *la Nef.*

En même temps il se révélait poète et poète désireux comme Stefan George de régénérer la poésie, de la revigorer en donnant « aux mots de la tribu » moins « un sens plus pur » qu'une âme. On peut parler d'une esthétique de K. Kraus, et Gustave Kars en a donné un aperçu pénétrant dans *Etudes Germaniques* (N° 32 : oct.-déc. 1953, pp. 252-261).

On devine que la guerre de 1914-1918, née d'un drame autrichien, bouleversa Kraus, qui passa tous ses étés, de 1915 à 1917, à composer un grand drame pacifiste : *Les derniers jours de l'humanité*, le remania en 1919 et le publia en 1922 dans la maison du *Flambeau* ; une deuxième édition, qui tenait compte des modifications indiquées par lui-même dans sa revue entre 1922 et 1930, parut au Pegasus-Verlag, Gregor Müller, à Zürich (1945, 768 p.). Ce drame aux dimensions supra-terrestres, dont la représentation emplirait une dizaine de soirées, Kraus le concevait pour un « théâtre de Mars » ; des spectateurs humains ne seraient pas en état de le supporter, bien qu'ils aient vécu et souffert ces années de sang, où « des figures d'opérette jouaient la tragédie de l'humanité », bien qu'ils voient défiler au cours de ces 750 pages denses les types représentatifs de Vienne, crieurs de journaux et reporters, officiers et intellectuels, mendiants et prostituées, garçons de café et juifs polonais, ou encore les principaux personnages de la haute société viennoise, dédaigneusement rassemblés sous la

dénomination collective de « marionnettes ». Ces derniers sont des pantins qui jouent à la guerre et qui en meurent ou font mourir les autres; le point de vue duquel il faut les observer n'est pas celui de Sirius, mais de Mars (voir p. 759); le mot de la fin, si nous pouvons employer ce terme pour donner le sens profond de l'œuvre, c'est la voix de Dieu qui d'en haut le lance aux humains : « Je n'ai pas voulu cela. »

Sans avoir été représenté, sans avoir été même lu à fond, ce drame de l'humanité en mal de suicide exerça une action profonde, au point que des savants français, des professeurs de l'Université de Paris proposèrent Karl Kraus pour le prix Nobel de littérature en 1926, 1927 et 1928. On ne les suivit pas et la revue d'art tchèque *Pritomnost* s'en indigna dans son N° du 13 décembre 1928, où elle réclamait le prix Nobel « pour ceux qui le méritent »; elle soulignait l'importance exceptionnelle des *Derniers jours de l'humanité* et celle de l'œuvre de Kraus qui, écrivait-elle, « représente un grand acte de courage et unit à l'importance des idées la puissance de la création verbale ».

C'est en effet la valeur du Verbe chez Kraus que soulignent ses exégètes actuels, Werner Kraft dans *Merkur*. V. 2 1951 et dans *Neue Schweizer Rundschau* (mai 1954, p. 55) ou Heinrich Fischer, chargé d'éditer au Kösel-Verlag ses œuvres complètes. Le premier volume paru fut *Die dritte Walpurgisnacht* (1952, 311 p., rel. 19,80 DM); écrite en 1933, l'œuvre dut rester inédite, car elle stigmatisait Hitler. Le deuxième fut *Die Sprache* (1954, 448 p., rel. 25 DM), recueil d'articles parus dans *Die Fackel* entre 1903 et 1932. On pourrait estimer qu'il n'y a aucun lien entre ces deux livres et pourtant, lorsque nous lisons dans la dernière satire de l'écrivain que le Dictateur « domine tout, sauf le langage », nous sommes amenés à penser que pour Kraus la langue allemande était l'objet d'un culte, que ce culte était devenu une mystique et que pour lui tout dans le monde se ramenait à une question de beau langage. Nous sommes pareillement étonnés quand nous découvrons que dès 1912, dans un essai sur « Nestroy et la postérité », il déclarait : si deux fois deux font quatre cela provient du fait que Gœthe a écrit « Meeresstille », un poème que tout Allemand comprend, mais qu'aucun n'a encore pleinement saisi. Kraus nous explique lui-même sa foi quand il nous dit que « le mot et l'essence constituent l'unique combinaison qu'il ait jamais recherchée dans un monde où règne l'utilitarisme ». Il y a identité entre la pensée et le mot, la valeur et le mot, l'action et le mot et dans le monde où tout s'écroule il n'y a qu'un salut : le Verbe.

Karl Kraus écrivit un jour : « Parce que je prends la pensée au mot elle vient ». C'est bien cela : il pense par mots et on pourrait le rapprocher de notre Alain, qui proclamait que le langage a toujours raison; il veut au moyen du mot heureux capter une pensée claire et juste. « Dis-moi comment tu parles et je te dirai qui tu es », telle aurait pu être la formule de l'écrivain autrichien, qui, on le voit, est assez proche du génie français pour que la France s'intéresse à lui.

J.-F. Angelloz.

R. M. Rilke. Sämtliche Werke Band 1 (Insel-Verlag, 1955, 879 p., rel. toile, 30 DM). — Quelle richesse dans le premier volume de l'édition nouvelle des œuvres complètes de Rilke que nous avions annoncée dans le *Mercure* du 1er novembre! Il contient presque toute la production poétique que Rilke lui-même avait sélectionnée pour la première édition complète, publiée aussitôt après sa mort, c'est-à-dire les tomes I à III et cela fait un livre maniable, impeccablement présenté, qui sera pour les fervents du poète un compagnon d'élection. Complète, cette édition est en même temps exacte, la plus exacte de toutes, car le responsable, le professeur Zinn a pris la peine de collationner tous les textes sur les manuscrits eux-mêmes. Enfin elle présente l'immense avantage de fournir la date de presque tous les poèmes et, pour les œuvres les plus importantes, par exemple pour le *Livre d'heures*, la date de chacune des poésies ou « prières » qui les composent; pour un poète dont l'évolution a une telle importance, ce répertoire chronologique est inappréciable; il permettra de rectifier ou préciser plus d'une étude antérieure. Il est presque superflu d'ajouter que deux « Index » importants facilitent la recherche des textes.

On se demandera ce qui reste pour les deux autres volumes de poésies annoncées. Ici intervient E. Zinn, qui veut présenter les œuvres selon leur état d'achèvement et donc selon la valeur que Rilke lui-même leur attribuait; nous y reviendrons lorsque paraîtra le deuxième tome.

Die Kunst der Interpretation, par *Emil Staiger* (Atlantis-Verlag, Zürich, 1955, 273 p., rel. 14 fr.). — Ceux qui s'attendent à lire un livre entier sur l'art de l'interprétation seront un peu déçus, car, seule, la première étude envisage cette question, qui revêt à notre époque une importance exceptionnelle. Mais ils seront dédommagés par les suivantes, dans lesquelles Staiger, qui est un des meilleurs spécialistes de l'interprétation, commente tour à tour Mörike ou Klopstock, Lessing ou Wieland, Gœthe ou Schiller, Schelling ou C. F. Meyer. Qu'il s'agisse de montrer l'importance de Klopstock dans la renaissance du lyrisme allemand ou le travail d'un poète comme Meyer, nous avons là des remarques fines et profondes, d'autant plus révélatrices que l'auteur n'envisage pas toujours des poèmes ou des textes de première valeur, ce qui ne simplifiait pas sa tâche. Le lecteur sera particulièrement heureux de retrouver dans ce livre la controverse qui fit en son temps beaucoup de bruit entre Staiger et Heidegger sur le dernier vers du poème de Mörike, *Auf eine Lampe : Was aber schön ist, selig scheint es in ihm selbst.*

Hölderlins Friedensfeier, par *Beda Allemann* (Günther Neske à Pfullingen, Württemberg, 1955, 111 p., rel. 8,50 DM). — Lorsque parut l'hymne inédit de Hölderlin « La fête de la paix », nous avons analysé pour les lecteurs du *Mercure* les commentaires qu'avaient donnés Beissner, Kerényi et Allemann. Nous nous réjouissons que ce dernier réunisse, dans un volume facilement accessible, le texte du poème, son interprétation, un commentaire et maints renseignements d'ordre philologique. Et il nous annonce une nouvelle qui enchantera tous les admirateurs de Hölderlin : son livre n'est que le premier d'une série d'études destinées à élucider les dernières œuvres du poète et à permettre enfin l'élaboration d'un ouvrage d'ensemble sur lui. Il y a là une

méthode scientifique, qui permettra de passer de l'analyse à la synthèse et d'avancer à coup sûr.

Vorträge und Aufsätze, par *Martin Heidegger* (Neske, Pfullingen, Württemberg, 1954, 284 p., rel. 16,80 DM). — Tout comme le livre de Staiger, celui-ci rassemble un certain nombre de conférences et d'études dispersées dans diverses publications. Mais d'un côté c'est un germaniste qui interprète des textes littéraires, de l'autre un philosophe désireux de penser ce qui *est* sans avoir été pensé jusqu'ici et même de penser la pensée. Un premier groupe réunit « Die Frage nach der Technik », « Wissenschaft und Besinnung », Ueberwindung der Metaphysik », « Wer ist Nietzsches Zarathustra? » Dans un deuxième nous retrouvons des essais importants, dont nous avons entretenu les lecteurs du *Mercure :* « Was heisst Denken? », « Bauen, Wohnen, Denken », « Das Ding » et « ...dichterisch wohnet der Mensch ». Enfin Heidegger, qui s'est toujours attaché aux textes grecs, nous donne ici trois commentaires d'Héraclite et de Parménide. Ce recueil intéresse donc un assez vaste public, d'autant plus que le style, tout en restant heideggerien, est en général très accessible.

Aus der Erfahrung des Denkens, par *M. Heidegger* (Neske, Pfullingen, Württemberg, 1954, 27 p., rel. 3,50 DM). — Quiconque ouvrira ce petit volume en pensant y trouver des considérations métaphysiques aura la joie d'y découvrir une source d'eau vive de la Forêt-Noire. Qu'il imagine le philosophe méditant dans la célèbre « Hutte » de Todtnauberg, qui est son pensoir, levé tôt pour voir la première lueur du matin croître au-dessus des montagnes, découvrant au cours d'une promenade printanière les narcisses de la prairie, car ce sont les repères que nous lisons sur la page de gauche, tandis que la page de droite nous offre en italique des pensées, des aphorismes ou même des vers, bref les instantanés de l'esprit qu'inspirèrent sans doute ces diverses « Stimmungen » du jour ou de l'année. En voici deux presque au hasard : « Nous venons trop tard pour les Dieux et trop tôt pour l'Etre. Dont le poème commence par l'être humain » ou « Le penser poétique est en vérité la topologie de l'Etre ». Ajoutons que ce petit recueil (écrit en 1947) est, comme les autres livres du Neske Verlag, fort bien imprimé sur un très beau papier.

Französische Geisteswelt, par *Joachim Schondorff* (Holle-Verlag Darmstadt, Baden-Baden, 1952, 347 p.). — Bien qu'il soit ancien et ne touche pas directement aux Lettres Germaniques, nous voudrions signaler ce volume, qui représente un état d'esprit fort intéressant; le « responsable », J. Schondorff, est d'ailleurs directeur de la grande maison d'édition Langen-Georg Müller et sa prise de position n'en a que plus d'importance. Un bref avant-propos de H. Noack situe le livre dans une perspective, celle de « l'esprit de l'Occident », dont le principe, écrivait Hegel, est la raison qui a pris conscience d'elle-même. Puis Schondorff lui-même expose sous le titre significatif « Mensch und Menschenwelt » ses idées sur la philosophie française, qui pour lui est toujours en premier lieu « Lebens- und Weltweisheit », c'est-à-dire une « sagesse » en face de la vie et du monde. Dans son importante introduction il expose l'une après l'autre avec la perspicacité que donne la sympathie et souvent avec un rare bonheur d'expression, les caractères de cette « sagesse » française, qui a trouvé son expression dans les essais de nos moralistes, souvent considérés en Allemagne comme les meilleurs représentants du génie français. Le corps du livre est constitué par des extraits de vingt et un moralistes français : Montaigne, Descartes, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Voltaire, Montesquieu, Holbach, Rousseau, Lamennais, Maine de Biran, Cousin, Comte, Renan, Le Bon, Poincaré, Bergson, Maritain, Alain, Sartre, Marcel; à chacun d'eux est consacrée une introduction soignée. Une telle vue cavalière permet d'embrasser du regard quatre siècles de spiritualité française et d'en percevoir l'unité; il n'honore pas seulement la France, mais aussi l'auteur qui, bénéficiant du recul de la distance, l'a vue avec une rare lucidité.

Um Stefan George, par *Edgar Salin* (Helmut Küpper, anciennement Bondi, Münich et Düsseldorf, 2e éd. 1954. 363 p., rel. 18,50 DM). — Disciple de Gundolf, Salin avait été conduit par lui à St. George pour lequel il éprouva le même respect, la même vénération que tous les jeunes membres du Cénacle. Aussi lui consacra-t-il en 1948 un livre de fervente piété, dans lequel il évoquait la vie de la communauté georgienne après 1913. Une deuxième édition vient de paraître, très augmentée et dont la valeur documentaire est plus grande en-

core; ce sont, ainsi que l'exprime le sous-titre, des souvenirs et des témoignages, auxquels s'est ajouté notamment un important chapitre sur Wolfskehl. L'ouvrage est, bien entendu, un hommage au poète, mais il est très sérieusement fait et nous apporte maints renseignements utiles.

Karl Wolfskehl (Lambert Schneider, Heidelberg et Darmstadt, 1955, 115 p., relié 6,80 DM). — Est-ce l'œuvre d'un anonyme? Non, car ce petit livre est le nº 4 d'une revue publiée par un lycée humaniste de Darmstadt, le Ludwig-Georgs-Gymnasium, et il constitue un touchant hommage collectif à l'un de ses anciens élèves, Wolfskehl. Il en résulte que cette fois c'est lui qui se trouve au centre, non pas Stefan George comme dans l'ouvrage de Salin. Une étude de Fritz Usinger sur Wolfskehl, des poèmes, des textes en prose du poète lui-même et quelques lettres, des souvenirs de famille, des témoignages de membres du Cénacle, des photographies, une très abondante bibliographie, tout cela compose un bel hommage fort bien présenté et une contribution scientifique valable sur le renouveau poétique de l'Allemagne au début du XIXe siècle.

Spätestens im November, par *Hans Erich Nossack* (Suhrkamp, Berlin, 1955, 400 p., rel. 13,50 DM). — G. Keller écrivait qu'il n'y a qu'un petit nombre de sujets littéraires et qu'il fallait les reprendre en les transplantant; il choisit le thème de Roméo et Juliette, mais le transporta à la campagne. De même Nossack reprend le vieux thème du couple humain, mais il le situe à notre époque. Le mari en effet est un grand industriel très affairé, trop affairé pour s'occuper de sa femme Marianne et ce couple sera rompu dès que paraîtra l'écrivain Möncken. Mais le ménage irrégulier ne forme pas davantage un couple idéal, puisque, un beau jour, Marianne revient à son époux légitime; ellle le quittera de nouveau, repartira avec son amant et tout pourrait encore recommencer, si nous ne vivions pas à une époque où les voitures se jettent parfois contre les piliers des ponts. Cela pourrait être l'œuvre d'un plaisantin, si Nossack n'avait pas un talent de conteur qui lui permet de soutenir l'intérêt, de retenir le lecteur même quand il n'explique pas autant qu'on le désirerait; nous aimerions, en effet, qu'il motivât psychologiquement les actes de ses personnages plus qu'il ne le fait, mais d'autres préféreront peut-être ces actes à demi gratuits. Nossack nous paraît être un des talents originaux de la jeune littérature allemande et en outre nous lui savons gré de sortir des éternels romans de guerre pour revenir à de grands sujets.

Beschwörungen, par *Hermann Hesse* (Suhrkamp, Berlin, 295 p.). — Lorsque Hesse publia le *Jeu des perles de verre*, nous avons eu l'impression qu'avec son œuvre maîtresse, il prenait congé de la littérature. Telle fut sans doute aussi son intention, d'autant plus que l'état de ses yeux ne lui permet pas un travail intense. Mais il ne prenait pas pour autant congé de la réflexion et de ses admirateurs ou amis; il voulut maintenir le contact en leur adressant des « Lettres circulaires », qui les faisaient entrer dans l'intimité d'une vieillesse appliquée à rester digne d'une vie tout entière. Ce sont les « Rundbriefe » qui forment l'essentiel du présent volume, encadrées entre quelques récits et des pages du « Journal quotidien ». Alors que Hesse avait intitulé son précédent recueil « Späte Prosa », il prend pour titre celui d'une des « Lettres circulaires » : « Beschwörungen », pour nous dire son intention d'évoquer ce qui n'est plus, mais ce qui, vécu par lui, a imprégné sa vie entière; il est à la recherche du temps qu'il n'avait pas perdu.

Tagebücher, par *Lœrke* (Lambert Schneider, Heidelberg, Darmstadt 1955, 378 p., 17,50 DM). — On ne lit plus guère Oskar Lœrke, qui naquit en 1884 à Jungen, petit village de la Prusse occidentale et vécut à Berlin de 1903 à sa mort, en 1941, et d'ailleurs il serait très difficile de se procurer la plupart de ses œuvres, qui sont épuisées. C'est pourquoi nous félicitons l' « Académie allemande de langue et littérature » d'avoir admis dans la série de ses publications un choix très important de son Journal quotidien, qui nous intéresse à plus d'un titre. Nous y trouvons d'abord un être droit et noble, qui ne cesse pas de s'interroger sur sa vie et sur son œuvre. Ensuite, comme il fut « lecteur » au S. Fischer-Verlag, il eut l'occasion de lire tous les auteurs de son temps et d'en rencontrer beaucoup; aussi ne pourra-t-on guère étudier la littérature du début du XXe siècle sans glaner dans ce volume, dont une importante table de noms propres permet l'utilisation facile. Enfin, Lœrke ayant refusé de pactiser avec le national-socialisme, son « Journal » est un témoignage de

la résistance spirituelle à l'oppression. Comme il n'écrivait pas en vue d'une publication, ce « Journal » a véritablement la valeur d'une confession sincère plutôt que d'une œuvre littéraire; en faisant aimer l'homme, il suscitera de l'intérêt pour le poète.

Oskar Lœrke. Gedichte (S. Fischer, Berlin et Francfort, 1954, 123 p., relié, 11,50 DM). — Hermann Hasack, un ami de toujours, semble s'être donné pour tâche de veiller sur la mémoire de Lœrke, auquel il a consacré, en 1951, dans la série des Publications de l'Académie de Mayence, un volume que nous avons signalé ici même. C'est lui qui vient de publier les « Journaux quotidiens » et c'est lui enfin qui, dès 1954, avait fait paraître au S. Fischer-Verlag une bonne anthologie du poète, destinée à tous ceux qui ne pouvaient plus se procurer ses sept recueils lyriques. Il veilla sur cette anthologie avec un soin pieux en s'efforçant de recueillir presque tout ce que Lœrke préférait dans son œuvre; il a réussi, selon son désir, à nous en donner une coupe, où nous pouvons retrouver les thèmes et les caractères essentiels d'un lyrisme qui date un peu, mais fut toujours au service de la poésie.

Festgruss für Hans Pyritz (Carl Winter, Heidelberg, 1955, 80 p., 7,80 DM). — Hans Pyritz, Professeur à l'Université de Hambourg, vient d'avoir 50 ans; ce fut l'occasion pour ses collègues et ses collaborateurs de lui rendre hommage. Ils ont voulu célébrer en particulier ses mérites comme directeur de la revue « Euphorion », qui absorbe une grande partie de son temps et de son activité. Pour cela, ils ont préparé à son insu et publié un « Sonderheft des Euphorion 1955 », qui rassemble douze collaborations diverses : *Ein textkritisches Problem im Annolied* par Hans Eggers; *Der althochdeutsche Strophenbau und die unliturgische Sequenz* par Helmuth Thomas; *Rhetoricae artis practica fontalisque medulla. Zuer Theorie und Praxis des Blümens bei Heinrich von Mügeln* par Karl Stackmann; *Der Essay als Kunstform. Thesen zu einer neuen Forschungsaufgabe* par Hans Wolffheim; *Lucifer Gœthe. Zwei unveröffentlichte Briefe über Gœthes « Winckelmann »* par Heinz Nicolai; *Gœthes Umschlag zu « Kunst und Altertum ». Mit einem ungedruckten Brief und einer Skizze Gœthes* par Paul Raabe; *Aus Schellings Jugend. Ein unbekanntes Gedicht* par Adolf Beck; *Zu P. D. A. Atterborms « Minnen från Tyskland och Italien »* par Wolfgang Lange; *Briefe Klaus Groths an Wilhelm Scherer* par Ulrich Pretzel; *Briefe Georg Heyms an seinen Verleger* par Karl Ludwig Schneider; *Zur magischen Gebärdensprache des späten Rilke* par Ulrich Fülleborn; *Kritischer Beitrag zu : Weinheber und Hölderlin. Mit einem unveröffentlichten Brief Josef Weinhebers* par Helmut Henning.

Gœthe-Bibliographie par *Hans Pyritz* (Carl Winter, Heidelberg, 1er fascicule 1955, IX + 150 p., br. 8,60 DM). — Certains regretteront que Pyritz sacrifie ses travaux personnels pour se consacrer à des ouvrages bibliographiques; d'autres le remercieront d'entreprendre avec une huitaine de collaborateurs l'établissement d'une « Gœthebibliographie » complète. Le premier fascicule est consacré à l'histoire de la « Gœtheforschung » (36 pages) et aux diverses éditions du poète (40 pages). On ne nous indique pas le nombre de livraisons envisagé, mais le plan général comporte 14 groupes aux nombreuses subdivisions. C'est donc une entreprise de bénédictin, à laquelle se sont consacrés sous la direction de Pyritz plusieurs de ses étudiants; nous pouvons espérer que cette équipe nous fournira la bibliographie gœthéenne la plus complète qui existe. Nous redoutons que la multiplicité des subdivisions rende les recherches difficiles et par exemple nous ne comprenons pas pourquoi l'on n'a pas admis dans les « Aufsatzsammlungen und Festchriften » les numéros spéciaux que des revues importantes ont consacré entièrement à Gœthe (*N. R. F.*, *Europe*, *Allemagne*, *Etudes Germaniques*, etc.). Mais nous pensons que Pyritz couronnera cette bibliographie monumentale par des index très complets qui en faciliteront l'utilisation.

Hölderlin, par *Romano Guardini* (Kösel, Munich, 2e édition 1955, 578 p., relié 22,50 DM). — Il y a quelques années, Guardini publiait sur les paysages de Hölderlin un petit livre riche de suggestions, qui nous fit regretter encore plus que son principal ouvrage paru en 1939 fût épuisé et introuvable; le voici dans une nouvelle édition semblable à la première. Il était normal que le théologien catholique fût attiré par le poète le plus religieux d'Allemagne et que, après avoir vécu avec son œuvre, il la présentât en cinq « cercles », qui ne sont point ceux de l'enfer, mais qui, partant du fleuve et de la mon-

tagne, éléments essentiels de la poésie hölderlinienne, conduisent au Christ, un des pôles de la pensée hölderlinienne, l'autre étant Dionysos. Cette exégèse poétique reposait sur l'étude des textes, que Guardini citait souvent et longuement; elle ne devait presque rien aux commentateurs antérieurs, ce qui fait son mérite, mais ne nous empêche pas de regretter que l'auteur ait ignoré le grand livre de Böckmann sur « Hölderlin et ses Dieux ». C'est l'éditeur qui nous explique pourquoi il publie ce livre sous sa forme première; sans doute l'auteur a-t-il cédé à ses instances, tout en sachant que, depuis 1939, notre connaissance de Hölderlin s'est singulièrement enrichie; n'ayant pas le temps de refondre son travail, il se résigne à le voir reparaître presque sans modifications comme marquant une étape de la Hölderlinforschung. Nous comprenons son attitude, sans approuver sa modestie et nous nous réjouissons de retrouver son livre, certain qu'il nous apporte encore plus d'une idée personnelle et féconde.

La mort de Socrate, par *Romano Guardini*, trad. de Paul Ricœur (Edit. du Seuil, 1956, 272 p., 500 fr.). — Il était normal que R. Guardini s'intéressât aussi à Socrate, qu'il rencontrât pour ainsi dire, sur son chemin, le Sage dont « le destin est un des thèmes essentiels de l'histoire spirituelle de l'Occident ». Ce qui a surtout retenu l'attention du théologien catholique, c'est la mort du philosophe, le moment où il affronte sa fin terrestre et se pose les problèmes essentiels de la métaphysique : « Que signifie la mort? A quelle profondeur la possibilité de la mort pénètre-t-elle dans l'être de l'homme? Celui-ci comporte-t-il de l'indestructible? » Guardini cherche les réponses de Socrate dans l'*Euthyphron*, l'*Apologie*, le *Criton* et le *Phédon*, qu'il commente. Mais ce n'est pas un commentaire de savant, car il a vécu ces admirables dialogues et il les fait revivre devant nous; il les joue. Nous avons l'impression de suivre un drame philosophique qui se termine par la certitude de l'immortalité. Il est fort heureux qu'on ait traduit cet ouvrage fondamental et que le traducteur soit un philosophe familiarisé avec les problèmes des penseurs contemporains.

Où étais-tu, Adam? par *H. Böll* (trad. par A. Starcky, Edit. du Seuil, 1956, 192 p. 450 fr.). — A cette question posée par le roman qui fit la réputation de Böll, l'auteur peut répondre avec tous ceux qui « y furent » : « J'étais à la guerre, qui, ainsi que l'écrivait Saint-Exupéry, est une maladie, comme le typhus. » Ce qu'il nous conte, c'est non pas une drôle de guerre, mais une idiote de guerre, car une guerre perdue n'a plus de sens; c'est une retraite, avec la pagaille qui l'accompagne, les morts inutiles et la naissance d'un rêve d'amour chimérique. Un roman de guerre, sombre et humain, dans une bonne traduction.

Das Brot der frühen Jahre, par *H. Böll* (Kiepenheuer et Witsch, Cologne-Berlin, 1955, 140 p., relié 9,50 DM). — Voici une nouvelle œuvre de Böll, moins ample que les romans de guerre ou d'après-guerre, mais — et nous nous en réjouissons — d'un genre différent; comme elle porte la mention juin-octobre 1955, nous espérons qu'elle marque un nouveau départ de l'auteur. Un modeste employé retrouve par hasard une jeune fille qu'il avait connue jadis, sans d'ailleurs faire attention à elle. Il revit son enfance, où le pain avait un goût amer et surtout il se prépare à vivre avec son amie une vraie vie au lieu de celle qui l'attendait. Deux êtres simples, un homme qui, tout au long de la semaine, contrôle et répare des machines à laver, et une jeune fille qui se prépare à être institutrice, cela fait une œuvre sincère et réelle, humaine et vraie; l'auteur semble lui aussi se détourner des années où le pain avait un goût de sang pour aller vers l'avenir.

Nicht nur zur Weihnachtszeit, par *H. Böll* (Kiepenheuer et Witsch, Cologne et Berlin, 1955, 55 p.). — Dans cette courte nouvelle, c'est un nouveau côté de Böll qui apparaît, le côté drôle, son aptitude à la bouffonnerie et même à la parodie. On connaît les paroles du chant de Noël que toutes les familles allemandes entonnent le soir du 24 décembre autour du sapin traditionnel : « Tu ne verdis pas seulement à la saison d'été, mais aussi en hiver quand il neige. » Böll les retourne pour en faire son titre : « Pas seulement à l'époque de Noël » et il imagine une tante malade qui ne retrouve le sommeil que le jour où l'on a l'idée d'organiser en février une soirée de Noël : pour éviter une rechute, il faudra lui donner sa soirée de Noël quotidienne et les membres de la famille en perdent toute raison de vivre. Cela nous est conté avec un sang-froid de pince-sans-rire.

So ward Abend und Morgen, par *H. Böll* (Die Arche, Zürich, 1955, 57 p.). — Et voilà enfin Böll auteur de courts récits, dans lesquels il condense ce qui pourrait être la substance d'un roman. Lorsqu'on étudiera son humour particulier avec sa chaleur humaine, on devra tenir grand compte des cinq récits que la maison Die Arche a eu l'heureuse idée de réunir dans ce petit volume. Elle nous annonce des histoires gaies; ce sera encore une autre face d'un talent qui n'a plus à se manifester, mais à se maintenir et à se multiplier.

Subjektive fotographie 2, par *M. Steinert* (Brüder Auer Verlag Munich, 1955, 40 p. in-4° + 112 photos). — Nous avons signalé ici le magnifique volume publié chez le même éditeur par O. Steinert, Directeur de l'Ecole des Arts appliqués à Sarrebrück, où il dirige en personne la section de photographie. A cette occasion il avait lancé le terme de « photographie subjective » qui a fait fortune et qui désigne maintenant toute une école de photographie moderne. Il vient de publier un deuxième volume, aussi remarquable que le premier et qui fera l'admiration des connaisseurs; bien entendu les photographies proviennent du monde entier, car l'art ignore les frontières. Ce qui présente un intérêt particulier, c'est la préface en allemand, en anglais et en français dans laquelle Steinert précise son point de vue, essaie de définir la photographie subjective en analysant cette œuvre d'art qu'est la « création photographique absolue ». Une postface de Schmoll gen. Eisenwerth complète cette étude en recherchant dans le passé, dans l'art du portrait par exemple ou dans la gravure, les origines de la photographie, dont il distingue deux variétés, la photographie documentaire traditionnelle, qui se rattache au XIXe siècle, et la photographie « subjective » qui est l'aube d'une vision nouvelle du monde. Ce deuxième volume connaîtra un succès encore plus grand que le premier, creusera encore plus profondément et prolongera le sillon que Steinert a ouvert.

Magnum (Magnum Verlag, Francfort, Scheffelstr. N° 11, le n° : 3 DM; l'abonnement annuel 10 DM). — Le n° 7 nous fournit une fort belle occasion de présenter en détail la revue de photographie *Magnum*, dont nous avons déjà dit la qualité artistique et le niveau intellectuel. Le n° précédent avait lancé un défi à la critique, car il était placé sous le signe de l'optimisme : « Die Welt wird heiter » le monde retrouve l'allégresse, on pourrait presque dire : la joie de vivre. Cette affirmation choqua et la direction de s'en réjouir, on le conçoit, mais elle avait appliqué sans le connaître un précepte pédagogique de Gide, qui recommande aux éducateurs de choquer et qui s'en est chargé lui-même. Pour justifier son optimisme elle consacre son n° 7 aux « Centres » de toutes sortes, où les hommes d'aujourd'hui ou plutôt de demain sont à l'œuvre et préparent l'avenir. Centre d'architecture et c'est le Corbusier avec la déjà célèbre église du Ronchamp bâtie pour le peuple ou l'église du Sacré-Cœur d'Audincourt avec les vitraux horizontaux de Ferdinand Léger et d'autres encore. Ce sont les éditions du Cerf, centre de spiritualité chrétienne et d'art sacré. C'est le centre La Fira à Florence ou telle mise en scène. Ce ne sont peut-être plus les Universités, pour lesquelles Ivo Frenzel s'inquiète avec sévérité, mais sans doute l'Université populaire d'Ulm qu'a rendue célèbre le nom d'Inge Scholl et que le professeur Gropius, lui aussi grand rénovateur de l'architecture, a dotée de bâtiments modernes. Et il y a aussi les rencontres internationales de toutes sortes, les écoles, les théâtres, les concerts, les ateliers, les studios, les maisons d'édition, les revues, etc., où des idéalistes, parfois un peu fous, cherchent ce qui sera valable demain. C'est un numéro remarquable, empli de photos étonnantes et riche de substance spirituelle.

Akzente (Hanser, Munich, le n° 3 DM). — Excellent n° de décembre 1955, qui comporte deux centres d'intérêt : 1° Karl Kraus avec une page de lui sur le langage et trois études de Helmut Uhlig : *Vom Pathos der Syntax;* Günther Busch : *Der Sprachliche Weltentwurf;* Elisabeth Brock-Sulzer : *Karl Kraus und das Theater;* 2° : la « très courte histoire » avec H. von Doderer : *Kürzestgeschichten aus Wien;* Adriaan Morriën : *Kürzestgeschichten aus Amsterdam;* Günter Grass : *Kürzestgeschichten aus Berlin;* Gisela Elsner : *Kürzestgeschichten um Triboll;* En outre : Gunnar Ortlepp : *Stundenglas;* Wilhelm Lehmann : *Drei Gedichte;* Hans Bender : *Drei Gedichte;* Rainer Brambach : *Zwei Gedichte;* H. von Doderer : *Innsbrucker Rede. Zum Thema Epik;* Georg von der Vring : *Zwei Gedichte;* Günther Grass : *Meine grüne Wiese* et *Polnische Fahne;* Gertrud Fusseneger : *Viktorin;* Hans S. Reiss : *Eine Neuord-*

nung der Werke Kafkas?; Alfred Bourk : *Zu den Tagebüchern Oskar Loerkes;* Jan Dornum : *Zu Friedo Lampe;* Hans W. Cohn : *Im Zeichen der Fische;* Walter Johannes Shröder : *Ueber Ironie der Dichtung. Der Teufel am Sakrament.*

Texte und Zeichen (Luchterhand, Berlin-Frohnau, le n° 2.80 DM). — Cette revue d'avant-garde, dont nous avons dit la qualité, non seulement va paraître tous les deux mois, mais elle abaisse ses prix à 2.80 DM le n° et à 15 DM l'abonnement. Elle proclame sa volonté de rester fidèle à son programme : promouvoir la jeune littérature allemande et la mettre en liaison avec celle des autres pays. Le n° 5 qui comprend plusieurs traductions répond à cette double exigence. Nous y trouvons : G. Benn : *Meine Herren Nachfolger* (texte trop court à notre gré) ; Erich Fried : *Lógos;* Georg K. Glaser : *Zwei Akte aus einem Drama* (c'est un drame inspiré par l'incendie du Reichstag) ; Cesare Pavese : *Tagebuch vom Januar bis August 1947;* Paul André Lesort : *Die Zigarette;* Otl Aicher : *Foto-Grafik;* Hans Joachim Andersch : *Die Blindheit des Kunstwerks;* Heinrich Böll : *Es wird etwas geschehen;* Walter Jens : *Der Mann mit der Tarnkappe;* Armin Eichholz : *Der gepflegte Jahresring;* Peter Heller : *Der See;* Walter Mannzen : *Das Aergernis der Kritik;* Wolfgang Paul : *Restauration.*

Merkur : Deutsche Verlagsanstalt, le n° 2,50 DM. Le n° 94 (décembre 1955) est varié et intéressant. Il réunit : Carl J. Burckhardt : *Begegnung mit Ortega;* Helmut Cron : *Der Hunger nach Sozialprestige;* Robert Musil : *Skizzen;* Margot Scharpenberg : *Gedichte;* William Butler Yeats : *Der Kater und der Mond. Ein Spiel für Tänzer;* Dino Buzzati : *Die Sinflut. Erzählung;* Hellmut Becker : *Kulturverwaltung oder Kulturpolitik.*

Neue Deutsche Hefte (Bertelsmann-Verlag Gütersloh, le n° 3,50 DM). — Bon n° 21 (décembre 1955) avec Iwan Schmeljow : *Die Blinden.* (Erzählung); Heribert Rück : *Gedichte;* Konrad Weiss : *Die Kinder erzählen;* Heinrich Weinstock : *Pelagianischer Heroismus;* (Ein Epilog zum Schillerjahr) ; Erwin Reisner : *Kierkegaard und seine Bedeutung für das philosophische Denken unserer Zeit;* Paul Fechter : *Kritik und Feststellung;* Ilse Molzahn : *Dunkle Sarabande;* Hilde Herrmann : *Französischer Individualismus;* Gerhard Nebel : *Die Säulen des Herakles;* Ortrud Strumpfe : *Die gestoppte Wahrnehmungsfähigkeit;* Eugen Skasa-Weiss : *Die stumme Poesie ist keine;* Günther Busch : *Die rettende Funktion der Sprache;* J. G. : *Die Uebel der Welt und Jawe.* Est adjoint à la revue le supplément *Kritische Blätter,* qui est fort intéressant.

Deutsche Rundschau (Verlag Deutsche Rundschau, Baden-Baden, le n° 1,80 DM). — Toujours aussi diverse, cette revue offre au lecteur dans son n° de janvier 1956 : Hans Jaeger : *Der neue Sowjetbotschafter;* Alfred Kerr : *Flausen;* M. Y. Ben-Gavriel : *Grundursachen der israelitisch-ägyptischen Spannung;* Leon Zeitlin : *Der menschliche Faktor in der Wirtschaft;* Robert Rie : *Die Universität Alaska;* Viktor Otto Stomps : *Eigennutz und Humanitas;* Harry Pross : *Buchkritik im Bürgerkrieg;* Adolf Grote : *Die beschönigte Katastrophe;* D. R. : *Adenauer;* Hans Kühner : *Mozart : Das Geheime und das Offenbare;* Thomas Regau : *Altersfunktionen und Kunst;* Gert Kalow : *Simone Weil; Rundschau; Briefe an die Deutsche Rundschau; Expresionisten;* David Luschnat : *Einsam kämpfen unsre Brüder;* Otto von Taube : *Blutrache;* Otto Heuschele : *Der Schatten eines Lebens.*

Frankfurter Hefte : Au sommaire du n° de janvier 1956 : Kunrat Freiherr vom Hammerstein : *Zur Vorgeschichte der Machtergreifung 1933;* Enno Patalas : *Nationale Leitbilder von Caligari bis Canaris;* Walter Dirks : *Sicherung ist keine Schande;* Romano Guardini : *Grundformen der Askese;* Kogon : *Mut zum größeren Konzept;* Nicolaus Sombart : *Im Dôme des Invalides;* Walter von Cubé : *Ein Münchner erlebt Wien;* etc.

Studium Generale (Springer-Verlag Berlin). — C'est l'analogie, problème essentiel, qui fournit la substance du n° de décembre 1955. Nous y trouvons en effet : G. Söhngen : *Wesen und Akt in der scholastischen Lehre von der participatio und alalogia entis;* L. Berg : *Die Analogielehre des heiligen Bonaventura;* F. Leist : *Analogia entis;* F. Flückiger : *Analogia entis und analogia fidei bei Karl Barth;* W. Joest : *Sein und Akt in der Existenz des Menschen vor Gott;* (Zur interpretation der reformatorischen Anthropologie) ; H. Sedlmayr : *Analogie, Kunstgeschichte und Kunst;* F. Wagner : *Analogie als Methode geschichtlichen Verstehens.*

Du (Conzett et Huber). — Le nº de janvier 1956 est surtout consacré à la caricature; il fait rire et parfois il émeut; cela nous paraît être la preuve de sa qualité. — J.-F. A.

LETTRES ANGLO-SAXONNES

CONCLUSIONS PROVISOIRES SUR WYNDHAM LEWIS. — Né en 1884, Wyndham Lewis est dessinateur, peintre et écrivain. On n'oublie pas les plans rigoureux et sinueux de ses portraits, leurs coulées de vert et de jaune ocre. Son œuvre d'essayiste et de romancier est volumineuse. Peu avant la guerre de 1914, il fut l'une des têtes du mouvement « vorticiste » qui attaquait furieusement la culture « banlieusarde ». Il est à mettre au rang de ses contemporains Joyce, Pound, D. H. Lawrence et T. S. Eliot. D'où vient qu'il n'a pas autant qu'eux touché le public? Peut-être parce qu'il est un de ces rebelles dont l'énergie peut intimider ou déplaire, qui échappent aux classifications (son commentateur Tomlin le compare sous ce rapport à Blake), et dont l'influence ne s'exerce pas sur leur temps. Peut-être aussi parce qu'on a cru à tort qu'il soutenait les gouvernements autoritaires. Entre les deux guerres, il ne s'est tout au plus rendu coupable que d'un peu d'indiscrétion, comme Junie si l'on en croit Racine après Tacite. Disons que, s'il a suscité de la froideur, la faute en est à sa maladresse.

On avoue avec humiliation ne connaître de lui que son livre le plus récent, qui contient les deuxième et troisième parties d'une tétralogie intitulée *The Human Age* (London, Methuen, 1955, 566 p., 30/); son premier roman, *Tarr* (1918), dans l'édition Tauchnitz de 1931; l'avant-dernier, *Self-Condemned* (Methuen, 1954), dont le *Mercure* a parlé en octobre 1954; un recueil d'essais, *The Writer and the Absolute* (ib., id., 1952. *Mercure* de novembre 1952). On trouvera utiles deux livres signalés dans le *Mercure* en février et en octobre 1955 : *Wyndham Lewis*, par E. W. F. Tomlin (ib., Brit. Council and Longmans, 1955).

The Human Age comprend actuellement trois parties. La première, *The Childermass*, date de 1928. On y voit le début des aventures, après leur vie terrestre, de Pullman — donné pour l'un des premiers écrivains de son temps — et de celui qui fut son « fag » à l'école : Satterthwaite, ou « Satters », gourmand, colère, craintif, esclave de ses sphincters, apparemment demeuré

à l'âge de 16 ans et à un âge mental beaucoup plus tendre. Ils campent avec un peuple d'autres défunts, quelque part entre l'étoile polaire et le soleil, au bord d'un fleuve que tous aspirent à traverser : ainsi entreront-ils dans une Cité mystérieuse qu'ils croient être le ciel. Tous les jours un personnage contrefait, le Custode, en choisit quelques-uns qu'il transporte avec lui dans la ville. Pullman et Satters y pénètrent en fraude au commencement de la seconde partie, intitulée *Monstre gai*. Le monstre, le Custode, soit amitié, soit calcul, loge somptueusement Pullman et le risible Achate dont il ne sera jamais question qu'il se sépare, si gêné soit-il par lui. Les habitants de la Cité, foule grossière, sont recrutés par le Custode pour leur « médiocrité de choix ». On vit là comme sur terre, sinon qu'on n'y meurt pas, tout en craignant la mort, et qu'on n'y connaît pas la nécessité de gagner sa subsistance. Chacun est défrayé de tout, en proportion de son niveau de confort terrestre. Les femmes sont invisibles. Reléguées dans un quartier où leur condition est sordide, on n'a pas besoin d'elles pour perpétuer l'espèce. Aussi l'homosexualité est-elle répandue dans ce lieu dont on s'aperçoit vite qu'il n'est pas le ciel. Le gouvernement nominal est confié à un envoyé de Dieu, le Padischah, fort distingué, mais qui s'ennuie horriblement dans cet avant-poste intersidéral, et qui reste très éloigné de son peuple. Celui qui gouverne réellement est le Custode, louche affairiste occupé à se défendre d'une faction assez semblable à nos fascistes, les Hypéridiens. Chassé par eux de la Cité, il emmène à travers l'espace Pullman et Satters dans l'enfer dont il est sorti.

Le troisième épisode et le second du livre, *Malign Fiesta*, se passe dans ce sinistre séjour. L'archange que nous appelons Satan, et dont le vrai nom est Satanaël ou Sammaël, y domine. Après la création de l'homme, qu'il désapprouvait, il a accepté de diriger le châtiment des pécheurs; accepté, parce qu'il était l'égal de Dieu, non son subordonné. Ces supplices, qui ne plairont qu'aux friands, sont infligés sans colère mais avec empressement, dans la ville réservée de Dis, par ses habitants dont ils sont la seule affaire; ou, dans une effrayante campagne, par des troupes de démons, satyres, brutes puantes dont les divertissements sont décrits avec conscience, sinon avec complaisance. Sammaël n'est pas le Satan traditionnel. Sans frivolité, sans vice, non sans humour, il accomplit ses fonctions en puritain enragé, notamment contre les pécheresses. Des légions d'anges basanés, immortels, le servent et l'adorent, indifférents aux plaisirs reproducteurs. Ce sont eux, aidés de dragons géants et de pluies de

mouches, qui organisent à l'échelle infinie de terribles raids contre la Cité du Padischah ou qui soutiendront les attaques de nuées d'anges blancs envoyés par Dieu.

Inquiet des progrès de l'homme qui, lui, augmente en nombre et menace de submerger tous les établissements de l'espace dès qu'il aura trouvé comment faire, Sammaël envisage de mettre fin aux tourments, de conserver les plus belles et vigoureuses pécheresses et — c'est le sens apparent du titre entier de la geste, *L'âge de l'homme* — d'humaniser les anges de l'enfer. De leur donner les goûts et les besoins des hommes, par quoi, multipliant et croissant, ils seront de force à repousser les attaques des mortels et à coloniser le séjour de Dieu. Pullman l'aide en son entreprise, dont les étapes seront : l'instruction supérieure donnée aux anges (Sammaël fonde une université dont les professeurs sont des défunts compétents) ; la création d'une police secrète, pour museler l'opposition ; la mise en route d'une propagande qui convertisse les anges aux mœurs des hommes. A cet effet Pullman monte une énorme kermesse, vulgaire et excitante, qui donne son titre à l'épisode. Dieu, irrité de voir déranger son système, envoie ses légions à l'assaut de l'enfer. Ses ministres emportent Pullman dans l'espace. Où? Nous ne le savons pas encore. Le quatrième épisode reste à paraître sous le titre de *L'homme à l'épreuve.*

Voilà peut-être ce que le *minus habens* Satterthwaite retiendrait de cette œuvre touffue. A lui seul, le récit absorbe toutes les résistances, tant il est varié, circonstancié, impérieux dans sa froide énergie. Il captive comme les jeux d'un agile acrobate de cauchemar géant. Lewis soutient la comparaison avec les classiques, « ces auteurs que tout le monde a lus et que personne ne lit », à cela près qu'il se fait lire. Avec Swift, il a en commun le ton détaché dans la description du prodige et de l'horreur; le thème (ici, comme aussi dans *Self-Condemned* et ailleurs) du voyageur tombé dans un pays de fable et qui, pour subsister, doit s'adapter aux mœurs des habitants. On ne voudrait pas blasphémer, mais le Dante peut-être, en tout cas Milton, ne donnent pas l'impression de vie furieuse que portent certains épisodes comme l'assaut de la Ville par les légions d'enfer ou la *fiesta* de la fin. Pourquoi cela? Peut-être parce que le héros est à la fois un acteur, le témoin et la victime de ces grands actes qui sont aux cieux. Le style contribue à l'effet. Lewis s'exprime en mots imagés qui donnent à l'idée le muscle et le mouvement. De plus, l'ampleur de sa vision soulève jusqu'à une idéalisation fabuleuse, épique, grotesque, les événements et les personnages.

Quel est le sens de tout cela? N'est-ce pas bien gratuit? Certes non. Il faut rapidement noter quelques intentions probables, quelques thèmes qui reparaissent dans tout ce qu'on connaît de Lewis.

Une intention de caricaturer notre vie terrestre et contemporaine sous ses aspects affreux, davantage encore médiocres, futiles et absurdes; ou poussés à l'absurde. Par exemple, l'Etat-providence est porté dans la Ville à son épanouissement logique. La caricature serait à elle seule une raison d'être : elle suffisait à nos imagiers, tout mobile religieux mis à part, comme elle suffirait à n'importe quel artiste.

Il y a bien plus dans ces pages que la laideur, l'abêtissement, la veulerie, l'irresponsabilité d'une masse dégénérée; que l'énervement d'une classe privilégiée de potineurs et de cercleux; que le triomphe d'une impudence et d'une intrigue sans grandeur. Sans doute Lewis ne se lasse pas de combattre les vices de son temps, qu'il énumère dans *The Writer and the Absolute* : la préséance tyrannique prise en tout par la politique; la bohème et l'esthétisme bourgeois; la disparition des distinctions individuelles par la sélection du médiocre (association d'idées propre à Lewis, et qui se trouve aussi bien dans *Self-Condemned* que dans *Monstre Gai*); la culture de l'irrationnel, la sexualité pervertie, la préférence de l'enfant à l'adulte et de l'inconscient au conscient, que Lewis attribue à la vogue du freudisme. S'il ne faisait, à sa manière, que dénoncer Belphégor, il aurait déjà beaucoup à dire, et ses livres se justifieraient.

On aurait tort de ne voir en lui qu'un puritain de l'intelligence. Sa protestation est en premier lieu celle d'un artiste. Bien davantage : il a le sens de l'intégrité humaine et cherche à la définir par rapport au monde phénoménal et social. Kenner l'a observé : ce que Lewis nomme « la noire substance de la vérité sociale », c'est le monde vu par Nietzsche et Machiavel; un néant auquel donne forme la force brute. Les choses n'acquièrent selon lui une sorte de réalité que si l'esprit les a façonnées. Ses héros « expliquent » l'univers chacun à sa manière; ils « se conduisent en conséquence, jusqu'à ce que leur comportement, qui traduit une théorie en actes, les trahisse et les fasse basculer dans le gouffre qui environne toutes les théories... Suspendus au-dessus d'un néant, ils sont radicalement inconscients de rien ni de personne qui ne soit pas eux... Les récits de Lewis ont trait à l'irréel, aux degrés de l'irréalité; des groupes de personnes y développent par leurs actions un théorème de métaphysique du vide » (le vide : l'idée et le mot hantent Lewis).

Dans son dernier livre, c'est Pullman qui accomplit ce travail. Par rapport à la donnée primordiale, irréductible qu'on vient de définir, il s'analyse sans complaisance et souvent non sans angoisse. Il ne peut survivre que par un compromis intellectuel et moral, en flattant et servant le Custode, puis Sammaël. Pourquoi Pullman est-il flanqué de Satters? Peut-être pour figurer la dualité de l'homme : d'une part la carcasse à rassurer et protéger; de l'autre celui qui voit les choses en face, réfléchit, et subsiste — dans quel état — par la hardiesse de sa raison.

Même dualité dans l'économie de l'univers : chez Sammaël, qui est « une des deux moitiés du monde métaphysique », et plus généralement dans une antinomie toujours instable où le va-et-vient entretient la vie. Lewis le dit dans *The Human Age*. Il le dit en passant; car il est non pas un philosophe, mais un artiste, et s'exprime en similitudes et en symboles. Il le disait déjà dans *Tarr*, et plus récemment dans *Self-Condemned*. Le héros de ce roman est un certain René, dont le nom suggère le fait et la nécessité de la renaissance dans l'ordre moral. Son histoire est celle d'une faillite. Il exprime ainsi son problème, « le problème des problèmes » : « découvrir la moindre valeur intacte et pure dans le tourbillon informe de l'absurdité; découvrir une prise, si petite soit-elle, pour l'esprit ambitieux dans le chaos phénoménal — assez qui échappe à la corruption pour qu'il vaille encore la peine de s'inquiéter de la vie. Quant à condamner le bourbier, l'absurdité, le pillage et le carnage que nous avons paré du nom d'*histoire*... ah, voilà qui nous ramène à la vanité de notre vie quotidienne, laquelle doit être elle aussi condamnée ».

Au fond de tous ses livres, il y a ce tourment. Qu'on n'aille pas conclure abusivement qu'il se rallie à une religion, qu'il consent à un existentialisme ou à un pragmatisme, ni qu'il condamne irrémédiablement la vie humaine. Nul ne peut savoir encore, nul ne saura peut-être jamais — le sait-il lui-même? — s'il aboutit à un mysticisme ou à un nihilisme. Cette incertitude nous fait attendre d'autant plus impatiemment le dernier volume de sa tétralogie.

Jacques Vallette.

The Primitive, by *C. Himes* (152 p.). Stopover for Murder, by *F. Mahannah* (143 p.). Chac. : 25 c. — The Painter's Eye, by *M. Grosser* (192 p.). Fifty Roads to Town, by *E. Hamner* (*Id.*). General Billy Mitchell, by *R. Burlingame* (159 p.). Chac. : 35 c. — Not as a Stranger, by *M. Thompson* (790 p., 75 c.). — Tous : N. Y., NAL, 1956. — 1. Une blanche et un nègre échouent lamentablement dans leur tentative de vie commune. 2. Arrivé seul dans une ville du Nevada, il arrive

heureusement à trouver l'auteur d'un assassinat qu'il n'a pas commis. 3. Un peintre parle des genres, des styles, des procédés, des grands noms de son art, de la place de la peinture dans l'éducation. 32 photos hors t., petites mais nettes. 4. Un prédicateur qui rappelle celui de la *Route au tabac;* du rire, des larmes, de la terreur. 5. Histoire d'un général d'aviation qui passa en conseil de guerre pour son indépendance clairvoyante. 6. Best-seller sur la profession médicale, et que des juges écoutés déclarent de premier ordre.

One of Our Submarines, by *E. Young* (Penguin, 1955, 311 p., 2/6). — N° 1000 de la série Penguin. Compliments; le livre marque. Un classique insubmersible de la navigation sous-marine. Histoire d'un jeune officier volontaire de 1940 qui apprend le métier de sous-marinier, puis le pratique, dans le monde entier, en opérations à bord du bâtiment qu'il commande, le *Storm*. Evidemment intéressant par le sujet, mais aussi attachant par la simplicité, l'économie, l'humour apportés à l'écrire. 32 photos et 9 cartes hors texte.

The English Masters, by *H. Shipp* (London, Newnes, 1955, 168 p., 25/). — 12 chapitres sur les peintres anglais : le moyen âge; le portrait aux époques Tudor et Stuart; Hogarth; le portrait au XVIIIe siècle; Blake et ses disciples; peintres d'histoire, d'intérieur, de marines, des sports, de genre, au XVIIIe siècle; découverte du paysage; Turner; l'aquarelle; les « mythologues victoriens »; les pré-raphaélites; de l'esthétisme à l'abstraction (ce dernier chapitre, de Whistler à nos jours, n'est au mieux qu'une esquisse). Le texte, tout en dégageant les tendances générales, définit et explique surtout les individus; il servira essentiellement au lecteur non encore très au courant du sujet. Hors texte, 25 illustrations en couleurs et 16 monochromes. Elles ont le mérite de reproduire des œuvres mal ou non connues, ou, de la part de certains peintres célèbres comme Rowlandson ou Watts, imprévues. On les a évidemment choisies pour leur caractère historique ou représentatif plutôt que toujours pour leur valeur esthétique. A tous ces titres, elles ne peuvent manquer d'intéresser.

Adventures in Line and Tone, by *A. Hill* (*Ib.*, Allen and Unwin, 1955, 190 p., 25/). — Parmi les nombreux manuels où le profane espère s'initier au dessin, celui-ci se distingue par ses grandes possibilités d'application. L'auteur réussit à nous persuader qu'il vaut la peine d'essayer parce qu'il a l'expérience de l'enseignement, ne décourage pas le débutant par trop de prescriptions austères, le convie à se lancer en toute liberté et lui suggère en même temps les procédés de base sans lesquels on piétine et on abandonne. D'autre part, il ne dissimule pas que cette noble distraction exige, en plus d'un minimum technique, un travail fort appliqué. Il a fait passer là son expérience sans lui enlever la vie. Les difficultés, les incidents de route sont présentés comme si l'on y était. A cet égard, les croquis continuels illustrent parfaitement ce qu'il fallait et ne fallait pas faire. Dans la mesure où ces choses peuvent s'apprendre dans un livre, celui de Shipp est bien utile. Il renferme aussi 23 pages d'exemples hors texte proposés par un virtuose du crayon.

The Edge of the Sea, by *R. Carson* (*Ib.*, Staples, 1955, 288 p., 18/). — Miss Carson, savante patentée, n'a pas le style vivement dramatique d'un J. H. Fabre. Son échelle d'observation n'y prête pas. Quelques individus en gros plans occupent un tome du Français. Dans ce seul livre tiennent les centaines de végétaux et d'animaux du monde intercotidal rencontrés sur les trois types de côte rocheux, sablonneux, corallien de l'Amérique du nord. L'auteur fait les honneurs de ce domaine marginal avec une précision circonstanciée, soutenue de dessins de R. Hines, qui rend son livre utile même au promeneur sur nos côtes et nomme (une table donne les communs dénominateurs latins) les mille êtres plus ou moins étranges qui ont pu l'étonner. Guère de drame dans le style, non, mais une élévation simple et paisible, qui touche à l'effusion devant le perpétuel mystère de la vie et la moisson de faits qu'elle nous donne à constater : variations des conditions et migrations correspondantes de la faune et de la flore, influence de la lune, etc. Il y a certainement en France un public pour ce genre de livre-là.

John Dryden, by *B. Dobrée* (*Ib.*, Brit. Council and Longmans, 1956, 48 p., 2/). — N° 70 de « Writers and Their Work ». 6 courts chapitres sur le poète, dramatiste et critique trop connu par ouï-dire et trop peu par le contact direct. Sa grande perruque, sa qualité de poète-lauréat et de théoricien des lettres, classique par-dessus le

marché, le réduisent souvent à un nom. Son dernier présentateur nous rend le service de l'humaniser, montre en lui l' « homme complet » et le poète sans qui la poésie du XVIIIe siècle et même plus tard aurait suivi un cours différent, le prosateur inimitable qu'admirait Matthew Arnold. Cette brochure bien venue porte en frontispice un portrait inédit.

A Reader's Guide to T. S. Eliot, by *G. Williamson* (*Ib.*, Thames and Hudson, 1955, 248 p., 15/). — Pour accompagner la lecture d'Eliot, non pour la remplacer, cette « analyse poème par poème », prise dans l'ordre chronologique, répond à un besoin. Les interprétations existantes n'ont pas cette ampleur. Elles continueront à rendre service, ne serait-ce que par confrontation, car Williamson ne les utilise pas et repart sur nouveaux frais. Il ne prétend pas donner, à des difficultés évidentes, toujours la réponse infaillible. Il lui arrive, de poème à poème, de découvrir des correspondances un peu aventurées. Mais son dessein d'ensemble est clair et ferme. Il l'expose dans une introduction qui vaudrait pour interpréter d'autres écrivains, et qui développe le sens et les conséquences, dans leurs justes limites, de l'idée émise un jour par Hulme : ce qui importe, ce n'est pas ce que dit un poème, c'est ce qu'il est. Il est une expérience, il se suffit à soi-même. Néanmoins il est organisé; il contient et suppose un propos. Sans vouloir paraphraser, Williamson veut suggérer le genre de questions que pose la poésie d'Eliot, son « dessin visible mais non évident », et en baliser le cours. On aimera qu'il ne s'attarde pas trop aux emprunts faits çà et là par le poète, et réponde, à qui en tire prétexte pour lui refuser ou la spontanéité ou l'originalité, qu'il faudrait à ce compte condamner le *Lycidas* de Milton. On aime aussi qu'il proclame qu'il est « légitime, et même nécessaire », de demander à un poète ce qu'il dit.

Early Light, the Collected Poems of Dorothy Wellesley (*Ib.*, Hart-Davis, 1955, 255 p., 21/). — Yeats avait rendu illustre cette femme-poète dont il admirait « la grandeur, le rythme puissant, torrentiel et mâle ». Après lui, on cite partout un adjectif imprévu du poème *Horses*, et on croit avoir tout dit. La grandeur et la beauté des vers de D. Wellesley sont autrement amples et variées, non seulement dans le style mais dans l'inspiration. Les poèmes philosophiques, d'une vigueur de conception antique et d'une culture librement assimilée, sont renommés à juste titre. Ils ne doivent pas rejeter dans l'ombre les paysages et impressions de nature, qui portent un parfum de vieille Angleterre jamais respiré autre part. Ces « poésies complètes » comprennent des dizaines de pages inédites en volume, la plupart nouvelles. On peut regretter que, dans son exigence pour soi-même, l'auteur n'ait pas réimprimé des poèmes de recueils précédents et épuisés. Il est intéressant de voir comme, dans une perspective actuelle, le contenu de ces recueils a été refondu et regroupé selon un classement qui ne pouvait être préconçu lors de leur apparition.

Speculative Instruments, by *I. A. Richards* (*Ib.*, Routledge, 1955, 228 p., 21/). — Parmi ceux qui, dans les trente dernières années, ont le plus contribué à raffermir les canons critiques et influé sur l'interprétation méthodique de la poésie, Richards tient un haut rang grâce à plusieurs travaux d'ensemble tels que *Principles of Literary Criticism* et *Practical Criticism*. L'avant-dernier des essais de l'actuel recueil, qui est consacré à des sujets variés, prolonge *Practical Criticism* où l'on voit l'explication de poèmes en action et en plein atelier : exercice toujours profitable avec un guide aussi stimulant. Le dernier relève des souvenirs de Platon dans *Troïlus et Cressida* dont il unifie et approfondit ainsi le sens. Les autres, malgré leur apparente diversité, peuvent être rapportés à deux thèmes principaux, évidemment liés : comment mieux comprendre le langage et se constituer à cet effet des procédés de discernement beaucoup plus que des doctrines; comment sauver la culture humaniste et l'autonomie humaine dans un monde aux deux tiers illettré, où l'homme risque d'être submergé sous une formation technique et niveleuse. On a besoin de ces suggestions aujourd'hui; elles sont faites avec une saine exigence intellectuelle. Richards, par nécessité d'être clair, a l'esprit de système et de juridiction. Il est aussi homme d'esprit tout court : voyez la fin de l'essai XIV, ou ses citations d'annonces comiques et sa préférence du franc blasphème à la trivialité insidieuse. Ce n'est là que miel découvert çà et là parmi des nourritures plus austères, mais fortifiantes.

Articulate Energy, by *D. Davie* (*Ib.*, *Id.*, 1955, 181 p., 18/). — Ce livre très intéressant examine pour

commencer trois théories du langage poétique. Hulme, partant de la distinction bergsonienne entre l'extensif et l'intensif, assigne ce dernier caractère à la poésie; on peut lui rapporter la tendance de beaucoup d'œuvres modernes à juxtaposer de façon abrupte, sans les transitions de la prose discursive (voir p. 158 la discussion de ce terme), les éléments du sens. Susanne Langer accorde à la poésie un genre de syntaxe qu'elle appelle « musicale » par opposition à la « syntaxe conceptuelle ». Fenollosa, découvert par Pound, désire comme Hulme bannir de la poésie l'abstraction qui relève de la prose, au profit de son vrai caractère qui est actif et concret, idéographique à la limite; à cet effet, il n'admet que la phrase transitive. Davie cherche à dégager de ces théories diverses le résidu utilisable selon une vue qu'il reconnaît traditionnelle par rapport à une attitude fort répandue aujourd'hui, laquelle voudrait libérer la poésie de toute syntaxe, prétendument opposée à sa nature. A cet effet il examine, dans certains poèmes, les façons différentes dont la syntaxe peut contribuer à la poésie. Sans parler de l'intérêt propre de ses discussions sur pièces, la vertu principale de son livre pourrait être l'affranchissement des théories apprises et des dogmes. On voudrait consacrer, plus à loisir, une prochaine chronique à ce travail plein de bon sens.

Collected Poems, by *W. Empson* (*Ib.*, Chatto, 1955, 122 p., 10/6). — W. Empson a une grande réputation de critique dans les pays de langue anglaise. On a parlé ici de cette partie de son œuvre, qui semble demeurer trop inconnue en France. Ses vers sont d'un poète et non d'un doctrinaire, bien qu'ils mettent ses principes en pratique. On a plaisir à le lire. Son charme unique tient à la matière précieuse et fluide d'un style qui rase la prose, de rythmes robustes et délicats, de jeux de versificateur (villanelle, rime tierce, refrains alternés, etc.) non gratuits, mais adaptés au motif et chargés d'expression. Il est fait aussi d'une émotion et de sensations bien tenues en main, passées au crible de l'intelligence; tout cela combiné dans un équilibre rarement atteint et défini par Eliot à propos des poètes anglais dits « métaphysistes ». Le plus haut effet de sa poésie est dû sans doute à l'économie irréprochable de la forme, à la compression qui constitue ce que lui-même appelle « ambiguïté ». On goûte chez lui l'espèce la plus noble du jeu de mots qui fait aussi la saveur de Valéry et par laquelle un terme, susceptible d'interprétations simultanées, éveille un bruissement d'harmoniques. Obscur certes parfois, mais moins qu'on ne l'a dit. Il nous aide sans vergogne de notes en fin de volume. Cela est mal porté. Après tout, plaide-t-il, l'obscurité fréquente de la poésie contemporaine serait largement dissipée si l'on voulait s'expliquer sur des difficultés incidentes. Devant cette attitude, la méfiance fait place à la sympathie. Ce livre soutiendra et récompensera la curiosité des meilleurs esprits.

Mrs. Craddock, by *W. S. Maugham* (*Ib.*, Heinemann, 1955, 351 p., 15/). — Ecrit en 1900 et trouvé trop hardi, ce roman fut allégé des passages incriminés et publié en 1902. Depuis lors s'en sont succédé de nombreuses éditions. Le revoici avec quelques changements et une préface inédite où Maugham mesure la distance qui sépare deux époques et, pourrait-on dire, les deux hommes qu'il est et qu'il fut. L'histoire est celle d'une femme qui commet l'erreur de chercher la passion dans le mariage et qui, après s'être débattue, évite de peu le naufrage de la vie conjugale où elle s'arrête pour voir lentement passer les jours dans une complète indifférence. Cette œuvre de jeunesse du célèbre écrivain, en même temps document d'époque, ne peut manquer de susciter la curiosité.

The Dangerous Years, by *Richard Church* (*Ib.*, *Id.*, 1956, 286 p., 15/). — Il est admirable de voir Richard Church donner un roman de bonne taille quelques mois après *Over the Bridge*, l'autobiographie qui fit l'objet d'une de nos chroniques. L'épigraphe montre que la principale des intrigues entremêlées est l'amour de Mary Winterbourne pour un homme victime de la guerre (la première) et qui n'a pas de chance. Tous deux sont d'âge mûr; elle, restée veuve au commencement de sa vie mariée, et qui depuis lors s'est consacrée irréprochablement à l'éducation de sa fille Joan; lui, abandonné par sa femme. Leur passion mutuelle, flambée de soleil couchant, donne lieu, dans sa franchise, à un beau récit chaleureux, généreux. En contrepoint à ce thème, une autre crise. Joan est depuis quelques années la femme d'un jeune savant qui la néglige trop au profit de la science. Elle souffre la torture d'un mariage blanc qui frise le désastre mais est sauvé au dernier moment

et transfôrmé en union normale dans des circonstances qui vont tourner en drame. Le revirement a lieu en partie grâce à un enfant exceptionnel, génie du piano, tel qu'on n'en a pas vu depuis Mozart, qui exprime d'instinct en musique sa jolie âme, et qui n'a pas la moindre conscience d'être un prodige. Le roman est situé surtout à Paris, non loin de l'Ecole alsacienne où vont le petit et sa sœur; en montagne aussi, prétexte à une admirable scène. Georges Duhamel est à l'arrière-plan. Il ne paraît pas. Mais on voit un diplomate anglais, écrivain sur lequel on n'a pas de peine à mettre son vrai nom. Un autre personnage réel, vigoureusement établi à trois dimensions, est le pianiste Schnabel, qui joue auprès de l'enfant prodige le même rôle providentiel (il le sauve des griffes d'un agent de concerts américain) que le vieux dragon femelle auprès de la jeune fille du *Nightingale*, le roman précédent de Church dont on a parlé ici. Nombre d'autres personnages entourent ces protagonistes, et dont certains sinon tous pourraient être des portraits de gens connus de l'auteur. Ils sont aussi variés que fortement individuels. Ils vivent grâce à un talent peu commun qui sait reproduire le ton et les gestes singuliers. Son art remarquable du dialogue n'est qu'une face d'un style mâle, simple, subtil, nourri aux bonnes sources, où étincellent çà et là des images saisissantes. Peu d'écrivains rayonnent tant de chaleur humaine. Il faut des trésors d'expérience et d'intuition pour unir à ce point la sincérité, une bonne humeur qui ne laisse rien perdre des dons quotidiens de la vie, un sens grave et indulgent des problèmes moraux et des mobiles mêlés de nos actions. Si l'effet de ces mobiles peut parfois surprendre par sa soudaineté, on peut l'attribuer à une psychologie nationale différente de la nôtre.

The New Statesman and Nation, 28.1.18.2. — *Séries :* Nouvelles du monde commentées; Journal d'un Londonien; Notre Angleterre; Sagettes; Arts, spectacles, BBC; Correspondance; Poèmes; Concours; Journaux; Dans la Cité (28.1-18.2). *28.1 :* Pour une politique socialiste du logement. Aristocrates de l'imprimerie. La vraie opposition en Afrique du sud. Meilleurs tribunaux d'enfants. Le culte de Staline. Auden. *4.2 :* Chypre et le brouillage. Socialisme et santé publique. Eisenhower et ses concurrents. Errements de la justice. Otto Katz. Enterrement et élections. Charles Booth. *11.2 :* Comment répondre à Boulganine. Un discours de Bevan. Le fantôme de Mossadegh. Eden. Racisme aux E. U. La ferme en hiver. Le jour de Mrs. B. Rubens et la politique. *18.2 :* Labour et peuples coloniaux. Etape en Malaisie. Matches de cricket. Churchill pendant la première guerre.

The Dublin Magazine, Jan. — March 56. — Poèmes. AE mystérieux. Blake en irlandais. Mémoires inédits d'un Irlandais notable. Théâtre. Arts. Livres.

The Kenyon Review, Winter 56. Poésie et vérité géométrique. Poèmes. Fragment d'une comédie. Le thème d'Ulysse chez Joyce. Joyce et l'amitié. J. Austen, l'orgueil et le préjugé. Théâtre. Livres.

Books Abroad, Autumn 55. — La philosophie italienne moderne. La littérature italienne moderne. Vittorini. La poésie napolitaine. Revue des lettres étrangères. — J. V.

HISTOIRE LITTÉRAIRE

LE « DICTIONNAIRE » DE LITTRE ET L' « ENCYCLOPEDIE DE LA PLEIADE ». — Le Littré est en France une institution nationale. On peut le discuter, l'attaquer : on ne fait que donner au public l'occasion de reprendre conscience de son attachement. Quand les Editions Jean-Jacques Pauvert ont annoncé qu'elles allaient rééditer le *Dictionnaire*, la presse, prise comme un ensemble (car ce n'était pas toujours la même presse), a commenté le projet presque autant qu'elle avait commenté l'affaire

Minou Drouet : les deux grands débats de la saison. Or la critique s'est montrée souvent assez réservée. Mais le public, cette fois encore, paraît décidé à ne pas suivre la critique : dès maintenant il n'y a plus à douter du succès (1).

Les objections, si on écarte les concurrences de personnes et d'entreprises, se ramènent, semble-t-il, à deux chefs : le Littré est vieilli, et n'est pas scientifique. Pratiquement, il étudie la langue dans l'état où elle se trouvait vers 1820 (plutôt que 1850). Travaillant seul, et quelle que fût sa puissance de travail, Littré a dû limiter son enquête aux grands écrivains classés et négliger d'énormes masses de documentation; il a nécessairement ignoré les méthodes et les acquisitions qui, depuis, ont transformé les sciences du langage. Tout cela est vrai sans doute, — mais n'a, aux yeux du public, qu'une importance secondaire : pourquoi ne pas prendre aussi le sentiment du public en considération?

Le *Dictionnaire* ignore tout ce que Balzac, Hugo, Zola, Claudel ou Jules Romains ont introduit dans notre langue. Encore faut-il distinguer, parmi ces enrichissements, ceux qui portent sur les mots eux-mêmes — ceux-là seulement intéressent un dictionnaire — et ceux qui portent sur les relations entre mots. Il se peut qu'on ait beaucoup plus innové dans la syntaxe et dans la rhétorique que dans le vocabulaire. Quant au vocabulaire lui-même, ce sont surtout les noms des choses que le XIX[e] siècle a admis au droit de cité dans la langue littéraire : ils relèvent d'un dictionnaire encyclopédique comme le Larousse, plutôt que d'un « dictionnaire de la langue » comme le Littré; Larousse et Littré se complètent, ils ne se font pas concurrence. Peu importe que des mots comme *avion* ou *cinéma* soient absents du Littré, ce n'est pas eux qu'on va y chercher. Les mots de cette nature ont souvent la vie plus brève que les autres : *aéroplane*, *pyroscaphe*, *vélocipède*. Le fonds d'une langue ne se défait pas si vite, — et le fonds du français n'a rien à voir avec le « français basique ».

Littré ne saurait plus, aujourd'hui, être regardé comme un véri-

(1) Le premier volume du Littré est annoncé pour le mois de mai. Il sera précédé d'une biographie de Littré, de ses trois préfaces et de l'admirable opuscule, si peu connu, « Comment j'ai fait mon dictionnaire ».
L'ensemble sera complet en sept tomes, qui doivent paraître en douze mois. Le texte sera intact et intégral, sans addition ni suppression. La présentation matérielle sera plus nette et plus claire que celle de l'ancien Littré (par exemple, les citations seront maintenant encadrées de guillemets : ce simple travail de guillemettage aura, dit-on, coûté à l'éditeur six cent mille francs...).
Chaque volume, relié en toile, comptera 1.600 pages. Format inusité, très allongé : 14 × 27 cm. Cette disposition, ne comportant qu'une colonne de texte par page, facilitera le maniement et épargnera à la reliure les effets de distorsion.
Prix actuel de souscription : 16.000 francs pour l'ouvrage complet. Editeur : Jean-Jacques Pauvert, 8, rue de Nesles, Paris (VI[e]).

table savant? Osons reconnaître là ce qui fait, pour l'usager, sa vertu. Les savants constatent les faits, ils ne les jugent pas. Or l'histoire récente de la langue, si on tient compte de tous les faits, si on se refuse à préférer et à choisir, si on s'attache aux documents plutôt qu'à des règles, si on se cramponne à l'objectivité et si on a horreur de l'arbitraire, comme doivent faire des savants, est l'histoire d'une dégradation. En quantité, c'est-à-dire dans l'ordre des faits, le mauvais langage l'emporte toujours et nécessairement sur le bon. Quand Paul Morand écrit que des affaires « s'avéraient absurdes » et Daniel-Rops que des procédés « s'avèrent inopérants » (cités par Grévisse), les savants ont bien le devoir d'enregistrer ce charabia. Passera-t-il dès lors pour justifié? Chacun se croira-t-il le droit de dire n'importe quoi n'importe comment? Dans ces conditions, y aura-t-il possibilité de communiquer une pensée, et, d'abord, de former une pensée? Aussi l'usager se rejette-t-il à Littré, maître et non statisticien, et, sinon savant, en tout cas profond connaisseur de la langue, irremplacé, et peut-être irremplaçable par la qualité, la justesse et le goût.

Dans un opuscule parfaitement inconnu de Voltaire, *Conseils à un journaliste* (1741), on lit ceci, qui pourrait servir d'épigraphe à la nouvelle édition du Littré : « N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'aît ces trois qualités, d'être nécessaire, intelligible et sonore. Des idées nouvelles, surtout en physique, exigent des expressions nouvelles; mais substituer à un mot d'usage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gâter. »

●

Comme la circonspection dans le langage va de pair avec la hardiesse dans la pensée (il faut bien, pour avancer, s'appuyer sur le stable), de même la réédition du Littré va de pair avec l'apparition de l'*Encyclopédie de la Pléiade*. Celle-ci est construite sur un plan méthodique et non pas, comme celle de Diderot et d'Alembert, sur un classement alphabétique; à cela près, on peut conjecturer qu'elle a l'ambition ou qu'elle ne se refuse pas à l'hypothèse de jouer le même rôle dans l'histoire de la pensée. On la verra à l'épreuve; rien, jusqu'à présent, ni dans le « discours préliminaire » de Raymond Queneau, qui dirige l'entreprise, ni dans sa préface au premier volume, qui a paru à la mi-février, ni dans la matière même de ce premier volume, qui est considé-

rable au double sens du mot, n'autorise à inculper d'outrecuidance ce projet certes démesuré (2). Aux spécialistes de la comparer dans chaque branche avec l'*Encyclopédie française*, dite Encyclopédie de Monzie (que relance la maison Larousse).

La première idée remonte à 1939. Quelle date pour un tel début ! Cette confiance assez étonnante ne devait jamais se démentir, puisque l'idée fut reprise dès 1943 (avec Bernard Groethuysen), les premiers contrats signés dès 1945, la « phase vraiment active » ouverte en 1951. On prévoit dorénavant la publication de quatre volumes par an pendant une douzaine d'années. L'aventure, si elle se termine bien, se sera ainsi étalée sur une trentaine d'années. S'engager pour un tiers de siècle en un siècle réputé croulant, — ce trait étourdit, plus encore que l'ampleur du plan et que cette masse qu'on nous annonce de quatre-vingts ou cent mille pages.

« L'emploi croissant des machines réflexes, écrit Raymond Queneau, l'utilisation de l'énergie atomique, l'accession des peuples asiatiques ou coloniaux à une vie civique et industrielle autonome, sont les trois raisons les plus récentes qui laissent penser à l'homme occidental qu'il se trouve peut-être au commencement d'une ère nouvelle. » Mais qui donc en 1939 — hormis des rêveurs sans mandat et une pincée de grands spécialistes — aurait pu énoncer ainsi les problèmes qui aujourd'hui se posent « à l'échelle terrestre et qui annoncent des révolutions profondes aussi bien dans les formes culturelles et sociales que dans les mœurs » ? N'y a-t-il pas à craindre que de tels « partis pris » ne soient aussi démodés dans douze ans qu'ils étaient alors inconcevables ?

(2) Raymond Queneau : *Présentation de l'Encyclopédie de la Pléiade*, plaquette de 64 pages donnant en annexes le plan général de l'ouvrage et la liste des premiers volumes à paraître, avec, pour chacun de ces volumes, le sommaire et la liste des collaborateurs (Gallimard).

L'*Encyclopédie* est divisée en trois séries : « l'une qui donne l'état actuel de nos connaissances ; l'autre, qui décrit les chemins parcourus pour y parvenir ; dans la troisième enfin (Série complémentaire), nous palerons notre dette au détail et à l'inclassable : on y trouvera un dictionnaire biographique, un dictionnaire géographique, divers développements... Chaque volume forme un tout... J'ajouterai aussi qu'il n'y aura pas de souscription à l'ouvrage entier et que chaque volume pourra s'acheter séparément... Ce sont des volumes de textes, de lecture » (mais qui pourront comporter cartes et illustrations). « Chaque volume sera complété par des index et des tables, destinés à faciliter son usage et à le rendre aussi aisé que celui d'un dictionnaire tout en gardant ses qualités de lecture continue et méthodique » (Raymond Queneau, *Présentation*).

Premier volume paru : *Histoire des Littératures*, tome I, « Littératures anciennes, orientales et orales », 1.800 pages sur papier bible, reliure pleine peau souple, 3.500 francs. La préface de Raymond Queneau à l'*Histoire des Littératures* a également été tirée à part, en une plaquette de 16 pages (Gallimard).

Prochains volumes à paraître : *Histoire universelle* (3 vol.), *Histoire des Littératures* II, *Biologie*, *Histoire des Sciences*, *Histoire de l'Art* (2 vol.), *La Terre*, *Médecine* (2 vol.).

Les éditeurs de l'*Encyclopédie* ont l'intention de la tenir à jour en reprenant dans des bulletins ou fascicules, à mesure des besoins, les faits nouveaux ou nouvellement connus. Mais il semble surtout que Raymond Queneau fasse confiance aux « tendances », aux « perspectives » et aux « méthodes » qui dès maintenant doivent permettre aux spécialistes d'entrer de plain-pied dans les tâches scientifiques de demain, affranchis des pseudo-vérités d'hier mais conscients de la solidarité qui lie l'esprit à l'esprit à travers les changements et bouleversements de l'histoire. Ma foi, Diderot ou Pierre Larousse auraient eu déjà bien des raisons, en leur temps, à l'échelle de leur temps, de craindre aussi qu'il ne fût trop tôt; ils ont passé outre; et l'événement leur a donné raison. La confiance, pourvu qu'elle soit lucide et bien éveillée, porte en soi le germe de sa propre justification. Vauvenargues disait à peu près que le désespoir n'est qu'une erreur, mais la pire de toutes.

S. de Sacy.

Revue d'histoire littéraire de la France. — N° 1 de 1955 (janvier-mars). Etudes et documents concernant Racine et La Fontaine (Léon Petit), Racine (Paulette Piron), Lamennais et la comtesse d'Agoult (Jacques Vier), George Sand (Pierre Reboul), Pascal (Jean Mesnard), Flaubert (Albert Kies)...

N° 2 de 1955 (avril-juin). Georges May : *L'histoire a-t-elle engendré le roman?* Cette grande étude sur les rapports de l'histoire et du roman au XVIIe et au XVIIIe siècle est de nature à renouveler beaucoup de points de vue sur l'évolution de l'art romanesque : « L'importance de la révolution provoquée dans l'art du romancier par l'alliance qu'il contracta vers 1700 avec l'art du mémorialiste et de la greffe qui en résulta, semble être tout aussi grande que le rapport originel unissant le roman à l'épopée ». — Claude Pichois : *A propos d'un poème de Baudelaire : du nouveau sur Jeanne Duval.* Les découvertes sur Jeanne Duval dont fait état cette autre importante étude modifient plusieurs des points de vue admis jusqu'ici par les biographes de Baudelaire, et, contrairement à l'usage, conduisent à rapporter à Jeanne Duval le poème des *Fleurs du mal* intitulé « Les yeux de Berthe ». — Travaux et documents concernant Molière (S. Jeune), Lamartine (M.-F. Guyard), Nerval (Jean Richer, Jean Senelier, J. Poirier, Gisèle Marie, Jean Pommier).

N° 3 de 1955 (juillet-septembre). René Pomeau : *La confession et la mort de Voltaire d'après des documents inédits.* Le fameux épisode, macabre et burlesque, semble désormais être parfaitement élucidé. Voltaire entendait que les choses se fissent sans scandale, mais il entendait aussi ne rien céder, et il eut le dernier mot : « Voltaire avait joué son dernier mauvais tour aux prêtres. Après leur avoir escroqué une communion en 1768, une autre en 1769, une absolution le 2 mars 1778, il obtenait par surprise le 2 juin des obsèques religieuses qui ne furent pas sans solennité. » — Recherches et documents sur Racine (J. Vanuxem), Musset (Marjorie Shaw), Mallarmé (André Parreaux), Diderot (J. Vernière), Beaumarchais (Léon Guichard), Chateaubriand (A. Viatte), Vigny (Francis Bar), Balzac (Roger Pierrot), Th. Gautier (Jean Richer).

N° 4 de 1955 (octobre-décembre). Etudes et documents sur Malherbe (Raymond Lebègue), Anatole France (Jean Levaillant), Tristan L'Hermite (René Pintard), d'Holbach (Paul Vernière), Flaubert et Balzac (Marcel Crouzet), Bourges et Gaboriau (André Lebois). — Répertoire, établi par M. Roger Pierrot, des manuscrits littéraires français passés en vente ou prêtés par des particuliers à des expositions de 1945 à 1954.

Revue des Sciences humaines. — No 77-78, janvier-mars et avril-juin 1955. Ces deux fascicules, qui ont été réunis d'autre part en un volume, constituent sur le symbolisme un ensemble d'une extrême richesse, — plus riche encore en documents et en inédits qu'en commentaires. Tous ces travaux sont groupés sous quatre noms : Villiers, Mallarmé, Verlaine et Rimbaud. Il nous est malheureusement impossible d'entrer dans le détail de ces 324 grandes pages.

No 79, juillet-septembre. G. Snyders : *L'évolution du goût musical en France aux XVIIe et XVIIIe siècles*. E. Harpaz : *Mably et ses contemporains*. M. Regard : *Balzac et Charles Didier*. F. Loquet : *La documentation géographique dans « Germinal »*. J. Rousset : *Notes sur la structure d' « A la recherche du Temps perdu »*.

No 80, octobre-décembre. Deux études qui aèrent singulièrement les perspectives balzaciennes : *La véritable Eugénie Grandet* par A. Chancerel et R. Pierrot, *Un modèle d'Horace Bianchon* par J. Borel. Sur Mickiewicz et la France, trois articles de M. Herman, W. Godlewski et J. Parandowski.

Le Courrier graphique, janvier 1956. — Georges Dangon : *La machine à composer de Gérard de Nerval*. On trouvera dans cet article de curieuses précisions sur une demande de brevet déposée par Nerval en 1845, et qui devançait de quarante ans la réalisation de la linotype.

Madame de Sévigné : Lettres, tome II, 1676-1684, texte établi et annoté par *Gérard-Gailly;* 10,5 × 17,5 cm, 1.260 p., reliure pleine peau (« Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard). — Le *Mercure* a déjà signalé, à plusieurs reprises et sous diverses formes, toute l'importance de cette édition. Elle enrichit les *Lettres* de nombreux passages inédits, et sur beaucoup de points elle rétablit l'exactitude d'un texte étrangement altéré (seule l'annotation appelle par endroits quelques réserves). Elle est désormais la seule qui puisse faire foi; elle rend Mme de Sévigné plus vivante et plus proche. Ce deuxième tome — et l'avant-dernier — couvre huit années, et ajoute 379 lettres aux 380 du tome I. Comme le premier, il comporte un index des noms de personne et un index des noms de lieu.

Fénelon et le retour à l'antique au XVIIIe siècle, par *Alfred Lombard;* 16 × 24 cm, 144 p. (Mémoires de l'Université de Neuchâtel). — Quelle étrange place tient, dans toute la littérature française, cette mythologie antique à laquelle il n'a jamais été question que personne crût! De cette anomalie M. Alfred Lombard a fait le thème de son essai, en insistant particulièrement sur le cas de Fénelon. Et, sur Fénelon notamment, l'intérêt de ces analyses, menées avec une rare élégance, dépasse largement leur objet précis.

M. le duc de Saint-Simon et sa comédie humaine, par *La Varende;* 13 × 20 cm, 512 p., 975 fr. (Hachette). **Saint-Simon, 1675-1755**, catalogue de l'exposition organisée pour le deuxième centenaire de sa mort (Bibliothèque nationale). **Esprit de Saint-Simon**, par *Corrado Fatta;* 14 × 19 cm, 248 p., 660 fr. (Corréa). — Un guide de lecture, un instrument de travail. Le guide, c'est le livre — gros, mais alerte, vif et sainement nourri — de M. de La Varende, qui a, dit-il, « appris à lire dans Saint-Simon », et qui, simplement et fortement, nous apprend à le lire. L'instrument de travail, c'est le catalogue de la Nationale, égal aux meilleurs de ceux que le *Mercure* a souvent signalés. Le livre de M. Corrado Fatta est assez desservi par ces deux voisinages; il s'efforce, d'une manière fort légitime, de situer Saint-Simon selon Saint-Simon; il essaie aussi de lui appliquer cette nouvelle « catégorie » du baroque qui décidément perd la plus grande partie de sa vertu quand on veut l'appliquer à notre âge classique.

Marivaux par lui-même, images et textes présentés par *Paul Gazagne;* 11 × 18 cm, 192 p., ill., 300 fr. (coll. « Ecrivains de toujours », Editions du Seuil). **Marivaux : Le Petit-Maître corrigé**, texte publié avec introduction et commentaire par *Frédéric Deloffre;* in-16, 296 p. (coll. « Textes littéraires français », Droz à Genève, Giard à Lille). — Il y a des citations plutôt que des textes dans le *Marivaux par lui-même* de M. Paul Gazagne (et fort peu de citations du théâtre) : les phrases ou les pages de Marivaux sont intégrées dans un essai descriptif et critique qui restitue un écrivain si mal connu, ou plutôt connu si partiellement, à ses véritables proportions et perspectives. Encore ne connaît-on souvent, du Marivaux que l'on croit connaître, que les masques, lesquels sont ici fermement définis (ainsi le mot « mariage » : par discrétion ou par convention, il dissimule, dans le théâtre, l'accomplissement des élans

de la sensualité, ce qui change singulièrement l'aspect de tout ce théâtre).

Le Petit-Maître corrigé, comédie en trois actes, écrite en 1732, jouée en 1734 (sans aucun succès), publiée en 1739, est une des pièces les moins connues. On ne peut pas la dire méconnue. Elle a pourtant inspiré *Le Méchant* et *Il ne faut jurer de rien*. Mais son principal intérêt est de ramener l'attention, en Marivaux, sur le peintre de mœurs : ici, par exception, son théâtre rejoint ses romans. Plus encore, son principal intérêt est d'avoir donné à M. Frédéric Deloffre l'occasion de composer, en une centaine de pages de son introduction, une monographie du petit-maître au XVIIe et au XVIIIe siècle. Recherche originale et assez saisissante, qui toutefois ne doit pas faire oublier avec quel soin critique est établi le texte de la pièce elle-même.

Catalogue de la bibliothèque de Montesquieu, publié par *Louis Desgraves;* 16 × 25 cm, xx-280 p. (« Société de publications romanes et françaises », n° XLIII, Droz à Genève, Giard à Lille). — Publication très érudite d'un document qui, découvert en 1950 par M. Robert Shackleton, professeur à Oxford, servira à préciser les sources de Montesquieu et la formation de ses idées.

Chamfort : Maximes et pensées, Caractères et anecdotes, texte établi et annoté par *Pierre Grosclaude;* 14 × 19 cm, 2 vol. de 256 et 389 p. (Imprimerie nationale). — Lorsque Chamfort mourut en 1794, son ami Ginguené ne put sauver qu'une partie de ses papiers. Il les tria, les classa, fit un choix et publia les deux séries de fragments qui sont aujourd'hui l'essentiel de ce qu'on lit de Chamfort (ce qu'il avait publié lui-même étant tout à fait oublié). Jusqu'à l'édition Lescure de 1879 on enrichit encore le choix de Ginguené de divers inédits; puis ce paquet d'autographes disparut à son tour, et un éditeur moderne ne peut que s'arranger au mieux des travaux de ses devanciers. M. Pierre Grosclaude l'a fait avec un soin et un scrupule extrêmes, ne négligeant rien, dans les commentaires et documents dont il a entouré les textes, de ce qui pouvait éclairer ceux-ci sans les étouffer (y compris un index analytique et un index des noms propres, l'un et l'autre fort utiles).

Joubert : Pensées et Lettres, textes choisis par *Raymond Dumay* et *Maurice Andrieux;* 13,5 × 21 cm, 364 p., 885 fr. (Grasset). — Un bon choix, et assez riche pour donner une juste idée d'ensemble. Les textes sont classés par thèmes : cela donne des reliefs au livre, mais peut-être systématise un peu trop. Une bonne biographie en tête, suivie d'un essai où M. Raymond Dumay, avec originalité, présente en Joubert « un Don Quichotte de la sagesse », lui prêtant généreusement quelque chose de sa propre vigueur. Signalons à cette occasion le petit catalogue de la Nationale pour l'exposition commémorative du 200e anniversaire de la naissance de Joubert (1954).

Etienne-Jean Delécluze : Deux romans d'amour chez Mme Récamier, texte présenté par *Louis Desternes;* in-16, 244 p., 540 fr. (coll. « Les Lettres nouvelles », Julliard). — Des papiers inédits de Delécluze conservés dans la famille Viollet-le-Duc — journal et correspondance — M. Jean Desternes a tiré ce qui a trait, en 1824 et 1825, à l'amour de J.-J. Ampère pour Mme Récamier et à celui de Delécluze lui-même pour Amélie Cyvoct, nièce de la première. Livre plein d'intérêt, et tout à fait touchant. Mais n'envisagera-t-on pas enfin d'installer une bonne fois Delécluze tout entier dans notre histoire littéraire, où il ferait fort bonne figure? Qu'en penserait-on à la Recherche scientifique ou à la Caisse des Lettres?

Sainte-Beuve : Volupté, suivi de Arthur, préface et notes de *Jean-A. Ducourneau;* 14 × 21 cm, 536 p., relié (Club français du Livre). — Cette édition me paraît être un modèle en son genre. Elle s'adresse au grand public cultivé : aucune surcharge d'érudition apparente. Mais rien non plus de négligé ni de bâclé : on a la politesse, la sagesse et l'honnêteté d'offrir au lecteur une édition vraiment étudiée. Les richesses du fonds Lovenjoul ont servi à l'établissement du texte d'*Arthur*, roman inachevé qui avait bien sa place ici en annexe. Elles ont servi aussi soit à vérifier, soit à enrichir d'inédits le dossier de lettres que M. Jean-A. Ducourneau a joint à l'œuvre pour l'éclairer. Un dernier dossier enfin, celui de la presse de *Volupté*, montre dans quel climat est apparut le livre. La préface situe celui-ci avec justesse; elle se termine sur une étude de la relation Balzac/Sainte-Beuve, qui est ce qu'on devait attendre d'un tel balzacien.

INSTITUT ET SOCIÉTÉS SAVANTES

CIMETIERES ANCIENS DE PARIS. — Les cimetières parisiens ont tenu une certaine place dans les délibérations récentes de la Commission du Vieux Paris. M. Albert Laprade, architecte en chef des monuments historiques, à qui l'on doit l'heureuse remise en valeur des maisons du « pourtour Saint-Gervais », a proposé un vœu en faveur des cimetières anciens, car il estime à bon droit que ceux-ci, par le nombre des personnages illustres qui y sont inhumés et par l'abondance des monuments d'une grande valeur artistique qui les peuplent, offrent un intérêt évident pour l'histoire nationale, comme pour la beauté de la capitale. Mais ils présentent aussi des disparates fâcheuses avec des monuments ostentatoires, encombrants, laids ou ridicules. Les cimetières étrangers sont mieux protégés contre de telles fautes de goût, et l'on n'en relève point, paraît-il, à Stockholm, à Lausanne, à Hilversum et à Zlin.

M. Laprade souhaite que le mal qui a été fait aux nôtres ne soit pas aggravé, et, pour atteindre ce but, propose la création dans les cimetières anciens de zones protégées. Des concessions ne pourraient y être accordées que par le préfet de la Seine, après avis de la Commission du Vieux Paris, concessions gratuites ou semi-gratuites pour l'inhumation de grands serviteurs du pays, de façon à constituer des façons de panthéons en plein air. Une sous-commission serait consultée sur l'esthétique des projets de monuments nouveaux, et aussi sur les questions de relèvements de tombes, de façon à éviter la disparition de celles offrant un caractère historique certain. Le service de l'Architecture de la Ville de Paris et celui des Parcs et Jardins collaboreraient à l'entretien et à l'embellissement des zones protégées. Enfin (ou plutôt avant tout) un casier archéologique des tombes ayant un caractère artistique ou historique serait constitué.

Il s'agit, en somme, d'instituer un permis de construire à l'usage des cimetières parisiens, ou plus précisément de certaines zones de certains de ces cimetières, ce qui n'a rien de déraisonnable, surtout quand on songe aux étroites réglementations auxquelles sont assujetties actuellement les constructions destinées aux vivants. C'est là une question de législation qui se pose et qui sera étudiée à la Commission du Vieux Paris par un comité spécial où figure M. Louis Hautecœur, directeur général hono-

raire des Beaux-Arts et secrétaire perpétuel de l'Académie des Beaux-Arts.

Quant au casier archéologique des tombes intéressantes pour l'art ou l'histoire, ce n'est pas d'une création qu'il peut s'agir, mais d'une continuation, comme nous l'aurions fait remarquer si nous avions assisté à cette séance matinale. Car, pendant l'occupation, de petites équipes de chômeurs intellectuels formées par le Centre de documentation de la Bibliothèque nationale, et rattachées par la suite aux Archives de la Seine, travaillant dans quelques cimetières parisiens pour aider par leurs relevés à la reconstitution de l'état civil de Paris brûlé pendant la Commune de 1871, ont amorcé ce casier archéologique. Elles ont signalé, pour chacun des petits cimetières du Calvaire et de Saint-Vincent à Montmartre, de Passy, d'Auteuil, de Grenelle et de Vaugirard, les tombes de personnalités illustres ou notoires, ainsi que les monuments dignes d'attention et ont même fourni des croquis aquarellés de ceux-ci. Si elles n'ont pas commencé par le Père-Lachaise ou le cimetière du Nord (dit de Montmartre) les plus riches sous ce rapport, c'est à cause de leurs dimensions décourageantes et parce que cette amorce de casier archéologique n'était qu'un accessoire du travail, l'essentiel étant celui de l'épitaphier exploité par l'état civil. Tous ces documents ont été concentrés aux Archives de la Seine. Chaque cimetière a reçu une liste de ses hôtes célèbres ou notoires, à l'usage des visiteurs curieux. Le casier archéologique existe donc mieux qu'à l'état d'embryon, il n'a besoin que de se développer et il n'est pas indispensable pour cela de retrouver des conditions aussi pénibles que celles qui l'ont vu naître.

●

Comme pour illustrer l'intérêt que peut présenter un casier archéologique des cimetières parisiens, M. Victor Perrot, ancien président du « Vieux Montmartre », nonagénaire toujours actif et même ardent, doyen de la Commission, a entretenu celle-ci de la tombe de l'ébéniste Georges II Jacob au cimetière Sainte-Marguerite.

Georges Jacob, fondateur de la célèbre dynastie des grands ébénistes, était né à Cheny, près d'Auxerre, le 5 juillet 1739. Il vint à Paris à l'âge de douze ans, fut reçu maître le 5 septembre 1765, et ne tarda pas, grâce à la qualité de ses ouvrages, à devenir fournisseur des palais royaux. En 1795, il céda sa maison à ses deux

fils, ses collaborateurs, Georges II Jacob, né à Paris en 1768, et son cadet François Honoré Georges Jacob, également né à Paris en 1771, qui travaillèrent sous la raison sociale Jacob frères.

Lors de la mort prématurée de Georges II Jacob, la maison d'ébénisterie prit le nom de Jacob-Desmalter, du nom d'un lieu dit de Cheny : « les malterres » (c'est-à-dire les mauvaises terres) où les Jacob conservaient une propriété.

M. Victor Perrot, de qui la mémoire est infaillible, a rappelé que dans l'histoire de l'ancien cimetière paroissial de Sainte-Marguerite, publiée en annexe au procès-verbal de la séance de la Commission du Vieux Paris du 11 février 1904, Lucien Lambeau, son secrétaire, avait signalé l'existence de quelques tombes devant le mur ou se trouvaient jadis les charniers. L'une d'elles lui paraissait fort intéressante parce que décorée d'un buste en bronze d'un réel mérite. Le nom de famille, formé de lettres de bronze, avait disparu. La table de pierre portait l'inscription suivante :

Georges .....
Ici repose
Le fils respectueux
Le tendre frère
Le constant ami
L'homme bienfaisant :
Il ne reste
De tant de vertus
Que le souvenir
Qu'elles ont laissé

Dans le cœur
De ceux
Qui lui ont élevé
Ce monument.
Il mourut
Au milieu de sa carrière
Le XXX Vendémiaire an XII
Agé de XXXV ans
Plein des sentiments
Consolateurs de sa religion.

M. Victor Perrot, dont les ancêtres qui habitaient rue de Reuilly, reposent dans ce cimetière, est arrivé à identifier la tombe qui est celle de Georges II Jacob, dont il a retrouvé l'acte de décès daté du 23 octobre 1803, et il présenta à la Commission du Vieux Paris, le 29 janvier 1938 un rapport sur cette identification avec un aperçu sur la corporation des menuisiers ébénistes sous Louis XVI et sur les travaux exécutés par les Jacob dans les palais royaux et les demeures particulières. Il concluait en ces termes : « C'est pourquoi, dans sa simplicité, la tombe du cimetière Sainte-Marguerite qui évoque pour nous tout un monde d'artistes, d'artisans et d'ouvriers parisiens, ne peut laisser indifférents ni les corps de métiers parisiens, ni la Ville de Paris. L'œuvre d'art qui l'orne fait honneur, en même temps, à celui qu'elle représente dont elle reflète les sentiments gravés sur la stèle : la bonté, la

loyauté, l'intelligence, et à l'artiste inconnu, probablement un des collaborateurs des Jacob, qui l'a modelée avec tout son cœur et, dans ce cimetière, à l'ombre de la vieille église paroissiale de ce faubourg qui a abrité et abrite encore tant de travailleurs du meuble, ce modeste monument élevé par les mains des gens du métier à l'un des leurs, et des plus grands, glorifie mieux que ne le ferait un somptueux mausolée la menuiserie et l'ébénisterie françaises. »

Mais les vœux de restauration du tombeau sont demeurés sans résultats. Il ne s'agissait alors que de replacer les cinq lettres de bronze du nom. Maintenant les sept lettres du prénom ont disparu aussi... Du moins, ce qui est une chance, le monument est intact. Mais qui le connaît? Pas même les organisateurs de l'exposition « Les grands ébénistes du XVIIIe siècle » ouverte depuis le 30 novembre dernier au Musée des Arts décoratifs.

Robert Laulan.

PHILOSOPHIE

CHARLES BEART, EDUCATEUR, ETHNOLOGUE ET PSYCHOLOGUE. — Parler *en peu de lignes* de deux volumes in-quarto, formant, en tout, près de neuf cents pages, c'est une des dures obligations auxquelles m'astreint le peu de place dont je dispose. Dans le numéro de février dernier, deux pages de comptes rendus ont été fatalement « coupées ». Et, depuis, bien des ouvrages me sont parvenus. Il me faut donc abréger, non sans regrets, tout ce que j'aurais à dire, si je veux éviter les rigueurs, fort compréhensibles, de nouvelles amputations...

Ainsi que l'expose, dans sa préface, le savant Professeur Th. Monod, Charles Béart, Inspecteur de l'Enseignement, s'est intéressé à *tout* : les caractères d'une plante rare, les mœurs d'un oiseau, tels détails ethnologiques... Educateur de vocation, soucieux de former des *hommes*, il s'est consacré à un véritable apostolat. Mis en contact, pendant vingt ans, avec l'enfant et l'adolescent africains, il a observé et pris des notes. A la tête de l'Ecole William-Ponty, dont il fit un foyer de culture franco-africaine — fort admiré, soit dit en passant, par notre bon maître Georges Duhamel qui put en juger sur place — Charles Béart a trouvé le moyen de réunir la documentation nécessaire,

concernant un thème psychologique trop peu étudié : *le Jeu* (1). Il a débordé largement le cadre spécial de l'Afrique noire pour nous donner un travail d'ordre très général. Il fournit notamment (ch. II) une classification extrêmement rationnelle, et quasi exhaustive, des jeux.

Si ces deux gros volumes ne composaient qu'un inventaire extraordinairement précis et détaillé, ce serait déjà remarquable, et l'on pourrait s'émerveiller de si patientes enquêtes, poursuivies pendant tant d'années... Mais il y a plus encore : une pénétration psychologique qui, à travers l'enfance et l'adolescence, atteint à l'*humain* tout entier. « L'enfant est le père de l'homme », écrivait Wordsworth. Comprendre : secret de la *vraie* pédagogie, de la pédagogie « en profondeur »... Charles Béart s'étonne, non sans raison, de l'indifférence témoignée par des éducateurs à l'égard des jeux. « Après un siècle et demi d'études théoriques et pratiques de la pédagogie, le « va jouer » de la maman signifie « laisse-moi tranquille »; et, à l'heure de la récréation, les maîtres (...) ne penseront pas à observer les enfants qui jouent, mais seulement à les surveiller... »

La place m'étant — je l'ai dit — très strictement mesurée, je dois déjà conclure : l'ethnologie vient donc de s'enrichir d'une étude considérable, bien conduite. Mais sociologues, psychologues, éducateurs trouveront aussi, en ces neuf cents grandes pages, ingénieusement illustrées, matière à réflexion. Quiconque souhaiterait d'entreprendre, pour son compte, un travail (une thèse, par exemple) sur le Jeu, — ou simplement de s'informer, — devra chercher là tout l'essentiel, y compris l'analyse et la discussion des ouvrages publiés en diverses langues, sur la question. Avec, bien sûr, toutes références bibliographiques et autres...

Ces deux volumes ont leur place tout indiquée : d'abord dans les bibliothèques d'Universités (françaises et étrangères), mais aussi dans les « bibliothèques de professeurs » des Lycées, Collèges, Ecoles normales, etc...

C'est une véritable *Somme* sur les Jeux, — ce qui concerne l'Ouest-Africain n'étant, en quelque sorte, qu'un exemple, une illustration, dans ce vaste sujet.

Achille Ouy.

(1) *Jeux et jouets de l'Ouest-Africain*, par Charles Béart. Deux vol. 888 p. in-4°. Avec 570 figures (photos et dessins). Dépliants, Index, etc. Public. des Mémoires de l'Institut français d'Afrique Noire. Dakar, 1955. Prix : 7.000 frs.

Les Mathématiques et le concret, par *Maurice Fréchet*, correspondant de l'Institut. Préface de Raymond Bayer. Un vol. de VIII-440 p., in-8° carré, de la Collection « Philosophie de la Matière », dirigée par R. Bayer, professeur de Philos. générale à la Sorbonne. Presses Universit. de France, Paris, 1955. Prix : 1.500 fr. — Il s'agit là, nous dit M. le professeur R. Bayer, d'un volume composé d'articles écrits précédemment par l'auteur pour le grand public : Mathématiques, et surtout Calcul des probabilités, Analyse statistique... Il s'y joint un certain nombre d'études sur divers sujets de Sciences sociales considérées comme applications de la statistique. L'auteur y est passé maître, autant à la Sorbonne qu'à l'étranger... On trouve, dans ce recueil, entre autres choses peu connues, certains travaux érudits, comme, par exemple, ceux qui ont trait à la Mathématique de Buffon.

Les lecteurs qui seront intéressés par ce qui est dit de l'Analyse générale (sous forme, ici, très résumée), connaîtront de plus amples développements dans les *Pages choisies d'analyse générale*, publiées par l'auteur dans la Collection « Logique mathématique » (série A) réunie par Mme Destouches-Février, chez Gauthier-Villars.

Dans *les Mathématiques et le concret*, l'intérêt ne se dément pas un seul instant. Le texte en est facilement accessible à tout lecteur d'honnête culture. Et le volume, tant par les aperçus qu'il ouvre sur les mathématiques en général que sur les applications du Calcul des Probabilités (ou sur les Mathématiques et la Vie) a, en particulier, sa place dans toutes les bibliothèques de classes terminales du Secondaire, ainsi que dans celles des Universités.

Il est rare de voir des notions aussi importantes exprimées en une langue plus claire.

Histoire des Rose-Croix, par *Serge Hutin*, diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes. Un vol. de 96 p. in-8°, illustré de 6 reproductions de gravures (rosicruciennes). Gérard Nizet, éditeur, Paris, 1955. Prix : 300 fr. — Au moment où paraîtront ces lignes, les éditions du Mercure de France auront sans doute publié le livre — annoncé — de Paul Arnold (*Histoire des Rose-Croix et origines de la Franc-Maçonnerie*). Ce que je puis dire, c'est que, de toute façon, l'étude de Serge Hutin est sérieuse, bien informée, bien présentée. Elle comporte, sur 96 pages, 20 pages de notes bibliographiques, avec des extraits et commentaires. Ce n'est pas un travail d' « amateur ». Des ouvrages antérieurs témoignent, d'ailleurs, d'une érudition de bon aloi : *l'Alchimie* (Coll. Que sais-je?); *les Sociétés secrètes* (même Collection); *Dictionnaire des Religions* (P. U. F.), etc...

La Superstition, par *Félix de Grand'Combe*. Un vol. de 185 p., petit in-8°, de la Collection « Prototype ». Edit. J. Oliven, Paris, 1955. Prix : 350 fr. — Longtemps professeur à l'Université de Bristol, l'auteur devint un des premiers membres de l'Assemblée Consultative provisoire, puis Vice-Président du Groupe interparlementaire franco-britannique; enfin, « Réviseur » et Inspecteur général de l'Enseignement à l'O. N. U. Il a composé une vingtaine d'ouvrages estimés. Le travail qui vient de paraître, chez J. Oliven, est non seulement d'un vif intérêt, mais il peut figurer parmi les meilleurs de ceux qui ont pour souci l'équilibre intellectuel et moral. La diffusion dans un vaste public, qui est l'apanage des éditions Oliven, fait que nous nous réjouissons d'y voir figurer un livre si sage et si *sain*. Les superstitions, également rejetées par la Religion et par la Science, sont (comme nous l'avons montré personnellement en divers travaux) des survivances de « mentalité primitive » chez des peuples civilisés... F. de Grand'Combe agrémente ses propos, d'ailleurs aimablement nuancés, de maintes considérations d'ordre très général, qui, toutes, visent à préconiser une courageuse et lucide sagesse, tant pour les individus que pour les peuples...

Le phénomène humain. Tome I des Œuvres de *Pierre Teilhard de Chardin*. Un vol. de 350 p. in-8° carré. Editions du Seuil, Paris, 1956. — Dans une belle présentation, avec un portrait hors texte, les Editions du Seuil nous offrent le premier tome des œuvres du R. P. Teilhard de Chardin : *le phénomène humain*, publié sous le Haut Patronage de S. M. la Reine Marie-José, et sous le patronage de deux comités (un comité scientifique, un comité général) où nous pouvons relever les plus illustres noms de la science et de la pensée... Au cours d'une vie consacrée à la science, l'éminent spécialiste de la paléontologie et de la géologie s'est efforcé de formuler — en se tenant au courant des disciplines autres que la sienne — une vue synthétique du monde. Parmi les nombreux Essais (dont la plupart sont pratiquement inédits), *le phéno-*

mène humain occupe une place importante, et sans doute centrale. En raison non seulement de son étendue, mais aussi de sa portée fondamentale. Synthèse d'une vision scientifique et des données de la Foi... Il va de soi que l'auteur suppose partout « la présence d'un Dieu personnel qui provoque et dirige l'évolution »... En somme, concilier la foi chrétienne et les conceptions les plus récentes de la science, spécialement dans l'ordre de la biophysique, tel est le dessein à la fois difficile et magnifique que s'est proposé le R. P. Teilhard de Chardin... Dans quelle mesure l'orthodoxie demeure-t-elle saine et sauve, au cours de cette tentative? Ce n'est pas à moi qu'il appartient d'en décider. Je laisse la décision à de plus grands clercs. Tout ce que je puis dire, c'est que l'ouvrage mérite l'attention la plus vive, par l'effort qu'il représente pour donner « une représentation cohérente et totale du phénomène humain », sans entendre sacrifier la vérité scientifique ni les dogmes essentiels de la Religion...

Personne et amour, par *Jean Lacroix*. Un vol. de 152 p. petit in-8°. Editions du Seuil, Paris, 1956. Prix : 390 fr. — Le volume qui vient d'être réédité avait paru à Lyon en 1942. Trois éditions successives n'en ont pas épuisé le légitime succès. Il réunissait quatre études « centrées » sur le problème de l'amour. La première, *Dialectique de la Personne*, s'efforce d'établir comment la personne se constitue par une certaine dialectique de la force, du droit et de l'amour; et, en se constituant, crée du même coup les engagements communautaires indispensables. Les principes, une fois dégagés, sont appliqués, d'une part, à la moralité individuelle, d'autre part à la patrie, la nation et l'Etat. La deuxième étude, *Personne et Moralité*, analyse la tension entre la loi et l'amour, tandis que la troisième, *Personne et Communauté nationale* détermine comment cette extension de l'amitié fraternelle qu'est le patriotisme doit venir vivifier la nation et l'Etat. Un nouveau chapitre, *Personne et Travail*, envisage des problèmes singulièrement actuels, tandis que la dernière étude, *Vérité et Charité*, insiste sur la thèse personnaliste qui demeure commune à l'auteur et au regretté Emmanuel Mounier... « Une philosophie de l'amour n'est ni un irrationalisme, ni une philosophie de la faiblesse... » Bien loin de s'opposer à la justice et au droit, la Charité (au sens chrétien du terme) les appelle et les commande. Au lieu de rapprocher le personnalisme de l'existentialisme contemporain, Jean Lacroix se rattache beaucoup plus volontiers à l'attitude rationaliste et réflexive qui est celle de la grande tradition française.

Etude critique de la notion d'engagement chez Emmanuel Mounier, par *Noureddine Zaza*, Docteur ès sciences pédagogiques. Un vol. de 108 p. in-8°. Librairie E. Droz, 8, rue Verdaine, Genève, 1955. Prix : 10 fr. suisses. — Une étude serrée, très précise, du « personnalisme » de Mounier. L'auteur discerne quelques contradictions dans une métaphysique trop composite, à son gré; le cheminement de la dialectique, assez peu convaincant, au milieu de notions préexistantes (ressortissant à l'absolu d'une Foi); la conciliation difficile de plusieurs théories de la connaissance... Enfin, et surtout, certain flottement dans la définition de notions fondamentales (individu, personnalité, personne) dans la théorie même du « mouvement de personnalisation »... Cette sévérité est d'ailleurs très nuancée. Elle s'accompagne de sympathie et de respect à l'égard d'un penseur trop tôt disparu.

Structure de la personne humaine. Limite actuelle entre la personne et la chose, par *Aurel David*. Un vol. de 146 p. gr. in-8°. Bibl. de philos. contempor. Presses universitaires de France, Paris, 1955. Prix : 500 fr. — Juriste et philosophe, Aurel David — nous dit Louis de Broglie — « est un esprit original; et les idées qu'il développe (...) ne manqueront pas de faire réfléchir le lecteur à des problèmes importants, rarement envisagés sous cet angle »... Quels problèmes?... Entre l'homme vivant et les « choses », l'expérience juridique a installé une différence fondamentale; le contact du Droit avec les personnes a permis à cette discipline de dégager un ensemble de propriétés personnelles originales, permettant de définir la *personne* et de la distinguer des *choses*. Le Droit serait peut-être ainsi en mesure d'exprimer scientifiquement les traits originaux de la série personnelle, et d'émettre une hypothèse sur sa structure. Tel est le propos d'ensemble qu'un ouvrage ultérieur développera et précisera. En attendant, Aurel David veut, en quelque sorte, déblayer le terrain, et consacrer un premier volume à une série de considérations préliminaires : Etudier un corps quelconque suppose la possibilité de l'isoler et de l'observer à l'état pur. Or, seule

une très petite partie de l'homme possède les propriétés qui forment la *personne*, — personne que nous ne devons pas confondre avec l'organisme. Dénoncer les « pièges » qui naissent précisément de la confusion entre la partie *humaine* de l'homme et la partie constituant une sorte de « robot » impersonnel, telle est donc la première tâche. Car le domaine du Droit est la partie originale de l'homme. Trois chapitres s'emploient à dégager la vraie notion de personne : structure de l'individu humain; la liberté morale; l'expérience morale...

Entretiens sur l'homme, par *André Cuvelier.* Un vol. de 210 p. gr. in-8°. Editions du Delta, Paris, 1955. Prix : 450 fr. — A la manière des dialogues platoniciens, l'auteur nous offre douze entretiens sur les thèmes que voici : de la Musique; des dieux; de la Médecine; de l'Amour; de la Connaissance; de la Morale; de l'Esclavage; de l'admiration de la vie; de la Cité; de la Science; des Jeux corporels; de l'Art...

Il le fait avec talent et non sans profondeur. Son « hellénisme » est de bon aloi. Et, sous une forme inspirée de l'Antique, s'expriment ainsi des « pensers nouveaux », ou, plutôt, des pensers de toujours... *Sub specie aeternitatis.*

Rappelons que, du même auteur, les Presses universitaires ont publié (1949) *la Musique et l'homme* (ou relativité de la chose musicale). Cette fois, si l'Art tient une place non-médiocre dans ces entretiens, André Cuvelier a su s'élever vers la philosophie et vers la sagesse... sans abandonner la grâce.

L'Homme, le rythme et la symétrie, par le *Dr Pierre Merle.* Un vol. de 256 p. gr. in-8° (37 fig.). Edit. : Expansion scientifique, 15, rue Saint-Benoît, Paris, VI°. Prix : 1.500 fr. — Le Dr Pierre Merle, professeur honoraire de Clinique médicale, attire l'attention sur les faits très généraux, voire universels, de symétries et de rythmes. Il analyse ces notions fondamentales et les illustre par tout ce que purent lui fournir, successivement, les sciences et les arts. (Après l'œuvre de la nature, l'œuvre de l'homme!)... Travail de longue haleine, bien construit, et dont les développements sont d'une extrême richesse. L'érudition n'y fait jamais tort à la clarté. Nombreuses citations; nombreuses références; belles illustrations, bien choisies...

Guide de l'étudiant en philosophie, par *Denis Huisman,* attaché de recherches au C. N. R. S.; avec la collaboration de O. Revault d'Allonnes. Préface de Georges Davy (de l'Institut), Doyen honor. de la Fac. des Lettres de Paris. Un vol. de 180 p. gr. in-8°. Presses universitaires de France, Paris, 1956. Prix : 480 fr. — Le vœu têtu qui anime, d'un bout à l'autre, ce livre, peut se résumer ainsi : *être utile.* Auteur d'assez nombreux ouvrages d'Esthétique, mais aussi d'un Art de la dissertation (S. E. D. E. S. 1954), Denis Huisman s'est, ici, résolument et modestement effacé derrière son sujet. Il a laissé la parole, maintes fois, à des maîtres qualifiés (G. Davy, Alquié, R. Bayer, Gouhier, Gusdorf, Poirier, Souriau, etc...). Les indications qu'il fournit seront d'un grand secours à *tous* les étudiants en philosophie, depuis le baccalauréat inclus jusqu'aux certificats de Licence, jusqu'à l'Agrégation, jusqu'aux plus hauts échelons de l'Enseignement supérieur... *Rien n'est oublié.* Toutes précisions sont données. Avec autant de méthode que de compétence. Avec autant de fine intelligence que de parfaite documentation.

En le lisant attentivement, on se demande, en vérité, ce qui pourrait bien manquer, ce que l'on désirerait savoir, et que l'on n'y trouverait pas. Dire que ce *Guide* est composé avec grand soin serait insuffisant : il ajoute une sorte d'aimable « prévenance » aux conseils si précis et si précieux qu'il apporte à tous ceux qui ont la *vocation* de la philosophie...

La formation morale de la jeunesse, par *Paul Archambault.* Avec Préfaces-témoignages de Maurice Nédoncelle et A.-M. Carré. Un vol. de xx-115 p., petit in-8° de la Collection « Nouvelle Encyclopédie pédagogique », dirigée par Pierre Joulia. Presses universitaires de France, Paris, 1955. Prix : 300 fr. — Un livre posthume. Son auteur venait de le terminer quand il mourut (22 nov. 1950) après une existence extraordinairement active. Pierre Joulia rappelle (Préface) quelle place importante et originale P. Archambault a tenue dans les lettres françaises, depuis son Essai sur l'Individualisme (1913). Plus de vingt ouvrages, dont quelques-uns essentiels, témoignent de ce que fut son activité comme écrivain, comme penseur, comme professeur : philosophie, action politique et religieuse, pédagogie, morale...

Maurice Nédoncelle, A.-M. Carré nous dépeignent d'une part, « l'homme et son œuvre »; d'autre part, « le professeur »...

Voici l'itinéraire suivi dans cet

excellent petit livre concernant la formation morale de la Jeunesse : Actualité et urgence du problème; Morale, mais non Moralisme; les principes; connaissance des âges de l'enfant; la vocation personnelle; le cadre social; le climat psychologique...

Au cours de ces chapitres comme dans la Conclusion, ce que P. Archambault préconise, c'est une morale *concrète*, dynamique, qui donne le goût de la vie. Rien qui sente la prédication ou le « poncif », — l'éducateur sachant rester avec l'enfant dans un climat de confiance et d'intimité réciproques...

Journal (Extraits. III), 1849-1850, par *Soeren Kierkegaard*. Trad. du danois par Knud Ferlov et Jean-J. Gateau. Collection « Les Essais » (LXXVII). Un vol. de 425 p. in-8° couronne. Gallimard, Paris, nov. 1955. Prix : 850 fr. — A partir de 1849, Kierkegaard ne publiera plus que deux œuvres importantes : le Traité du Désespoir (juillet 1849) et l'Entraînement au Christianisme (automne 1850). En revanche, si les publications se font rares, le *Journal* se gonfle démesurément. Dans ce tome III de l'excellente Collection N. R. F., composé d'extraits, se rencontrent à la fois des méditations inquiètes de l'auteur sur lui-même, sur ce qu'il doit faire pour assumer son vrai *Moi;* mais aussi des considérations sur le monde contemporain, sur l'Europe déchristianisée, égarée dans les « erreurs démocratiques »... Ce recueil nous apporte aussi de longues réflexions et analyses sur l'événement central de la jeunesse de Kierkegaard : son amour pour Régine et la rupture des fiançailles.

En fin de volume, les éditeurs ont placé une « table biographique », allant du 2 janvier 1849 au 18 avril 1850, qui résume remarquablement les thèmes principaux du *Journal*, dans l'ordre chronologique. C'est d'une grande commodité pour le lecteur...

Le Sacrifice (dans les religions grecques et romaines et dans le judaïsme primitif), par *R. K. Yerkes*, ancien professeur de Théologie. University of the South (Tennessee). Préface et traduction de H.-E. del Medico. Un vol. de 280 p. gr. in-8° (avec tableaux). Préface de Joachim Wach, prof. d'Hist. des Religions à l'Univ. de Chicago. Bibl. scientifique. Payot, Paris, 1955. Prix : 1.200 fr. — Le sacrifice, comme le dit le Prof. Wach dans sa Préface, l'une des formes les plus puissantes de l'expérience religieuse, n'a pas suscité, jusqu'à présent, de la part des historiens de la Religion, toute l'attention qu'il mérite... En fait, au cours de l'année 1955, plusieurs ouvrages d'un réel intérêt ont été publiés sur ce sujet. Il n'en est pas moins vrai que le gros livre du Prof. R. K. Yerkes se présente comme une œuvre magistrale, et comme l'aboutissement de longues recherches. Il y a plus de quarante ans, en effet, que l'auteur a commencé d'étudier le problème du sacrifice. En son avant-propos, il nous expose les raisons qui l'y incitèrent : « Pourquoi les premiers Chrétiens parlaient-ils de *sacrifice* pour interpréter l'œuvre de Jésus? Pourquoi ce mot fut-il adopté pour expliquer l'idéal de la vie chrétienne? Comment devint-il l'explication dominante de l'Eucharistie? (...) Les spécialistes de l'Histoire des Religions ne se sont pas, pour la plupart, intéressés à ces problèmes. Ceux, par contre, qui se sont penchés sur eux ne semblent pas toujours être familiarisés avec l'Histoire des Religions. Ce n'était donc pas un livre sur le Sacrifice qui paraissait nécessaire, mais toute une série d'ouvrages... » Toujours est-il que, sans préjudice d'un second volume qu'il se propose d'écrire (traitant alors le sujet d'un point de vue théologique et liturgique) l'auteur nous donne, dès à présent, — extraits d'une masse importante de notes et de fiches, — une vue d'ensemble du sujet, tel qu'il apparaît à travers les sources grecques, latines et hébraïques...

L'Axiomatique, par *Robert Blanché*, Prof. à la Fac. des Lettres de Toulouse. Un vol. de 104 p. petit in-8°, de la Collection « Initiation philosophique » dirigée par Jean Lacroix. Presses universitaires de France, Paris, 1955. Prix : 240 fr. — Parmi les ouvrages antérieurs du même auteur, tous de haut intérêt, celui auquel je suis revenu le plus souvent est *la science physique et la réalité* (P. U. F.). C'est une étude magistrale, exposant avec aisance et clarté des questions fort ardues. Ces mêmes qualités se retrouvent dans *l'Axiomatique* qui vient de paraître dans la Collection « Initiation philosophique ». Cinq chapitres : les défauts de l'appareil euclidien; les premières axiomatiques; les axiomatiques formalisées; la méthode axiomatique dans la science; portée philosophique de l'axiomatique.

... « La philosophie de la connaissance que suggère l'axiomatique, c'est un rationalisme (...) qu'on peut qualifier d'inductif ou d'expérimental. Le rejet de tout *a priori*, apodictique ou décisoire, s'y double

d'un égal refus des deux branches de l'alternative entre lesquelles l'empirisme, dans sa *version* contemporaine, prétend enfermer la connaissance : phénoménisme et nominalisme. »...

Lumières dans la nuit, par *Serge Radine*. Un vol. de 206 p. gr. in-8°. Editions de la Colombe, Paris, 1956. Prix : 650 fr. — S'il est question de littérature, en ce livre — et non pas seulement de la littérature (contemporaine) en France, mais dans le monde — c'est du point de vue philosophique et moral que celle-ci est envisagée. Ce qui me permet de le saluer ici sans empiéter sur d'autres rubriques. Je regrette seulement que la place très exiguë dont je dispose ne me laisse guère m'étendre, comme je le voudrais, sur son mérite. Serge Radine s'est proposé de mettre en pleine lumière des auteurs et des ouvrages qui, en notre époque tourmentée, apportent du réconfort, de l'espoir, du courage viril, par opposition à d'*autres*, trop vantés, qui avilissent et dégradent l'humaine destinée. Parmi les auteurs du premier genre, et dont il parle avec autant de chaleur que de fine compréhension, je signalerai spécialement Berdiaeff, Emmanuel Mounier, Louis Lavelle, tous trois philosophes et penseurs. Ce qu'il dit, par exemple, de Louis Lavelle, ce « saint-laïque », est extrêmement juste et touchant. L'auteur des puissances du moi (entre tant de bons livres) figure en place d'honneur dans cette galerie des grandes *âmes* contemporaines.

La Suggestion. Sa nature, ses formes fondamentales. L'hétérosuggestion. L'autosuggestion. La suggestion collective, par *Wilhelm Poell*. Trad. par L. Lamorlette, agrégé de Sciences Natur., inspecteur d'Acad. honor. Un vol. de 215 p. gr. in-8°, de la Biblioth. scientifique. Payot, Paris, 1956. Prix : 800 fr. — L'ouvrage, très méthodiquement conçu, comporte trois parties : 1° L'hétérosuggestion (sa nature; ses causes; technique de la suggestion et problèmes de ses relations avec la vitalité); 2° L'autosuggestion (sa nature; sa motivation; prédisposition à l'autosuggestion; impulsion à l'autosuggestion; potentiel suggestif); 3° La suggestion collective (qu'est-ce que la foule? Sa fonction suggestive; sa suggestibilité; suggestion collective et idées)... L'un des mérites du livre, et non le moindre, est de montrer « la liberté et la raison humaines comme une potentialité et une barrière contre la suggestion, — et cela même au milieu de la foule »... Aussi peut-on le considérer volontiers comme une apologie de la dignité humaine...

Mystiques, spirituels, alchimistes du XVIe siècle allemand, par *Alexandre Koyré*. Un vol. de x-120 p. gr. in-8°. Libr. Armand Colin, Paris, 1955. — A la très remarquable thèse consacrée par A. Koyré à Jacob Boehme (1929), vient s'ajouter ce recueil de quatre études, sur : Caspar Schwenckfeld, Sébastien Franck, Paracelse, Valentin Weigel... « Que de savoirs divers », dit Lucien Febvre (avant-propos), « que de dons éminents et variés ne faut-il pas pour percer ces ténèbres et rendre claires tant de pensées confuses » ? ... D'autant plus — ajoute-t-il en substance — que A. Koyré ne se borne pas à une analyse critique. Il s'efforce de reconstituer du dedans le foisonnement d'idées de ces esprits étranges qui virent le jour environ la seconde moitié du XVIe siècle dans les pays de langue allemande... Histoire des idées, certes. Mais contribution indirecte à l'Histoire proprement dite... Quant aux thèmes religieux et métaphysiques, ils sont traités avec maîtrise. Enfin, l'avant-propos de Lucien Febvre apporte à l'ensemble plus et mieux que des éloges mérités à l'adresse de l'auteur : il apporte une véritable contribution à ce livre.

Ouvrages reçus. — *Histoire naturelle de l'amour*, par les docteurs E. Schindel et A. Rot. Traduit de l'allemand. Préface du Dr Gaston Baissette. Un vol. de 230 p., petit in-8°. Les Editeurs français réunis, 33, rue Saint-André-des-Arts, Paris, VIe, 1955. Prix : 390 fr. (Un ouvrage sans pudibonderie, et d'indiscutable intérêt.)

L'évasion verticale, ou *Rencontre de Mlle Testard*, par Benjamin Pascal. Un vol. de 160 p., in-8° couronne. Gérard Nizet, édit., Paris. Prix : 390 fr. (Mlle Testard est, en somme, une fille spirituelle d'Edmond Teste, imaginé par Paul Valéry.)

Guide spirituel, par Georges Barbarin. Un vol. de 192 p. in-8°. Gérard Nizet, édit., Paris, 1955. Prix : 480 fr.

La Teologia esistenzialistica di Karl Barth. Un vol. de 425 p., gr. in-8°, 1955. (Istituto editor. del Mezzogiorno, Naples.) Prix : 3.000 lires.

Yales french Studies : *Forey through Existentialism*. Un vol. de 150 p., gr. in-8°. (Yale University.) Prix : 1 dollar.

REVUES

Diogène. Revue trimestrielle, publiée sous les auspices du Conseil international de la philosophie et des sciences humaines et avec l'aide de l'Unesco. Gallimard, Paris. — N° 11 (juillet 1955). Noté au sommaire : Apologie pour l'industrialisme (E. N. Anderson); la Comédie rituelle dans la Possession (Alfr. Métraux); la représentation mythique dans la chute et le mal (R. Schaerer); le public et son âme (Manès Sperber); définitions de l'Homme (Fr. Romero); problème de la documentation (J.-Cl. Gardin); la nouvelle Chine devant les philosophies chinoises (Etiemble); symbolisme de l'Arbre (Eveline Lot-Falck)...

N° 12 (octobre 1955) : La littérature des peuples primitifs (P. Radin); Bon sens ou philosophie (Eric Weil); le matriarcat méditerranéen (Ub. Pestalozza); structure et classification des jeux (Rog. Caillois); Individu, Gouvernement, Démocratie (J. W. Yolton); sur la symétrie (Jacq. Nicolle); les hommes et leur histoire (Cl. Delmas). Comptes rendus par L. Renou et Eveline Falck.

Culture humaine (Psychologie appliquée à la conduite de la vie). Revue mensuelle. Editions J. Oliven, Paris. 17e année. — Noté au sommaire du numéro d'octobre : L'enfant « dyslexique ». Importance de la première année scolaire (J. Nadel); Etude d'un caractère : Corvisart (Amédée Fayol); la cohabitation avec parents et beaux-parents (Maur. Tièche); le jeu, l'art et la vie (Emile Moussat); Cours de psychol. pratique (Ab. Delcourt); géographie humaine : le Brésil (Myr. Manau-Lalang); psycho-sociologie : la femme 1955 (Maïta Bastier); Entretien avec le professeur Henri Piéron (Phil. Carlier); le sens de l'Epreuve (R. Van Loo); théorie des images appliquée au calcul mental (Méthode Bullas)...

Au numéro de novembre : Causes d'erreur dans le jugement (Dr André Arthus); psychologie des peuples : l'Andorre (C. Théodore); mécanisme du diagnostic médical (Dr J. Poucel); Cours de psych. pratique, etc., etc...

Au numéro de décembre : Conseils pratiques en images (N...); au pays de Bouddha (Germaine Ledan); Morphologie des visages (Emm. Fougerat); Cours pratique de psychologie (Ab. Delcourt); l'enfant devant le couple conjugal (Dr Percheron); la vie des métiers : le journalisme (Francis Decasa), etc...

Revue de psychologie des peuples (trimestrielle); publiée avec le concours du C. N. R. S. Directeur : Abel Miroglio. 10e année. N° 4 (4e trimestre 1955). — Noté au sommaire : Lichtenberg, ethno-psychologue (Alb. Schneider); Race, racismes, antiracismes (Georges-A. Heuze); Une mine à exploiter : les archives des notaires (J.-P. Poisson); Psychologie des droits anciens et primitifs (J. Belin-Milleron); La sous-évolution des Noirs d'Afrique (R. Maistriaux); Bibliographie critique, etc... Dictionnaire des populations : présentation de deux articles modèles...

Le même numéro nous apporte des nouvelles de l'Institut havrais : la mise à la retraite (anticipée) sollicitée par Abel Miroglio le libère de ses lourdes occupations au lycée. Nous aurions souhaité pour lui — nous l'avons dit plusieurs fois — la création d'une chaire de Faculté, chaire de psychologie des peuples, dont il eût été le premier et remarquable titulaire... Puisse, au moins, l'Institut havrais, auquel il a consacré le meilleur de sa vie, devenir un organisme *officiel*. Non seulement une telle décision serait équitable, mais elle serait intelligente.

SOCIETES SAVANTES DE PROVINCE

FOLKLORE. — Affubler de jeunes vendeuses de magasin et des dactylos de costumes frais fabriqués et les promener en cortège dans les rues de Paris ou de Clermont-Ferrant à l'occasion d'un congrès, leur faire chanter des chœurs laborieusement reconstitués, alors qu'elles préfèrent assurément Brassens ou Tino Rossi, ou danser des rondes quand elles connaissent plutôt le tcha-tcha-tcha,

voilà ce que recouvre trop communément le terme de folklore, de groupe folklorique. Et certes, il ne faut pas être injuste. Il existe des groupements composés de gens qui gardent les traditions de costumes, de danses ou de chants et les transmettent aux jeunes. De tels groupements se rencontrent au pays basque, en Bretagne, ailleurs encore. Mais les groupes folkloriques artificiellement constitués de gens qui songent surtout à s'exhiber dans des accoutrements qu'ils ne porteraient certainement pas autrement, ne servent pas la cause du folklore français et relèvent du plus médiocre régionalisme touristique et littéraire.

Il y a aujourd'hui un folklore scientifique. Il a ses maîtres qui s'appellent Van Gennep, Rivière et quelques autres. Il a son musée, et c'est le musée des arts et traditions populaires avec, dans bien des villes de province, des salles de folklore d'un remarquable intérêt. Ce folklore là est malheureusement trop souvent confondu avec les exhibitions des groupements prétendûment folkloriques.

Grâce à la publication de bulletins et de revues spécialisés, on peut maintenant mesurer la différence. Ces publications sont l'organe de sociétés ou de fédérations qui fournissent du bon travail. Nous en avons sous les yeux quelques exemples.

Le *Bulletin folklorique d'Ile-de-France* est l'organe de liaison des chercheurs de Paris, de la Seine, Seine-et-Oise, Seine-et-Marne et régions voisines. Il est trimestriel. Les études qu'il insère sont généralement courtes mais pleines de suc.

Sait-on qu'il existe un antique pèlerinage à Clichy-sous-Bois aux portes de Paris? La chapelle qui abrite la statue de Notre-Dame des Anges a fait récemment l'objet d'une restauration un peu brutale au goût de M. Georges Guyonnet qui nous rappelle l'importance de ce pèlerinage. Il est certes dommage qu'on ait fait disparaître les anciens ex-votos, que la fontaine miraculeuse ait été aménagée fâcheusement. Mais il est important que le pèlerinage subsiste, même s'il se double aujourd'hui d'une exposition commerciale et d'une fête foraine au cours de laquelle on a élu une « reine des Anges », ce qui est cocasse et un peu inattendu. La reproduction d'une vieille gravure représentant le pèlerinage au XIXe siècle est bien curieuse. On a peine à imaginer que cette proche banlieue pouvait être alors tellement campagnarde.

Dans le même fascicule, M. J.-M. Simon étudie quelques métiers disparus de l'Orléanais et de la Sologne. Voici qui constitue encore de l'excellent folklore : les rouliers, montés sur leurs voitures à deux roues, transportaient leurs marchandises recouvertes d'une bâche épaisse à travers tout le pays. Ils ne se pressaient guère,

mais ils connaissaient tous les raccourcis. Ils connaissaient également les bonnes auberges et ne seraient pas passés, entre la Ferté et Olivet au cabaret de la mère « cuisse d'alouette », ainsi baptisée parce qu'elle était maigre et haute sur jambes, sans s'arrêter pour vider une chopine.

Le marchand d'allumettes fabriquait lui-même ce produit et le vendait clandestinement. Il ne ménageait ni le soufre, ni le phosphore rouge pour attirer et garder la clientèle. Ses boîtes coûtaient moins cher que celles de l'Etat. Afin de dissimuler sa fraude, il vendait aussi des chanviottes, longs brins de chanvre qui servaient à allumer au foyer les pipes ou les lampes. Mais les gendarmes et les tribunaux, très rigoureux à l'égard du marchand d'allumettes, découragèrent le métier.

Le pêcheur de sangsues exerçait une profession plus noble. Il collaborait à l'art de guérir. On se servait encore de sangsues avant l'usage des ventouses scarifiées. Le procédé, pour les aller quérir, était cruel : on faisait entrer dans l'eau d'un étang, un vieux cheval condamné à l'abattoir. Les sangsues s'accrochaient au flanc de l'animal. Au bout de deux ou trois heures on le ramenait sur la rive : il n'y avait plus qu'à recueillir les sangsues. Seulement, à la deuxième ou troisième fois, le cheval mourait.

Les sangsues étaient payées un bon prix par les herboristes et les pharmaciens. Le métier est aujourd'hui abandonné. Dans quelle campagne lointaine utilise-t-on les sangsues?

●

Les *Cahiers d'histoire et de folklore*, dont le premier numéro vient de paraître sous le patronage de l'Association François Duine, ne se consacrent pas exclusivement, leur nom l'indique, aux arts et traditions populaires. La littérature y tient une belle place. Charles Chassé y réédite une fois de plus, sans apporter de nouveaux arguments à une thèse fort discutable, ses affirmations sur Alfred Jarry et *Ubu-Roi*. Deux bonnes études sur Tristan Corbière qui revient à la mode. La partie consacrée au folklore ne manque pas non plus d'intérêt.

L'abbé Le Corvaisier a recueilli en effet des textes de la Passion que les jeunes gens chantent encore, le samedi qui précède, accompagnés d'un accordéon. C'est une très vieille coutume. Elle

remonte au Moyen Age. De ferme en ferme, le groupe chemine. Il pénètre dans la cour et demande

En entrant dans cette cour
On chantera les louanges.
Réveillez-vous, petits et grands,
Enfants dans l'innocence.

Les gens de la ferme sortent, le chœur commence. Alors se déroule le long récit, en vers naïfs, de la Passion. Le rythme de la musique est lent et lourd ; il traduit assez bien la douleur de l'âme paysanne.

Les couplets s'achèvent par l'appel discret à la générosité des auditeurs :

Si vous avez à nous donner,
Ne nous faites pas attendre, pécheurs
Car nous avons de la route à faire
Le point du jour s'avance, pécheurs.

La fermière fait entrer les chanteurs dans la grande salle. Elle leur donne des œufs, de la pâtisserie, un peu d'argent. Elle leur sert enfin la bolée de cidre ou le café, accompagné naturellement de la « blanche ». Pour peu que les jeunes gens fassent une quinzaine de fermes dans leur journée, on peut penser qu'ils doivent être assez... las à la fin de leur tournée !

En 1955, cette coutume s'est encore pratiquée dans plusieurs communes de la région malouine.

Dans le même bulletin, on peut lire quelques fragments d'un mystère, celui du roi Hérode, qui se jouait encore à Dol au début de ce siècle. Il serait intéressant de rechercher les origines de ce mystère et le texte lui-même dont M. François Mabille ne nous donne que quelques fragments recueillis par lui.

●

Voici enfin la Normandie, dont les excellentes *Annales* n'oublient pas non plus les traditions populaires. M. A. Dubuc a retrouvé aux Archives départementales de la Seine-Maritime un manuscrit écrit en 1874 et intitulé « Recherches sur quatre paroisses des environs de Dieppe ». Son auteur, un ecclésiastique, a recueilli de nombreuses informations sur les coutumes de cette région du Petit-Caux. Les observations sont de première main et particulièrement précieuses pour le folklore normand. Elles ont été groupées selon le cadre donné par Van Gennep dans ses manuels : « de la

vie à la mort ». Coutumes pratiquées à l'occasion des baptêmes et des relevailles, des mariages, des décès et des sépultures, fêtes, pèlerinages et même costumes et recettes culinaires. Une grande part de ces traditions ne sont pas particulières à cette région ni même à la Normandie. Il est utile de relever celles qui paraissent les plus originales. Ainsi en est-il de la fête des taupes : le premier dimanche de Carême, les jeunes gens dressent dans la campagne de petits bûchers et y mettent le feu pour effrayer les taupes et les mulots en chantant :

Taupes et mulots
Sauvez-vous de notre clos
Ou je vais vous mettre le feu sur le dos.

Parmi les fêtes traditionnelles, il y a naturellement la plantation du mai devant les maisons où se trouvent des filles à marier. Les garçons qui ont planté le mai reviennent la semaine suivante et accrochent les branches au plus haut du toit, après quoi on leur offre à boire et à manger.

Les pèlerinages à des saints locaux gardaient alors toute leur faveur. Ces saints-là sont habituellement thaumaturges et on les invoque pour protéger d'une maladie ou guérir d'une infirmité. Saint Léonard, de Saint-Martin-L'Eglise, donne aux enfants la force suffisante pour les faire marcher de bonne heure. C'est que ce saint, que l'on prononce *Liénard*, délie les jambes des petits. On a souvent constaté que le pouvoir attribué à un saint puise son origine dans son nom. Sainte Tanche, en Anjou, empêche les enfants de mouiller leur lit. C'est Sainte Etanche...

La plupart de ces coutumes ou de ces pèlerinages ont aujourd'hui disparu.

Jacques Levron.

LIVRES REÇUS. — *Le Fanal exhaussé* par *Jacques Nanteuil*, avec une préface de Henri Pourrat. — Au soir d'une vie bien remplie, Jacques Nanteuil réunit en un volume les chroniques, les études, les articles qu'il a dispersés dans de nombreuses revues et journaux durant cinquante ans. L'historien de sainte Radegonde, d'Henri de la Rochejaquelein et de René Caillié, homme des pays d'ouest, fidèle à son terroir, est un esprit cultivé et fin, un de ces humanistes de notre siècle à qui nul sujet n'est étranger. Des souvenirs d'enfance voisinent avec des essais, des impressions de voyage, des pages d'histoire ou de critique. Jacques Nanteuil est

un voisin de Montaigne. Il s'efforce toujours de raison garder, ce qui ne l'empêche pas au besoin de défendre vigoureusement ses opinions. Gaston Chérau, Pérochon, Giraudoux, enfant de Bellac, font l'objet de pages perspicaces et avisées. Le livre d'un bon écrivain (Aux éditions des Cahiers de l'Ouest, 1955).

Le Vigan à travers les siècles, par *Pierre Gorlier*, préface d'André Chamson. — L'auteur a passé de longues années à dépouiller les archives départementales et communales pour présenter aujourd'hui le résutat de ses recherches sur le passé de cette petite cité Languedocienne. Louons d'abord la présentation de son ouvrage. Trop d'érudits locaux se contentent de publier des livres d'aspect un peu rébarbatif. Tel n'est pas le cas : belle typographie, excellentes illustrations, forme soignée, on comprend qu'André Chamson ait eu joie de lire cette histoire d'une ville qui fut celle de sa jeunesse. Louons aussi l'auteur d'avoir su dégager l'essentiel sans se perdre dans les détails. Même pour qui n'est pas originaire du Vigan, cette monographie est intéressante. Et quel beau livre de prix pour les enfants des Cévennes! (Aux Éditions de la Licorne, Montpellier).

J.-L.

GAZETTE

Au Mercure de France. — *Notre collaborateur André Mirambel est l'auteur de deux importants chapitres de l'*Histoire des littératures *de l'Encyclopédie de la Pléiade : l'un sur la littérature grecque chrétienne (du Ier au IVe siècle), l'autre sur la littérature byzantine (du IVe au XVe siècle).*

★ *De la contribution de notre collaborateur Raymond Schwab, que nous avons déjà signalée, M. André Rousseaux écrit dans le* Figaro littéraire *du 3 mars : « C'est un essai magistral sur l'avènement de l'Asie dans l'humanisme, sur l'irruption de l'Orient dans les habitudes intellectuelles de l'Occident. Ce grand sujet est traité de haut, avec une parfaite autorité et un sens profond des ressources et des mouvements d'une humanité si différente des normes occidentales. Ajoutez que ces pages de critique supérieure sont écrites par un poète, avec un art de la formule qui fait penser parfois à celui de Malraux dans les raccourcis évocateurs de son Musée imaginaire. Cet admirable morceau mérite à lui seul qu'on mette le volume dans sa bibliothèque. »*

★ *M. Mabille de Poncheville, auteur de la vie de Verhaeren, a été reçu le 1er mars à l'Académie Royale de Belgique.*

De Jean Chauvel notre revue a déjà publié des poèmes (juin 1954).

De Pierre Escoube : « Montesquieu mort et vivant » (septembre 1949), *« Diableries indiennes » (janvier* 1954), *« Images des Andes » (décembre* 1954).

De Villiers de l'Isle-Adam : « Sous la Commune : Tableau de Paris » (août 1953).

Sur Vauvenargues : une étude de Hubert Juin : « Monsieur de Vauvenargues » (*septembre* 1955), *et une autre de V. del Litto : « Marginalia inédits de Stendhal sur un Vauvenargues » (mai* 1951).

TABLE DES SOMMAIRES
DU TOME CCCXXV

Le Directeur-Gérant : PAUL HARTMANN.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. – MESNIL (EURE). – 2911
Dépôt légal : 2e trimestre 1956.

MERCVRE DE FRANCE

26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

●

PIERRE JEAN JOUVE

LANGUE 360 fr

poème

Langue est un poème d'une souveraine liberté, traduite pa toutes les possibilités sonores du verbe (...). Je vois apparaîtr dans ce livre la figure non point du poète « maudit », mai d'un solitaire de plus haut parage, pour lequel la fonctio poétique est tellement élevée dans l'ordre humain qu'ell touche à des secrets que nulle autre qu'elle ne découvre (Pierre Emmanuel, *La Revue du Caire*.)

EN MIROIR 480 fr

journal sans date

En miroir est un très beau livre. Non seulement parce qu'i contient des pages d'une admirable densité, des récits, — ceux par exemple, d'aventures amoureuses — merveilleux de discrète émotion; mais aussi et surtout parce que la parfaite maîtrise du ton donne ici l'impression de provenir de plus loin que d'un métier bien en main : d'une zone profonde où de lentes maturations ont mis les choses à leur place, et les mots ne sont à la leur que pour être étonnamment adéquats à un secret équilibre qui est l'âme même. (Albert Beguin, *Esprit*.)

SUEUR DE SANG 480 fr.

poèmes

On relira avec la même admiration ces rougeoyants et noirs poèmes où le sexe et l'âme conjuguent insolitement leurs pouvoirs, si bien que l'honneur de l'homme naît à la fin de son déshonneur. Ils nous feront mieux comprendre la place que l'auteur des *Noces* et de *Diadème* occupe dans la poésie contemporaine dont il reste un des maîtres incontestés. (Claude Mauriac, *Le Figaro*.)

MERCVRE DE FRANCE
26, RUE DE CONDÉ — PARIS (VIe)

GEORGES DUHAMEL

ESSAIS

Le Bestiaire et l'Herbier. 300 fr.
Chronique des saisons amères.................. 300 fr.
Défense des Lettres...... 360 fr.
Fables de mon jardin.... 300 fr.
Géographie cordiale de l'Europe................ 300 fr.
Manuel du protestataire 900 fr
Les plaisirs et les jeux.. 300 fr
La possession du monde. 300 fr
Refuges de la lecture..... 480 fr
Remarques sur les mémoires imaginaires..... 210 fr

Sous le titre général LES LIVRES DU BONHEUR *ont été groupés en un fort volume* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Les plaisirs et les jeux, Les érispaudants, Mon royaume, Fables de mon jardin, Le Bestiaire et l'Herbier. *Tirage limité* .... 1.200 fr

TÉMOIGNAGES

Civilisation................ 300 fr.
Consultation aux Pays d'Islam.................. 210 fr.
Le Japon entre la tradition et l'avenir............... 750 fr.
Lieu d'asile................ 210 fr.
Positions françaises...... 300 fr
Scènes de la vie future .. 300 fr
La Turquie nouvelle, puissance d'Occident........ 300 fr
Vie des Martyrs.......... 300 fr

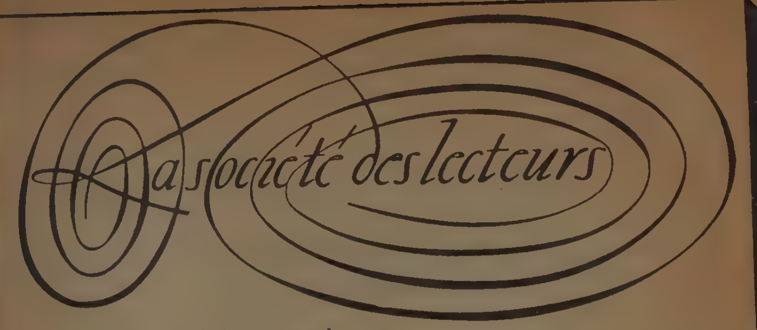
Sous le titre général RECITS DES TEMPS DE GUERRE *ont été groupés en deux forts volumes* 15 × 21 *sur beau vélin blanc* (Collection de bibliothèque) *les titres suivants :* Vie des Martyrs, Civilisation, Lieu d'Asile, Entretiens dans le tumulte, Les sept dernières plaies, Quatre ballades. *Tirage limité* .... 2.400 fr

•

LES ÉCRITS DE GEORGES DUHAMEL

ESSAI DE BIBLIOGRAPHIE GENERALE, PAR MARCEL SAURIN

Avec une préface de Georges Duhamel et des portraits inédits par H. Doucet et B. Mahn.. 1.800 fr



présente ici son choix mensuel :

- le LIVRE DU MOIS *que tout " honnête homme " se doit d'avoir lu.*

- les ouvrages dignes de l'attention de tout lecteur cultivé.

LIVRES DU MOIS

HEINRICH BÖLL

Où étais-tu, Adam?

RAYMOND QUENEAU

Encyclopédie de la Pléiade

LIVRES RECOMMANDÉS

M. ANGEL ASTURIAS	*Le Pape vert*
HENRI BOSCO	*Les Balesta*
WILLIAM FAULKNER	*Descends, Moïse*
JACQUES CHARDONNE	*Matinales*
...	*Cantes Flamencos*
PAUL VALÉRY	*Traduction en vers des Bucoliques de Virgile*
ANTONINA VALLENTIN	*Henri Heine*
ERICO VERISSIMO	*Le temps et le vent*

TRADUCTION NOUVELLE

HERMAN MELVILLE — *Israël Potter*

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE).